N 36. 30 Juin 1906

L'ILLUSTRATION THÉATRALE

Journal d'actualités dramatiques

PUBLIANT LE TEXTE COMPLET DES PIÈCES NOUVELLES JOUÉES DANS LES PRINCIPAUX THÉATRES DE PARIS

Ce numéro contient :

PARAITRE

par

MAURICE DONNAY

Abonnement annuel : France, 36 francs ; Étranger, 48 francs.

L'Illustration Théâtrale paraît trimestriellement et publie des numéros spéciaux chaque fois que l'exige l'actualité dramatique.

Prix du Numéro : UN FRANC.

Aucun numéro de *L'Illustration Théâtrale* ne doit être vendu sans le numéro de *L'Illustration* portant la même date.

Tout abonné à *L'Illustration* est abonné de droit à *L'Illustration Théâtrale*.

13, rue SAINT-GEORGES, PARIS (9e).

The pla *Paraître* is entered according to act of Congress, in the year 1906, by M. Maurice Donnay, in the office of the Librarian of Congress at Washington. All rights reserved

Paraître à la Comédie-Française.

Après le succès de *l'Autre Danger*, en décembre 1902, M. Jules Claretie, administrateur prévoyant, avait demandé à M. Maurice Donnay de préparer une autre pièce pour la Comédie-Française... Déjà, M. Maurice Donnay y avait songé : séance tenante il exposa le sujet de *Paraître* à son interlocuteur qui en fut ravi et engagea vivement l'heureux auteur à se mettre à l'œuvre.

Mais M. Maurice Donnay a pour habitude de mûrir longuement ses sujets de pièce, avant de les traduire en dialogues et répliques, de laisser s'accomplir en lui une sorte de gestation intellectuelle. Il ne chercha pas à accélérer ce mystérieux travail d'élaboration, et, en attendant, il nous fit connaître ces œuvres qui étaient prêtes alors, ou presque achevées : *Oiseaux de passage* (théâtre Antoine) ; *le Retour de Jérusalem* (Gymnase) ; *l'Escalade* (Renaissance).

Enfin, le moment venu, c'est-à-dire l'été dernier, il écrivit les premiers actes de *Paraître* dans sa propriété du prieuré de Gaillonnet, près de Meulan-en-Vexin, et il alla terminer son ouvrage dans son autre propriété d'Agay, au bord de la mer, entre Saint-Raphaël et Cannes.

C'est d'ailleurs au Prieuré que M. Maurice Donnay a écrit presque toutes ses pièces. « Le plus parisien des écrivains s'y montre le plus campagnard des hommes, — nous a révélé M. Paul Acker dans *le Gaulois*. Là, ne croyez pas qu'il aime Paris : s'il conserve au fond du cœur quelque sentiment pour la ville, il déteste l'existence qu'il faut y mener, les dîners, les soirées, les visites, les premières. On rentre tard, on se lève tard, des fâcheux arrivent, il est impossible de travailler trois heures de suite. La continuité des heures qui se suivent, calmes, silencieuses, lentes, toutes prises par la lecture, la pensée, l'écriture, la campagne seule la donne, et c'est à la campagne que M. Maurice Donnay va la chercher et la trouver. Ne lui parlez pas de travailler dans le cabinet que renferme son appartement de la rue de Florence : travailler là, à Paris, avec, pour tout horizon, la façade grise et froide d'une maison de rapport, ce serait la mort sans phrase. Au Prieuré, la bibliothèque ouvre sur le jardin et, plus loin sur la nature toute baignée de soleil, tandis qu'elle-même, avec les vieilles peintures, pendues au murs, demeure sombre.

» De vieux livres s'alignent près de la porte, et le regard curieux découvre, à côté des œuvres de Voltaire, de Jean-Jacques, de Racine, celles de M. de Saint-Amand, le grand-père de Mme Donnay et l'un des auteurs de *Robert Macaire* et de *l'Auberge des Adrets ;* celles de Millevoye, de Gentil-Bernard, de Souvestre et de Machiavel.

» Pendant qu'il travaille, Mme Donnay ne quitte point son mari : elle est un peu son secrétaire. M. Maurice Donnay a-t-il écrit une scène une première fois, il la dicte à sa femme pour en trouver le mouvement : alors, n'étant plus arrêté par l'obligation d'écrire, il « parle » la scène, il la joue, donnant ainsi au dialogue plus de vérité et plus de vie... Mais la cloche du déjeuner sonne son premier coup, puis le second. M. Donnay sort de la bibliothèque. Tout à l'heure, le déjeuner fini et savourées les joies de la sieste, il sera au piano avec sa femme, déchiffrant et jouant avec elle du Beethoven, du Haydn, du Mozart, jusqu'au milieu de l'après-midi. »

Ne comprend-on pas mieux, après avoir lu ces lignes, la nature du talent mesuré et clair de M. Maurice Donnay ? Cette vie facile, simple, et d'une si sûre élégance, toute consacrée aux lettres et aux arts, explique, en quelque sorte, les qualités d'ironie et de sensibilité tout ensemble que n'avait jamais si brillamment et si complètement prouvées que dans *Paraître* celui de nos modernes auteurs sur les lèvres de qui on a le plus justement placé cette variante de la fameuse devise de Figaro : « Je me hâte de sourire de tout de peur d'être obligé d'en pleurer. »

***

Paraître marque, en effet, une étape nouvelle de la carrière de M. Maurice Donnay. Dans ses premières pièces, avec ce mélange de blague parisienne et de pitié humaine qui est la marque personnelle de son talent, il se contentait, a-t-on souvent remarqué, de peindre les conflits, les contradictions et les amertumes de l'amour. Peu à peu le champ de son observation s'est élargi : il s'est attaché à étudier notre société moderne, et les formes nouvelles qu'elle impose aux travers, aux vices et aux passions qui sont l'apanage éternel de l'humanité.

Et, s'il a écrit sa nouvelle comédie, c'est — remarque judicieusement un de nos confrères du *Petit Parisien* — parce qu'il a constaté que le besoin de paraître est beaucoup plus développé dans notre démocratie moderne que sous tout autre régime.

Sans doute le besoin de briller a toujours exercé une influence sur les actions humaines et c'est un travers dont on a ri à toutes les époques, témoin *le Bourgeois gentilhomme* et *le Gendre de M. Poirier*. Mais, dans une organisation où l'aristocratie domine, la démarcation rigoureuse des castes et l'éducation traditionnelle qui impose à chaque enfant la carrière de ses ancêtres mettent obstacle à ce désir de paraître. Au contraire, dans une démocratie où le plus modeste citoyen peut aspirer aux postes les plus lucratifs et les plus glorieux, il est naturel que toute famille cherche à pousser ses enfants dans les classes supérieures de la société.

Ceux qui sont ainsi dominés par le souci de briller, de « paraître », s'exposent presque toujours au ridicule, mais parfois aussi le conflit entre leurs sentiments primitifs et les aspirations factices qui sont la conséquence de leur ambition aboutit à des conséquences tragiques.

Or, *Paraître* est précisément l'histoire de petits bourgeois arrivant à la richesse par un coup du hasard.

L'argent leur permet de pénétrer dans un monde qui les éblouit : ils affectent des mœurs, des idées, des passions qui ne leur sont pas naturelles. Et, comme on pense, pendant les premiers actes, M. Maurice Donnay a pu exercer sa verve malicieuse à peindre les travers de ces parvenus qui cèdent à la manie de paraître. Puis la comédie s'assombrit : les malheureux deviennent les victimes du milieu où ils ont prétendu se hausser, du jeu qu'ils ont voulu jouer.

Tel est, non pas le sujet de la pièce même — car, ainsi que le pense M. Maurice Donnay, « ... s'il était possible de raconter une pièce il n'y aurait plus lieu d'écrire ni comédies, ni drames, ni vaudevilles, on résumerait alors tous les travaux scéniques en vingt ou trente lignes ; et en ce cas il n'y aurait plus de pièces, simplement des pensées... » — mais tel est le thème initial de cet ouvrage. Son auteur l'a développé à travers des scènes variées, innombrables, qui donnent la sensation directe de la vie, d'une vie prodigue tour à tour d'esprit et d'émotion, et souvent des deux à la fois. Et c'est l'impression que les professionnels de la critique ont surtout retenue et traduite dans leurs articles.

***

« Je suppose — écrit M. Adolphe Brisson dans *le Temps* — je suppose qu'il vous est arrivé de trouver, réunies dans un salon, un grand nombre de personnes ayant entre elles des liens divers : liens d'amitié, d'amour ou de simple commerce mondain. Chacune a sa petite histoire que vous connaissez aisément si vous interrogez une voisine bavarde ou si vous prêtez l'oreille aux propos échangés. Les aventures, les médisances, les menus scandales qui vous sont ainsi révélés, s'entremêlent, réagissent les uns sur les autres. Ils ont au moins un point de contact, résultant de la fréquentation du même milieu et de la communauté des habitudes. Cela éveille d'abord, dans l'esprit du spectateur mal prévenu, une impression d'éparpillement. Bientôt les détails se précisent ; les fils de l'écheveau se débrouillent ; vous vous dirigez en ce dédale ; vous y voyez clair... enfin !

» C'est un peu la sensation que la nouvelle pièce des Français nous a procurée... L'auteur de *Paraître* ne s'est pas contenté de nouer fortement, selon les procédés de l'art racinien, une étude de passion et de caractère ; il l'a diluée, si l'on peut dire, dans un vaste « ensemble ».

(*Voir la suite à l'avant-dernière page de la couverture.*)

PARAÎTRE

PIÈCE EN QUATRE ACTES (CINQ TABLEAUX)

DE M. MAURICE DONNAY

Phot. Paul Boyer

M. MAURICE DONNAY

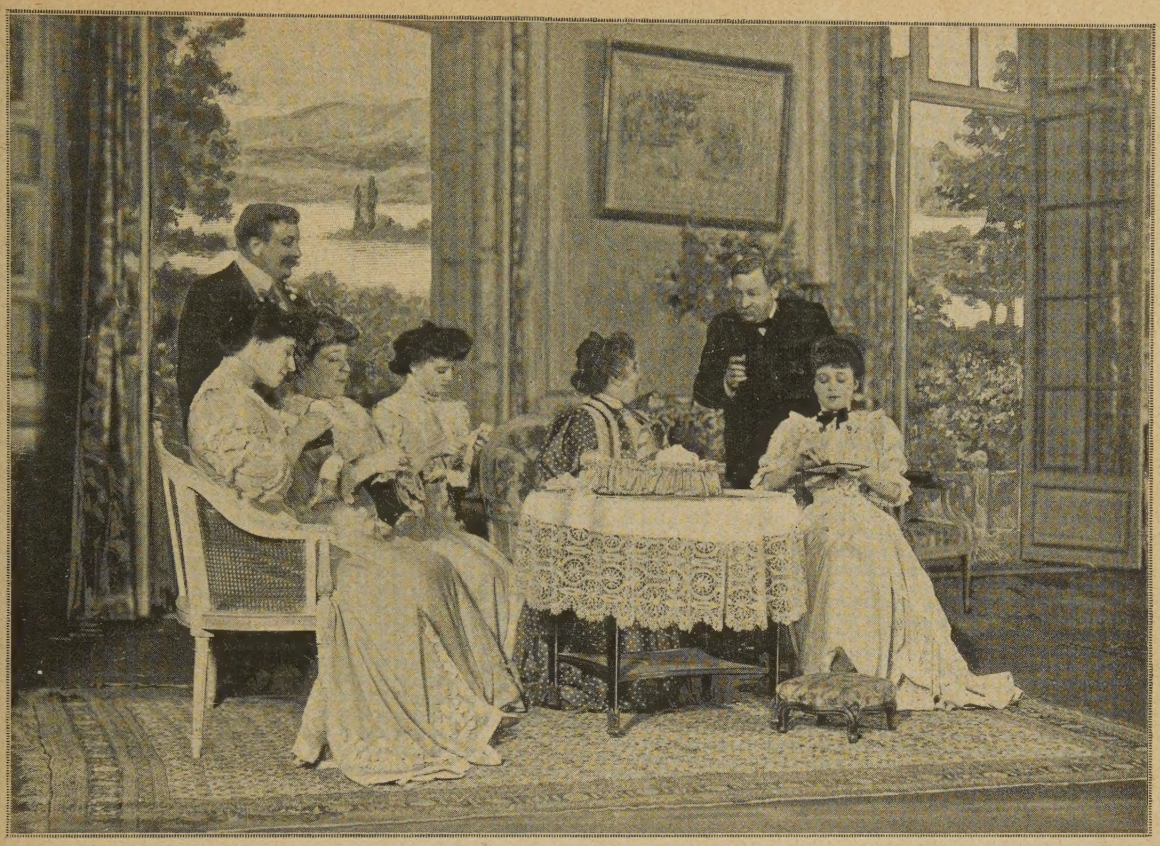
The play *Paraître* is entered according to act of Congress, in the year 1906, by M. Maurice Donnay, in the office of the Librarian of Congress at Washington. All rights reserved.

PARAÎTRE a été représenté pour la première fois à la Comédie-Française, le 2 avril 1906.

PERSONNAGES

Le Baron	MM. DE FÉRAUDY.
Jean Raidzell	GRAND.
Paul Margès	HENRY MAYER.
Eugène Raidzell	RAVET.
Monsieur Margès	SIBLOT.
Le Graffier	PAUL NUMA.
Lacouderie	DELAUNAY.
Colozzi	CROUÉ.
Luynais	GRANDVAL.
Pierre	FALCONNIER.
Un Domestique	LATY.
Juliette Margès	Mmes PIÉRAT.
Christiane Margès	BERTHE CERNY.
Germaine Lacouderie	LECONTE.
Madame Deguingois	PIERSON.
Madame Margès	THÉRÈSE KOLB.
Madame Hurtz	MADELEINE ROCH.
Madame de Bénauge	GÉNIAT.
Madame Caugé	MITZY-DALTI.
Madame Naizerone	FRANCINE CLARY.
Madame de Gravigny	GARRICK.

PHOTOGRAPHIES PAUL BOYER ET PHOTO-STUDIO



Christiane, Lacouderie, Mme Deguingois, Juliette, Mme Margès, le Baron, Germaine.

PARAÎTRE

ACTE PREMIER

Au mois de juin, à Pressagny-l'Orgueilleux, aux environs de Vernon, dans l'Eure. Un salon, rideaux de cretonne à fleurs Louis XVI, le meuble laqué blanc de même style. Portes à gauche et à droite. Dans le fond, trois hautes portes-fenêtres donnant sur un portique très fleuri. Le jardin descend en pente douce vers la Seine. Dans le lointain, les collines de la rive gauche du fleuve. — Il est deux heures et demie. Au dehors, il fait un temps splendide.

Scène première

LE BRIDGE, GERMAINE, CHRISTIANE, Mme MARGÈS, LACOUDERIE, EUGÈNE RAIDZELL, M. MARGÈS, LE BARON, Mme DEGUINGOIS, JEAN, JULIETTE.

Au lever du rideau, tous les personnages sont en scène. Au second plan, à gauche, Juliette et Jean Raidzell causent en regardant des photographies dans un vérascope. Jean Raidzell, fin, très élégant ; il a la tête enveloppée dans un pansement ; cela lui donne l'air d'un Arabe. Juliette, c'est la jeune fille : robe de toile blanche, très simple. Au second plan, à droite, autour d'une table à jeu, Eugène Raidzell, M. Margès, le Baron et Mme Deguingois terminent une partie de bridge. Au premier plan, à gauche, Christiane, Germaine, Mme Margès, Lacouderie. Germaine lit un journal de modes, Mme Margès fait une pèlerine au crochet et Christiane brode un col.

LE BRIDGE. — Vous n'avez pas de trèfle ? — Naturellement, sans ça... — Je vous le demande ; je dois vous le demander. — Non, je n'en ai pas.—Bien, c'est tout ce que je voulais savoir.

GERMAINE. — Mais, c'est le modèle de votre robe, Christiane, qu'ils ont reproduit là.

CHRISTIANE. — Oui.

GERMAINE.— « Robe vue à Auteuil aux dernières réunions de la saison... elle est en tussor dans sa nuance naturelle... des volants assortis garnissent la jupe... ceinture drapée de taffetas dans le ton... le boléro à tout petits plis est garni d'un col étroit, liseré de velours mordoré... Beaucoup de chic ! » C'est Céline qui vous l'a faite ?

CHRISTIANE. — Oui, c'est Céline.

GERMAINE. — Je voudrais bien avoir une femme de chambre qui travaille comme elle... c'est une perle, cette fille-là.

The play *Paraître* is entered according to act of Congress, in the year 1906, by M. Maurice Donnay, in the office of the Librarian of Congress at Washington. All rights reserved.

Mme Margès. — Il est fâcheux qu'elle ait une si mauvaise conduite.

Christiane. — Je ferme les yeux... je n'en retrouverai jamais une pareille... elle me fait tout... alors, pensez, quelle économie !

Germaine. — Je crois bien. Tiens, c'est Mme de Bénauge qui a obtenu la première médaille à l'Exposition des chiens du monde... Vous avez vu, Christiane, on ne met plus le dessert sur la table.

Lacouderie. — Ah ! où le met-on ? dessous ?

Germaine. — Mais non, tu es stupide, mon chéri... on ne le met plus d'avance sur la table.

Lacouderie. — Ah ! oui. Dans quoi lis-tu ces renseignements si précieux ?

Germaine. — Dans *le Foyer et la Mode.*

Christiane. — Il n'est pas mal fait, ce journal.

Germaine. — L'article d'Onduline est toujours très intéressant.

Christiane. — Un peu popote, quelquefois.

Lacouderie. — Tu permets ?

Il lui prend des mains *le Foyer et la Mode.*

Mme Margès. — Est-ce ennuyeux que Paul ait été obligé d'aller à Vernon pour cette réunion électorale.

Christiane. — Ennuyeux, pourquoi ?

Mme Margès. — Le dimanche, j'aime bien avoir mes enfants auprès de moi... vous ne désirez donc pas que votre mari se repose ?

Christiane. — Ça ne le fatigue pas beaucoup ; il préside, il adore ça.

Mme Margès. — Par cette chaleur !

Christiane. — Et puis, cette réunion ne va pas durer tout l'après-midi. Paul a dit qu'il serait ici avant cinq heures.

Le Bridge. — Nous pouvions faire une levée de plus, à pique ; il est vrai que ça n'a pas beaucoup d'importance; — c'est égal, il fallait faire l'impasse, puisque je m'étais défaussé de mes carreaux.

Lacouderie. — C'est extraordinaire !

Germaine. — Quoi donc ?

Lacouderie. — Je lis l'article d'Onduline et je tombe sur ce passage : « Une femme a-t-elle le droit de dépenser sans compter pour être élégante ? Malgré ce que cette affirmation peut soulever de murmures parmi vous, messieurs, je réponds : oui. L'élégance, c'est la moitié de la femme ; elle coûte cher, certes, mais elle met du charme dans la vie. N'est-ce pas d'ailleurs pour plaire à nos tyrans que nous voulons être très raffinées ?... C'est afin de les garder auprès de nous que nous devons lutter, coûte que coûte, avec les professionnal-beauties d'outre-mer et nos troublantes demi-mondaines, au moins pour le chic de leurs toilettes et la joliesse de leurs chiffons. » Et vous trouvez ça popote, Christiane ?

Germaine. — Onduline a raison : avec ça, les hommes sont si raisonnables !... Que leur femme soit modeste, économe, simplement mise, elle se voit délaissée pour des grues...

Lacouderie. — Ah ! coco, ce n'est pas gentil ce que tu dis là.

Germaine. — Je ne dis pas ça pour toi, chéri... je parle en général... toi, tu es un mari modèle.

Mme Margès. — Oh ! ça, c'est vrai.

Lacouderie. — Pas moins... voilà des articles qui tournent la tête à un tas de petites femmes qui n'ont plus qu'une idée : être élégantes à tout prix, coûte que coûte... et, comme il faut beaucoup d'argent pour suivre les conseils d'Onduline...

Germaine. — Ça fait aller le commerce.

Lacouderie. — Quel commerce ?

Christiane. — Nous faisons vivre des milliers de travailleurs.

Lacouderie. — Il vaudrait mieux faire travailler des milliers de viveurs.

Germaine. — Et puis, il n'y faut pas tant d'argent, quand on sait s'y prendre... seulement, on truque, on a recours à des stratagèmes...

Christiane. — Ainsi, moi, j'emmène avec moi ma femme de chambre, Céline, chez les couturiers, rue de la Paix ou place Vendôme, je la fais passer pour une parente de province et, comme elle a beaucoup de goût, beaucoup de mémoire, elle me refait les modèles qu'on nous montre.

Lacouderie. — Mais c'est de la contrefaçon... vous commettez une grave indélicatesse.

Christiane. — Tant pis ! D'ailleurs, je ne suis pas la seule.

Germaine. — Moi, j'ai une amie qui s'habille dans les grandes maisons...

Lacouderie. — Où se déshabille-t-elle ?

Germaine. — Nous parlons sérieusement... Alors, ma couturière copie ses robes... j'ai une toute petite couturière qui n'est pas très connue...

Lacouderie. — Mais qui travaille très bien.

Germaine. — De sorte que j'ai pour deux cents francs un tailleur qui en coûterait cinq cents rue de la Paix... ou pour cinq cents une robe habillée qui en coûterait huit cents ou mille.

Christiane. — Facilement.

Germaine. — Et tu as une petite femme très élégante, qui te fait honneur, et qui ne te coûte...

Lacouderie. — Que les yeux de la tête.

Germaine. — Ingrat !

Lacouderie. — Je plaisante.

Germaine. — Nous connaissons une dame, Mme Flamant-Cambrai pour ne pas la nommer, elle fait bien mieux... quand elle a besoin d'un manteau pour dîner au restaurant ou pour aller au théâtre, elle va en choisir un dans un grand magasin, elle se le fait livrer et, le lendemain, elle remet l'étiquette et le rend en disant qu'il ne plaît pas à son mari.

Lacouderie. — Eh bien, je la blâme de toutes mes forces !

Christiane. — Elle a raison, puisque maintenant, lorsqu'on voit à une femme toujours le même manteau, on en conclut que le mari ne fait pas ses affaires, que le ménage est gêné...

Mme Margès. — Est-ce qu'on ne vient pas de lui faire une opération, à cette Mme Flamant-Cambrai ?

Germaine. — Oui.

Mme Margès. — Savez-vous qui l'a opérée ?

Germaine. — Je ne pourrais pas vous dire le nom, c'est un petit chirurgien qui n'est pas très connu...

Lacouderie. — Mais qui travaille très bien. Que dites-vous de tout ça, ma bonne cousine ?

Mme Margès. — Mon bon Lacouderie, je dis que, de mon temps, on était beaucoup plus simple, j'ai toujours été mise sans recherche... ça n'a pas empêché mon mari de m'aimer.

Christiane, à Germaine, entre haut et bas. — Sans recherche.

A la table de bridge :

M. Margès. — Nous faisons trois levées... et quatre honneurs... nous avons gagné.

Eugène Raidzell. — Vous faites les comptes ?

M. Margès. — Oui, oui.

EUGÈNE. — C'est bien votre faute, madame Deuingois, s'ils ont gagné. Vous n'avez donc pas compris que je vous demandais du carreau?... il fallait 'en donner. Au lieu de ça, vous leur laissez prendre main... alors, ils ont défilé tous leurs piques et ous sommes chocolat. Chocolat !

LE BARON. — Mais vous ne jouerez jamais au idge ; laissez-moi donc vous enseigner le piquet.

Mme DEGUINGOIS. — Un jeu de marchand de vin.

LE BARON. — De marchand de vin ! Pouah ! Quelle orreur ! Ah ! madame Deguingois, madame Deuingois !

Mme DEGUINGOIS. — Quelle est cette nouvelle anie de répéter mon nom comme ça, monsieur ouif, monsieur Bouif...

LE BARON. — Il y a, dans les *Confessions* de Jeanacques, une phrase que vous goûterez certainement, adame Deguingois.

Mme DEGUINGOIS. — Quelle phrase, monsieur ouif ?

LE BARON. — Il parle du maréchal de Luxemourg et il dit : « Cette année 1761 mit le comble aux ertes continuelles que fit ce bon seigneur, depuis ue j'avais l'honneur de le voir. La première année, perdit sa sœur, Mme la duchesse de Villeroy ; la conde, il perdit sa fille, Mme la princesse de Roeck ; la troisième, il perdit dans le duc de Montorency son fils unique, et dans le comte de Luxemourg son petit-fils, les seuls et derniers soutiens de branche et de son nom. »

Mme DEGUINGOIS. — Eh bien ?

LE BARON. — Eh bien, vous qui aimez tant la nolesse, ne trouvez-vous pas que cette phrase en est out embaumée ? La duchesse de Villeroy, la princesse e Robeck, le duc de Montmorency... à la bonne heure, oilà qui est vieille France.

Mme DEGUINGOIS. — Qui vous dit le contraire ?

Elle quitte le Baron en haussant les épaules et va s'asseoir auprès de sa fille Christiane, de Mme Lacouderie et de Mme Margès.

M. MARGÈS. — Voyons, Baron, pourquoi taquines-u toujours cette pauvre femme ?

EUGÈNE. — Moi, j'ai pas compris.

M. MARGÈS. — Le baron a découvert ces jours-ci, ans l'annuaire du *High-Life*, que notre amie, Mme Deuingois, écrivait son nom en deux mots : de Guingois.

EUGÈNE. — Comme de Traviolle.

M. MARGÈS. — C'est ça... c'est un petit ridicule qui e fait de mal à personne.

Le Baron s'éloigne, va regarder un moment le paysage, puis revient dans le groupe des femmes assises, prend *le Foyer et la Mode* et lit. Cependant M. Margès et Eugène continuent de causer.

EUGÈNE. — C'est un type ; il me plaît beaucoup, et homme-là !

M. MARGÈS. — C'est un très vieil ami.

EUGÈNE. — Mais je voulais toujours vous demander : pourquoi l'appelle-t-on le Baron ?

M. MARGÈS. — Il s'appelle Bouif... lui-même ne rouve pas son nom très euphonique. Quand il était eune, on l'avait surnommé le Baron, par plaisanteie, à cause de ses dehors un peu frustes ; le surnom ui est resté ; mais Mme Deguingois, qui sait que ça lui éplaît, l'appelle toujours M. Bouif... ils sont un peu omme ça... (Geste de bisbille.)

EUGÈNE. — Oui, j'ai remarqué. Descendons-nous u bord de l'eau ? Nous avons peut-être encore le emps de prendre quelques carpes.

M. MARGÈS. — Oh ! certainement... vous ne parez pas avant cinq heures ?

EUGÈNE. — Oui, cinq heures, cinq heures et demie. De Pressagny à Epernay, en auto, nous ne devons pas mettre beaucoup plus de deux heures.

M. MARGÈS. — Alors, allons. (Il s'approche de sa femme.) Julie, je descends avec M. Raidzell au bord de l'eau.

Mme MARGÈS. — Vous allez encore pêcher ?

EUGÈNE. — Ah ! madame, c'est que la pêche, avec votre mari surtout, c'est passionnant. Vous permettez ?

Mme MARGÈS. — Oh ! je crois bien... à la campagne chacun doit faire ce qui lui plaît.

EUGÈNE. — N'est-ce pas ? comme je dis : *Liberté ! Libertas !*

Mme MARGÈS. — Mettez un grand chapeau... méfiez-vous des coups de soleil.

Eugène Raidzell et M. Margès sont partis.

Mme MARGÈS, à Jean Raidzell. — Monsieur Jean, vous n'êtes pas obligé de rester avec nous. Si vous voulez vous promener dans le jardin avec Juliette...

JEAN. — Oui... j'aurais désiré, avant de m'en aller, faire une dernière fois le tour de l'île... si mademoiselle Juliette veut m'accompagner.

Mme MARGÈS. — Mais certainement, n'est-ce pas, Juliette ?

JULIETTE. — Oui, maman... alors, Germaine va venir avec nous.

GERMAINE. — C'est que...

JULIETTE. — Tu adores aller sur l'eau... viens donc.

Mme DEGUINGOIS. — Mais oui, Germaine, allez donc avec la jeunesse.

Mme MARGÈS. — Mettez des grands chapeaux, surtout, n'attrapez pas de coups de soleil.

Germaine, Juliette et Jean Raidzell sont partis.

Scène II

Mme MARGÈS, Mme DEGUINGOIS, LACOUDERIE, LE BARON

LACOUDERIE, à Mme Margès. — Alors, votre blessé va nous quitter ? Il va tout à fait bien à présent.

Mme MARGÈS. — Oui, mais il revient de loin ; il l'a échappé belle.

LACOUDERIE. — Au fait, comment cet accident est-il arrivé ? Vous nous l'avez écrit, mais sans entrer dans les détails.

Mme MARGÈS. — Eh bien, c'est arrivé, il y a juste aujourd'hui trois semaines, un dimanche ; nous étions installés ici depuis l'avant-veille... il était quatre heures de l'après-midi. Emile était au bord de l'eau, en train de pêcher, et nous étions seules dans le salon, Juliette et moi.

LE BARON. — Et moi.

Mme MARGÈS. — Oui, et le Baron.

LE BARON. — Ça ne compte pas.

Mme MARGÈS. — Tout à coup, nous voyons entrer François, le jardinier, un François tout pâle et qui nous annonce qu'un automobile venait de culbuter sur la route devant la grille du jardin et qu'on avait transporté dans sa maison un jeune homme horriblement blessé à la tête.

LACOUDERIE. — Ah ! le pauvre !

Mme MARGÈS. — Nous nous précipitons, Juliette et moi.

LE BARON. — Et moi.

Mme MARGÈS. — Nous nous précipitons chez le jardinier et, en effet, nous voyons un malheureux

jeune homme étendu sans connaissance et couvert de sang. Mon mari qu'on était allé prévenir vient nous rejoindre. Nous envoyons chercher un médecin à Vernon, nous faisons préparer une chambre dans la maison et l'on y transporte le blessé, tandis que le chauffeur, qui était auprès de lui et ne s'était pas fait grand mal, nous apprenait que son patron était Jean Raidzell, de la maison Raidzell, les grands marchands de champagne, et nous donnait tous les renseignements pour que nous puissions avertir les parents, ou du moins son frère, puisque les Raidzell n'ont plus leurs parents... Pourquoi riez-vous, Baron ? Il n'y a pas de quoi rire dans tout ça.

Mme Deguingois. — Il faut croire que ces choses-là amusent M. Bouif...

Le Baron. — Je ne ris pas de l'accident, madame Margès ; je le trouve tragique et vous en faites un récit impressionnant. Non, non, je ne ris pas... je souris à une pensée intérieure.

Mme Deguingois. — Vous souriez aux éclats.

Mme Margès. — Alors, le médecin est arrivé... il n'y avait pas de lésion interne, pas d'opération à faire, simplement des pansements. Mais, pendant neuf jours, nous avons eu la fièvre, le délire même...

Lacouderie. — Ah ! le délire.

Mme Margès. — Mais oui. Et puis la fièvre est tombée, les forces s nt revenues, et la convalescence a été assez rapide. Voilà... mais il s'en est fallu de bien peu...

Lacouderie. — Et c'eût été dommage. Un si jeune homme. Quel âge a-t-il ?

Mme Margès. — Vingt-cinq ans.

Lacouderie. — Songez donc, vingt-cinq ans ! Il est gentil, ce garçon, très sympathique, bien qu'il n'ait pas beaucoup parlé... il paraît surtout très simple.

Mme Margès. — Oui, n'est-ce pas ? C'est même étonnant avec cette énorme fortune... car il est immensément riche. Eh bien, il est simple, timide même. Mais, quand il connaît les gens et qu'il se livre un peu, on découvre bientôt en lui une jolie nature... il est affectueux, reconnaissant... Il a des sentiments délicats. Nous craignions que notre intérieur lui parût bien modeste, notre existence bien monotone. Au contraire, il a semblé beaucoup se plaire ici. Il faisait de la musique avec Juliette, il se promenait avec elle... Il s'intéressait aux fleurs, aux arbres...

Lacouderie. — Et puis, ses amis devaient venir le voir.

Mme Margès. — Il n'en est pas venu un seul. D'abord, dans les premiers temps, le médecin avait défendu toute visite.

Le Baron. — Ils se le sont tenu pour dit.

Mme Margès. — Non, il n'y a que son frère Eugène qui, lui, est venu tous les jours... C'est qu'il a une véritable adoration pour Jean... il en est touchant.

Lacouderie. — Ça ne m'étonne pas... il a l'air d'un très brave garçon, cet Eugène.

Mme Deguingois. — Il est commun.

Mme Margès. — On peut dire qu'il est sans façons, sans pose, mais il n'est pas commun.

Mme Deguingois. — Si, il est très ordinaire... il crie.

Mme Margès. — Je ne trouve pas.

Mme Deguingois. — Il a le verbe haut. Voyons, monsieur Lacouderie ?

Lacouderie.— Je suis un peu de l'avis de Mme Deguingois... C'est même étonnant de voir deux frères si dissemblables. Le plus jeune est distingué et plutôt fin.

Mme Margès. — On prétend qu'il est le fils du comte Saint-Solaire.

Lacouderie. — Vraiment ?

Mme Margès. — Oui, il paraît qu'il y a vingt-cinq ans, le Saint-Solaire, qui était à cette époque très bas percé, est venu un beau jour trouver M. Raidzell, le père... et lui fit la proposition suivante, — vous savez que, dans la fabrication du vin de Champagne, il y a naturellement des produits de différentes qualités... Le comte proposait donc à Raidzell de mettre son nom, Saint-Solaire, avec sa marque, un soleil, sur les bouteilles de qualité inférieure et, moyennant une commission, il se chargeait de faire de la réclame et de placer ce vin au prix du supérieur à l'étranger, et notamment dans les Balkans où, par sa femme, qui était une princesse valaque, il avait les plus belles relations. Vous comprenez ?

Lacouderie.— Parfaitement.. mais je ne vois pas...

Mme Margès. — A la suite de cet arrangement, les Raidzell et le comte devinrent amis. Mme Raidzell, la mère, était encore une femme très séduisante, beaucoup plus jeune que son mari. Saint-Solaire lui fit la cour, elle l'aima et elle eut de lui un enfant qui serait précisément ce jeune homme.

Le Baron. — De sorte que, par une justice immanente, le produit qui, cette fois, était bien de Saint-Solaire, a porté le nom de Raidzell.

Mme Deguingois. — C'est égal : la race se reconnaît toujours.

Le Baron. — Ah ! oui, la race ! Fichtre ! la race !

Lacouderie. — Et que fait-il, ce Jean Raidzell... il s'occupe beaucoup de sa maison ?

Mme Margès. — Il ne s'en occupe pas du tout, c'est l'aîné, Eugène, qui la dirige. D'ailleurs, il s'y entend très bien. A la mort du père, c'était déjà une affaire très importante, elle est devenue considérable. Cet Eugène Raidzell est un drôle d'homme, qui a le génie de la spéculation.

Lacouderie. — Avec sa fortune il pourrait se tenir tranquille, mais, la manie d'entasser des millions !...

Mme Margès. — Ce n'est pas par amour de l'argent, c'est par ambition. Ça lui déplaît qu'il y ait des milliardaires en Amérique et qu'il n'y en ait pas en France. Il veut être dans son pays le premier milliardaire. Alors, il spécule. Il met son orgueil à être appelé le roi du raisin et sa coquetterie à ce que son frère Jean ne s'occupe de rien et n'ait qu'à toucher sa part de bénéfices.

Lacouderie. — Oui, Jean, c'est Monsieur, frère du roi... il n'a qu'à faire la fête.

Mme Margès. — Non, il paraît qu'il ne fait pas du tout la fête... ce n'est pas dans son tempérament. C'est un artiste.

Le Baron. — Ça n'empêche pas.

Lacouderie. — Un artiste ?

Mme Margès. — Oui. Il fait de la musique, il compose ; seulement il ne la joue jamais sa musique, il ne la montre pas. Il dit que, la musique de millionnaire, on la déclare toujours sublime, en la jugeant détestable... et c'est d'ailleurs pour une raison analogue qu'il n'a pas de maîtresses, qu'il n'en a plus.

Mme Deguingois. — Oh ! c'est bien surprenant. Moi, je suis persuadée qu'il a une femme qui le tient, et ne le lâchera pas facilement.

Mme Margès. — Non, il n'en a pas.

Mme Deguingois. — Ah ! si vous avez pris des renseignements...

Mme Margès. — Oh ! je le sais tout à fait par hasard : Emile est allé à Paris dernièrement et il a rencontré un de ses amis, un nommé Chagnon, qui fournit la verrerie à tous ces grands fabricants de Reims et d'Epernay... et qui connaît nécessairement tous les potins de ce monde-là. Eh bien, depuis une grande passion qu'il a eue pour une Américaine, une certaine Muriell Blackstone, Jean Raidzell ne veut plus avoir de maîtresse... ni même se marier. Oui, depuis cette aventure où il aurait trouvé de grandes déceptions, de grandes désillusions, il est persuadé que les femmes n'en veulent qu'à son argent et qu'il ne sera jamais aimé sans désintéressement... C'est chez lui une préoccupation maladive et ça le rend très mélancolique... d'autant plus que c'est un sentimental qui a un grand besoin d'affection.

Mme Deguingois. — Il ne m'a pas semblé tellement mélancolique.

Lacouderie. — Il est possible que cet accident d'automobile lui ait changé les idées. Il s'est senti vivre et, bien mieux, revivre !... Il a sans doute oublié la méchante Américaine... Dites-moi donc, ma bonne cousine, voyez-vous qu'il vous demande la main de Juliette ?...

Mme Margès. — Vous ne parlez pas sérieusement.

Lacouderie. — Ecoutez, on a vu des choses plus extraordinaires. Juliette est jolie, intelligente, sérieuse...

Mme Margès. — Oh ! il est certain qu'il pourrait plus mal choisir, mais il n'est pas du tout question de ça... et nous ne faisons pas de ces châteaux en Espagne.

Lacouderie. — En Espagne, en Espagne... non ; mais en Champagne, c'est permis.

Le Baron. — C'est moins loin.

Mme Margès. — C'est encore plus loin, Baron.

Un silence.

Lacouderie. — Et ce jeune homme avec qui Juliette avait été demoiselle d'honneur au mariage de son amie Blanche Crépol... monsieur, monsieur...

Mme Margès. — Fostier.

Lacouderie. — Oui, Fostier. Vous n'avez pas eu de nouvelles ?

Mme Margès. — Il n'est pas en France... il est au Brésil où il cherche du caoutchouc, je crois.

Lacouderie. — Il ne plaisait pas à Juliette ?

Mme Margès. — Je ne sais pas... je ne lui en ai jamais parlé. C'est un garçon qui n'avait aucune situation.

Le Baron. — Il en aura une, il fera son chemin, ce garçon-là... il a déjà donné des preuves d'une rude volonté et, pour parler le langage moderne, il m'apparaît comme un professeur d'énergie.

Mme Margès. — C'est possible, mais je ne marierai jamais ma fille avec un professeur.

Sur ces derniers mots, Paul Margès est entré.

Scène III

Les mêmes, PAUL MARGÈS

Paul. — Bonjour tout le monde. Je vous croyais dans le jardin.

Lacouderie. — Eh bien, mon vieux Paul, tu viens de ta réunion électorale... On ne s'est pas battu, ça s'est bien passé ?

Paul. — Aussi bien que possible. (A Christiane. Bonjour. (Il l'embrasse.)

Christiane. — Oh ! tu as chaud.

Paul. — Tu n'es pas aimable.

Christiane. — Mais si... Seulement, tu as chaud, c'est un fait... Tu m'embrasseras quand tu seras sec.

Le Baron. — Et qu'est-ce qu'on a fait dans cette réunion électorale ?

Paul. — J'ai présenté mon candidat et il a exposé son programme.

Le Baron. — Il a été bien accueilli, ton candidat ?

Paul. — Très bien accueilli.

Lacouderie. — Dites-moi, Paul, ce Bressieux qui se présente, est-ce celui qui est à la Bourse, coulissier, je crois ?

Paul. — C'est lui-même.

Lacouderie. — Et comme quoi se présente-t-il ?

Paul. — Comme socialiste.

Lacouderie. — C'est bizarre.

Le Baron. — Oui, coulissier et socialiste, c'est assez paradoxal.

Paul. — Pourquoi donc, Baron ?

Le Baron. — Par définition. Ton Bressieux m'apparaît comme un pierrot, un pierrot énorme; ou bien c'est un mauvais coulissier, ou bien c'est un fichu socialiste, je ne sors pas de là.

Paul. — C'est une opinion personnelle et personnellement exprimée.

Le Baron. — Qu'est-ce qu'il veut d'abord, ce Bressieux ?

Lacouderie. — Il veut être député.

Le Baron. — Mais quel est son programme ? Demande-t-il au moins la séparation de la Bourse et de l'Etat ?

Paul. — Il demande que les travailleurs jouissent dans les plus larges proportions du produit de leur travail ; il n'admet pas qu'il y ait des gens qui meurent de faim; il veut que tout le monde vive.

Le Baron. — Y compris les coulissiers. Et on ne lui a pas ri au nez ?

Paul. — On n'en avait pas envie.

Le Baron. — C'est que les électeurs de Vernon n'ont aucun sens du comique. Après tout, ils sont bien capables de l'envoyer à la Chambre siéger à tes côtés, et, tout en faisant la guerre à l'infâme capital pour le compte de ses clients électoraux, il exécutera des ordres de Bourse pour ses autres clients et continuera d'être le croupier de la spéculation... Alors, je me demande ce que vous faites, dans tout ça, des victimes impuissantes du capitalisme, comme vous dites ?

Paul. — La société actuelle comporte des coulissiers; Bressieux en est un. Vous voudriez qu'il renonçât à son métier ?

Le Baron. — Oui.

Paul. — Mais pas du tout... nous ne sommes pas des rêveurs brusques ; nous ne voulons pas bouleverser la société, mais préparer l'avenir en sauvegardant et, surtout, en améliorant le présent. Nous sommes en présence d'une démocratie désireuse de plus de bien-être, de plus d'égalité dans la répartition des biens, c'est incontestable. Pourquoi refusez-vous à Bressieux des idées de justice et d'humanité? Parce que coulissier ? Ça ne résiste pas à l'analyse.

Le Baron. — Mais ça résiste admirablement à la synthèse. Ce coulissier socialiste est, au fond, un conservateur arriviste. Et puis, qu'est-ce qu'il risque ? Les réformes qu'il propose à ses électeurs, il sait fort

bien que ce n'est pas pour tout de suite et, si on le poussait bien, entre quatre yeux, il répondrait sans doute ce que me répondait l'autre jour un autre pierrot, un démocrate de salon. Comme je le mettais au pied de ses théories et de leur réalisation, il a levé les bras au ciel en poussant un soupir affreux, et il s'est écrié : Espérons que nous ne verrons jamais ça !

LACOUDERIE. — Il a eu au moins une minute de sincérité.

PAUL. — Ce n'est qu'une anecdote. D'ailleurs, à vos yeux, Baron, personne n'est sincère.

LE BARON. — Oh ! je connais dans ton parti des gens de très bonne foi et que j'estime infiniment; mais je ne crois pas qu'un bourgeois puisse être un socialiste convaincu.

PAUL. — Alors, moi...

Mme MARGÈS. — Paul !

PAUL. — Enfin, maman...

LE BARON. — Toi... tu es comme Bressieux, tu fais du socialisme une carrière; mais tu n'es qu'un bourgeois, issu de parents bourgeois; tu as eu une éducation bourgeoise avec tout ce qu'elle comporte de préjugés et d'hypocrisie et tu as une vie bourgeoise avec tout ce qu'elle comporte de privilèges et de férocité.

Mme MARGÈS. — Mais, Baron, vous qui parlez des bourgeois avec un si visible mépris, qu'est-ce que vous êtes donc, vous-même, sinon un bourgeois?... Vous vivez de vos rentes.

LE BARON. — Mon Dieu, madame Margès, j'ai bien de la peine à me définir... peut-être un homme ayant apporté de la modération et même un certain altruisme dans un égoïsme raisonné, quelque chose comme un anarchiste régulier, un collectiviste isolé. Je suis, comme vous le savez, de la plus basse extraction.

Mme DEGUINGOIS. — Vraiment ?

LE BARON. — Mon Dieu, oui, madame Deguingois, de la plus basse extraction. Mon grand-père, Théobald Bouif, était savetier en échoppe... Quand il était ivre, il frappait ma pauvre grand'mère à coups de tire-pied ; j'ai vu ça, j'ai vu ça... Alors, le peuple... Mon père, lui, s'est élevé au rang de cordonnier en boutique... A sa mort, il m'a laissé quelques milliers de francs. Je les ai placés en rentes viagères, car je trouve l'héritage une chose monstrueuse...

LACOUDERIE. — Et, par là, vous êtes socialiste.

Mme MARGÈS. — Si vous aviez eu des enfants, pourtant ?

LE BARON. — Je n'en ai pas; je ne veux pas en avoir ; je ne me reconnais pas le droit de mettre au monde des créatures qui me le reprocheraient peut-être un jour.

LACOUDERIE. — Et, par là, vous êtes nihiliste.

LE BARON. — Et comme j'avais lu dans un fort bel ouvrage qu'en France, à l'heure actuelle, pour vivre une vie complète, intégrale, comme ils disent, une famille devait dépenser entre quatre et cinq mille francs par an, c'était le montant de mes rentes viagères, j'étais ma seule famille, je pouvais donc considérer que j'avais juste ma part et en jouir sans remords.

LACOUDERIE. — C'est ce que vous appelez la modération dans l'égoïsme.

LE BARON. — Parfaitement. Ce n'est pas tout. J'ai divisé la superficie totale de la France par le nombre de ses habitants, et j'ai vu que j'avais droit à six mille mètres carrés. J'ai donc loué une petite mai avec un jardin de cette contenance aux environs la ville de Versailles, cette veuve magnifique et peu humide qui me parle du passé, car, en mê temps, je suis un traditionaliste... Maintenant, brouillez-vous !

PAUL. — Eh bien, il n'y a pas d'hésitation ; v êtes un bourgeois, original, voilà tout; vous en a tous les signes extérieurs... vous êtes rentier.

Mme MARGÈS. — Vous employez des domestiqu

LE BARON. — Oh ! des domestiques ! Une br femme qui tient mon ménage. Et puis, qui vous qu'elle n'est pas ma maîtresse ?...

Mme MARGÈS. — Voyons, Baron.

LE BARON. — Il n'y a pas d'enfants ici.

Mme DEGUINGOIS. — Il y a des femmes.

LE BARON. — Ce n'est pas leur manquer de pect que de reconnaître qu'on ne saurait se pas d'elles.

Mme MARGÈS. — Pourquoi ne l'épousez-vous cette brave femme ?

LE BARON. — Je suis pour l'union libre.

Mme MARGÈS. — Vous êtes cynique, Baron.

LE BARON. — Madame Margès, vous détour les mots de leur véritable signification... Quand v m'aurez montré un chien qui, ayant divisé la sup ficie de la France par le nombre de ses habitants, depuis quinze ans avec la même compagne, alors v pourrez me traiter de cynique.

Mme DEGUINGOIS, entre ses dents. — Vieux communa

Un long silence.

Mme MARGÈS. — Il ne fait pas trop chaud mai nant, nous pourrions aller rejoindre ces messieurs bord de l'eau... Nous nous installerions avec no ouvrage dans le petit kiosque. Qu'en dites-vous, dame Deguingois ?

Mme DEGUINGOIS. — Comme vous voudrez, chère amie.

Mme MARGÈS. — Viens-tu avec nous, mon Pau

PAUL. — Mais certainement, mère.

Mme MARGÈS, à Lacouderie qui cause avec le Baron. — vous, Lacouderie ?

LACOUDERIE. — Quoi donc ?

Mme MARGÈS. — Vous ne descendez pas avec n au bord de l'eau ?

LACOUDERIE. — Mais je... mais je...

Lacouderie et le Baron restent seuls.

Scène IV

LACOUDERIE, LE BARON

LE BARON, continuant la conversation. — Et les M gès sont comme ça en tout. Tenez, tout à l'heure e core, lorsque vous avez parlé d'un mariage en Juliette et le marchand de champagne, vous avez comme votre cousine s'en est défendue.

LACOUDERIE. — Oh ! vous savez, je disais ça...

LE BARON. — Vous disiez ça parce que, du peu q vous les avez vus, vous avez deviné qu'un sentime inclinait ces jeunes gens l'un vers l'autre.

LACOUDERIE. — Oui... il m'a semblé que ce jeu M. Raidzell était fort attentif auprès de Juliette, j'ai surtout constaté chez ma petite cousine une so de transformation... elle a dans ses allures, dans façon d'être, quelque chose de nouveau, de révé

LE BARON. — Et vous avez vu juste, mon b ami... elle aime ce garçon.

ACOUDERIE. — Il est vrai que les parents sont ours les derniers à s'apercevoir de ces choses-là.

E BARON. — A moins qu'ils ne les aient provo-s.

ACOUDERIE. — Oh ! provoquées.

E BARON. — Habilement amenées, si vous pré-.

ACOUDERIE. — Comment ça ?

E BARON. — Vous savez combien nos amis Mar-ont ambitieux pour leurs enfants... soyez bien uadé qu'ils ne pensent qu'à ce mariage... Juliette . Raidzell sont toujours ensemble... on les laisse le temps seuls et c'est très significatif. Mme Mar-ie laisserait pas ainsi sa fille seule avec...

ACOUDERIE. — Avec un professeur d'énergie.

E BARON. — Oui, vous vous rappelez, à ce mariage lanche Crépol, elle n'a pas quitté la petite d'une lle. Elle avait une peur bleue que Juliette se ât de ce Fostier qui n'avait pas le sou ; on l'en-ait tout le temps crier : Juliette, Juliette, où est Juliette ?... C'était comique. Tandis qu'une e fille peut se compromettre avec un Raidzell. ez donc, avoir un Raidzell comme gendre... à Paris, château à Epernay, villa à Cannes, et achts, des mails, des autos, des dirigeables... Ça a tourné la tête, positivement.

COUDERIE. — Pourtant, Mme Margès paraît fort née...

E BARON. — Elle paraît, oui ; mais elle et son ne pensent qu'à ça. Comment en sont-ils venus C'est facile à reconstituer. Mme Margès ne vous a out à fait raconté les choses comme elles se sont ées. Moi, je le sais, j'étais là. Lorsque le blessé étendu chez le jardinier, on se préparait tout ement à l'emballer pour l'hôpital de Vernon. ends encore Mme Margès dire à son mari : je ne pas à ce que cet inconnu meure chez nous. Elle me ajouté : on a bien assez des siens... on a bien des siens !

COUDERIE. — C'est admirable !

E BARON. — Mais, lorsqu'on a appris par le chauf-que l'inconnu n'était autre que Jean Raidzell, hissime marchand de champagne, oh ! alors, on it transporter dans une des meilleures chambres maison. Et voilà le point de départ.

COUDERIE. — On peut voir dans ce fait une ine considération pour la fortune ; mais, à ce mo-là, les parents ne pouvaient pas encore avoir ojets.

E BARON. — Obscurément, si... ça germait déjà ix. Mais suivez-moi : le jeune homme a la fièvre, lire, bon ; mais, dès qu'il reprend connaissance, voie Juliette auprès de lui. Il a soif : — « Donne-out de même à boire », — dit son père, tandis sous prétexte qu'une femme peut être appelée à re des services dans une ambulance, en cas de re, la mère trouve utile, oui, utile, que la fille la garde à faire les pansements.

COUDERIE. — Dites-moi : heureusement encore était blessé à la tête.

E BARON. — Oui, heureusement... Bientôt le ma-entre en convalescence... les heures sont lentes, it le distraire. C'est encore Juliette qui lui fait la re, la conversation et, penchées ainsi sur la fai-e du jeune homme, de quelles forces ne sont pas râces de la jeune fille ! Et puis, on a le cœur sen-quand on vient d'échapper à la mort. On exploite rablement un état comateux. Et, pour la jeune fille, de quel tendre intérêt n'est-il pas, ce jeune homme qu'elle a vu, quelques jours auparavant, tout couvert du sang qui coulait d'une horrible blessure ? C'est-à-dire qu'elle vit continuellement en émotion, en émotion, comprenez-vous ? Et maintenant, elle le voit renaître ; elle a peut-être contribué à le sauver ; elle lui en est reconnaissante ; elle l'aime.

LACOUDERIE. — Mais, pour vous, la sincérité de Juliette dans tout cela ne ferait pas de doute.

LE BARON. — Oh ! la pauvre petite, pas le moindre... Elle est sans arrière-pensée ; d'ailleurs, vous la connaissez, c'est une nature droite, fière, et si même elle se doutait que ses parents !... Mais ceux-ci, qui la connaissent, se garderaient bien de l'avertir... on n'en parle à personne, pas même à moi qui suis un ami de la famille... un vieil ami, leur meilleur ami... Enfin !

LACOUDERIE. — Cette préméditation des parents serait assez hasardeuse, si le jeune homme n'a vu dans cette aventure qu'un flirt de convalescence. Aime-t-il Juliette au degré de l'épouser ? Il n'en a pas manifesté l'intention ?

LE BARON. — Pas que je sache. Une seule chose me réjouirait si ce mariage avait lieu... c'est que Mme Deguingois en ferait une maladie. Oui, si Juliette se trouvait tout à coup transportée dans une situation tellement supérieure à celle de sa fille, Mme Deguingois en ferait une maladie. Ça, j'avoue que ça me ferait plaisir. Oh ! c'est qu'elle n'est pas bonne !

LACOUDERIE. — Mais pourquoi semblez-vous prévoir, Baron, que Juliette, si elle épousait Jean, ne serait pas heureuse ?

LE BARON. — Parce que ce charmant neurasthénique, ce Werther de l'extra-dry, cet Hamlet carte noire n'est pas fait pour le mariage... Non, ce millionnaire qui craint de ne pas être aimé pour lui-même, cet artiste honteux qui ne montre pas sa musique... c'est un pierrot qui est dominé en tout par le désir d'approbation, ce qui le met dans l'avenir, comme par le passé, à la merci de toutes les femmes. (Mais il aperçoit dans le jardin Juliette et Jean qui se dirigent de leur côté.) Chut ! je vous dirai ça tout à l'heure.

JULIETTE. — Ces dames ne sont pas ici...

LACOUDERIE. — Elles sont descendues au bord de l'eau. Vous ne les avez pas rencontrées ?...

JULIETTE. — Nous sommes remontés par le potager... je pensais les trouver encore ici... c'est ennuyeux.

LACOUDERIE. — Nous allons les rejoindre.

JULIETTE. — Nous descendons avec vous... Venez-vous, monsieur Raidzell ?

JEAN. — Oui, dans un moment... restons un peu ici... laissez-moi respirer, vous m'avez fait monter avec une rapidité !

Le Baron et Lacouderie sont sortis.

Scène V

JULIETTE, JEAN

Un silence.

JEAN. — Je suis très triste, mademoiselle, de quitter la maison où vous vivez, le jardin où nous nous sommes promenés ensemble, ce salon où nous avons... où j'ai passé des heures claires. Je suis infiniment triste de quitter tout ça... et vous ?

JULIETTE. — Moi, je ne sais pas... je ne quitte pas tout ça, puisque je reste.

JEAN. — C'est vrai.

JULIETTE. — Nous devrions peut-être aller retrouver ces dames.

JEAN. — Vous craignez donc de rester seule avec moi ?

JULIETTE. — Oh ! non.

JEAN. — Ecoutez, mademoiselle, il faut que je vous parle, que je vous demande, que vous m'expliquiez... Enfin, qu'y a-t-il de changé en vous ?

JULIETTE. — Mais, rien, monsieur... Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

JEAN. — Mais si, vous le savez très bien : hier, vous m'appeliez Jean et je vous appelais Juliette. Vous ai-je déplu ? Ai-je eu tort de vous remettre hier soir cette lettre ?... Mais comprenez qu'il y a des choses précises, définitives, qu'il est difficile de dire... on ne le pourrait pas, les paroles s'arrêteraient dans la gorge. Alors, on les écrit, on a plus de courage. Sans doute, il eût été plus correct de parler à vos parents. Aussi bien, nous ne nous sommes pas connus dans des circonstances banales. Je ne vous ai pas été présenté dans un salon. Alors je pensais... Si je vous ai offensée, je vous en demande pardon.

JULIETTE. — Oh ! non, je ne suis pas offensée.

JEAN. — Alors, pourquoi ne répondez-vous pas à ce que contenait cette lettre ?

JULIETTE. — Vous ne me demandiez pas une réponse immédiate... vous m'écrivez au contraire que je dois réfléchir.

JEAN. — Quand je vous ai écrit cela, je n'imaginais pas quelles pouvaient être les angoisses du doute, de l'incertitude... et puis, tout à coup, vous semblez tellement distante, alors, je suis justement alarmé.

JULIETTE. — Je ne suis pas distante.

JEAN. — Différente, tout au moins, différente. Ce matin, je vous ai attendue dans le jardin ; je pensais que vous viendriez m'y rejoindre... enfin que je vous y rencontrerais par hasard, comme d'habitude... enfin comme ces jours derniers. Mais vous n'êtes pas venue... vous êtes restée dans votre chambre toute la matinée, vous êtes descendue juste pour déjeuner et, depuis, vous avez fait en sorte que quelqu'un fût toujours entre nous. Encore tout à l'heure, vous avez singulièrement insisté pour que votre cousine vînt avec nous.

JULIETTE. — Ma cousine vient passer une journée à la maison... il est bien naturel que je m'occupe d'elle.

JEAN. — Evidemment... mais, pour moi, tout cela prend des proportions, une signification désespérantes... et, quelle que soit votre réponse, je préfère la connaître tout de suite... être fixé.

JULIETTE. — Ecoutez, Jean, avant que je vous réponde, vous êtes-vous interrogé vous-même gravement, profondément ? Etes-vous certain de voir bien clair en vous ? Lorsque vous serez rentré chez vous, lorsque vous vous retrouverez dans votre milieu véritable, bien des choses vous distrairont sans doute... Vous reprendrez vos habitudes, vous reverrez vos amis...

JEAN. — Je n'ai aucune hâte de me retrouver dans mon milieu véritable et qui est bien le plus faux que je connaisse. Autrement, j'aurais pu quitter plus tôs cette maison. Voilà une semaine que je suis guéri. Mes amis ! ils ne se sont même pas dérangés. Excepté mon frère, personne n'est venu me voir... et c'est chez des étrangers que j'ai trouvé du dévouement et de la sollicitude.

JULIETTE. — Donnez-vous au moins le temps d'oublier.

JEAN. — Vous avez l'air de l'espérer, d'y compte même.

JULIETTE. — Sans l'espérer, je peux le prévoir.

JEAN. — Vous en êtes donc capable ?

JULIETTE. — Il ne s'agit pas de moi, mais de vous

JEAN. — Je vous aime, Juliette... C'est vous la première que j'ai vue lorsque j'ai rouvert les yeux e quand je suis revenu à la vie, c'est sous votre forme que la vie m'est apparue, avec votre jeunesse, votre candeur, votre intelligence, votre bonté... Oui, lorsque vous frappiez là-haut à la porte de ma chambre j'avais envie de vous crier : « Entrez, la vie ! » et, quand vous veniez vous asseoir auprès de moi, je me réjouissais presque de l'accident qui nous avait présentés rudement l'un à l'autre. Tenez, lorsqu'on me faisait mon pansement, bien que ce fût assez douloureux j'attendais ce moment-là avec impatience, parce que je sentais vos petites mains dérouler et enrouler les bandes autour de ma tête... et ça devenait des minutes délicieuses. Et puis, c'est ici que j'ai connu une existence simple, discrète, familiale, avec des gens sans vanité, sans dessous, sans complications auprès de votre mère si affectueuse, de votre père si cordial. Oui, une existence que je ne soupçonnais pas, qui m'a été révélée et dont j'ai compris le charme infini... Alors, que vous soyez ma femme c'est le rêve ardent que je vous soumets. (Juliette ne répond pas et pleure.) Juliette, répondez-moi... pourquoi ne me répondez-vous pas ?... Vous pleurez ? vos parents ont-ils d'autres projets pour vous ?...

JULIETTE. — Oh ! non...

JEAN. — Est-ce que vous avez aimé... est-ce que vous aimez quelqu'un d'autre ?

JULIETTE. — Oh ! non.

JEAN. — Alors, au nom de tout, parlez-moi franchement. Si je ne vous plais pas, je ne considérerai pas cela comme une offense personnelle, je vous assure.

JULIETTE, avec élan. — Oh ! Jean, vous savez bien... (Elle se reprend et dit :) Non, vous ne me déplaisez pas mais je ne veux pas être votre femme.

JEAN. — Mais pourquoi ? Vous m'aimez... Vous venez presque de me le dire.

JULIETTE. — Vous voulez le savoir ?

JEAN. — Ah ! oui... je veux le savoir.

JULIETTE. — Eh bien... parce que vous êtes trop riche.

JEAN. — Parce que je suis ?... je vous demande pardon, je n'ai pas entendu.

JULIETTE. — Trop riche.

JEAN. — Oh !... par exemple, si je m'attendais cette raison-là...

JULIETTE. — C'est la seule, pourtant.

JEAN. — Voyons, Juliette, vous me donnez là une raison d'homme, et encore il y a bien des hommes pour lesquels ce ne serait pas un obstacle... au contraire !

JULIETTE. — Oui, au contraire, précisément au contraire... Vous ne comprenez pas ?

JEAN. — Non, j'avoue que je ne comprends pas.

JULIETTE. — Quelle arrière-pensée me prêterait-on si je devenais votre femme, et dont j'ai honte ? Je ne connais pas beaucoup le monde, mais je le connais assez pour savoir les suppositions qu'il est capable de mettre dans ma corbeille de mariage. Ces suppositions-là, on ne les expose pas avec les cadeaux, mais une âme un peu fière les devine, elle les sent autour d'elle... elle en est éclaboussée.

JEAN. — Ah ! si vous vous inquiétez de l'opinion du monde... Dites-vous bien qu'il n'y a que les vilaines gens qui vous prêtent de vilaines pensées... il faut leur pardonner, c'est leur seule générosité.

JULIETTE. — Et dans votre famille, même, quel accueil suis-je exposée à subir ?

JEAN. — En fait de famille, vous le savez bien, je n'ai que mon frère Eugène, l'excellent garçon que vous connaissez, dont la devise est : *Liberté ! Libertas !..* et qui sera trop heureux de mon bonheur. Et puis, voyons, Juliette, Juliette, vous saviez bien que je vous aimais... si innocente que soit une jeune fille, elle sent ces choses-là et, par votre façon d'être, vous avez permis qu'une certaine intimité s'établît entre nous... vous m'avez encouragé... Alors, qu'est-ce que vous pensiez ?

JULIETTE. — Je ne sais pas... je ne voyais pas si loin, vous comprenez ; j'étais heureuse d'être auprès de vous, je ne croyais pas que vous m'écririez cette lettre. Je pensais que vous partiriez, que vous m'oublieriez, que je souffrirais... et voilà tout. Mais, depuis que vous m'avez demandé d'être votre femme, je suis bouleversée. Pardonnez-moi de vous parler encore de votre fortune... je ne m'en fais qu'une idée très vague... vous-même n'en connaissez peut-être pas l'étendue !

JEAN. — Vous en parlez comme d'un désastre !

JULIETTE. — Elle me cause de l'effroi... oui, c'est ça, de l'effroi... de l'effroi... il n'y a pas d'autre mot... C'est que, voyez-vous, je ne suis pas comme tant d'autres jeunes filles... je n'ai jamais fait de grands rêves ambitieux. Vous avez connu ici, disiez-vous, une existence simple, discrète ; vous en avez compris tout le charme... C'est donc cette existence-là que je quitterais pour une autre, agitée, tumultueuse, à laquelle je n'ai jamais songé, pour laquelle je ne suis pas faite et qui m'épouvante ! Je ne vous ferais pas honneur. Je suis un tout petit tableau d'intérieur, une toile grande comme ça et qui ne remplirait pas la centième partie du cadre magnifique que vous lui destinez !

JEAN. — Mais c'est de l'enfantillage. Vous ne vous doutez pas de votre grâce et votre cœur est charmant. Juliette, vous êtes une petite princesse qui s'ignore ; et puis vous aurez une existence aussi simple que vous voudrez. Il ne faut pas vous effrayer. Et moi-même, j'ai entrevu auprès de vous, grâce à vous, une vie bien différente de celle que j'ai menée jusqu'à présent, si vide et si inutile. Ah ! ne me renvoyez pas à la neurasthénie, à l'ennui, à des choses pires peut-être et dont vous aurez la responsabilité.

JULIETTE. — Ah ! ne me parlez pas ainsi !

JEAN. — C'est la vérité, pourtant. Ecoutez, Juliette, ma chère Juliette, ma chère petite Juliette, faites taire vos scrupules, votre fierté, vos craintes... Je vous adore et vous m'aimez, il n'y a que cela qui compte... ou bien voulez-vous donc que je ne vous revoie plus jamais ?...

JULIETTE. — Oh ! non, Jean, surtout ne dites pas ça, ne dites pas ça !

JEAN. — Alors promettez-moi que vous serez ma femme, laissez-moi dire à mon frère de parler à vos parents...

JULIETTE. — Faites ce que vous voudrez.

JEAN. — Ne me le dites pas comme ça.

JULIETTE. — Faites ce que vous voudrez.

JEAN. — Alors, vous êtes ma fiancée ?...

JULIETTE. — Oui, Jean, votre fiancée.

JEAN. — Ah ! Juliette !...

Il veut la prendre dans ses bras.

JULIETTE. — Non, Jean, laissez-moi... Jean, je vous en prie, laissez-moi.

Elle se dégage et, prenant une rose à son corsage, elle la porte à ses lèvres et la lui donne, puis se sauve en courant. Jean reste seul quelques secondes, puis son frère, Eugène Raidzell, entre dans le salon.

Scène VI

JEAN, EUGÈNE

EUGÈNE. — Tu sais quelle heure il est, Jean ? cinq heures. Il faut t'apprêter... nous partons.

JEAN. — Oui... nous allons dire adieu aux Margès, les remercier...

EUGÈNE. — Bien sûr qu'on ne s'en ira pas sans saluer. Je les ai quittés pour aller me mettre en tenue ; mais ils vont remonter... Qu'est-ce que tu faisais là tout seul ; je te croyais avec ta bergère. Tu dormais ?

JEAN. — Non ! Oh ! non, je ne dormais pas. Ah ! mon vieil Eugène, tu ne sais donc pas ce qui m'arrive ?

EUGÈNE. — Mais non ; comment veux-tu que je le sache ?

JEAN. — Elle m'aime, cher vieux garçon, elle m'aime !

EUGÈNE. — Qui ça qui t'aime ?

JEAN. — Juliette... Juliette m'aime... Elle sera ma femme.

EUGÈNE. — Holà ! Holà ! petit bonhomme, qu'est-ce que tu me racontes ?... T'es pas un peu marteau ?

JEAN. — Non. Sois sérieux, Eugène, parce que c'est sérieux.

EUGÈNE. — Comment, tu joues encore à ça ?

JEAN. — Oui... et toi tu vas jouer à demander la main de Juliette à son père.

EUGÈNE. — Comme ça, tout de suite ?... C'est que je ne suis pas en tenue.

JEAN. — Non, pas tout de suite, mais le plus tôt possible.

EUGÈNE. — Ah ! mon pauvre gosse, tu es bien toujours le même, sans patience, enfant gâté. Il faut que tu montes toutes les côtes en troisième vitesse. Donne-toi donc le temps de la réflexion... quand ce ne serait que pour te faire croire à toi-même que tu réfléchis.

JEAN. — C'est tout réfléchi. La preuve, c'est qu'avant de partir tu annonceras à M. Margès ta prochaine visite, ta très prochaine visite, tu entends.

EUGÈNE. — Si tu veux.

JEAN. — Et même, je ne verrais pas d'inconvénient à ce que, par une de ces allusions adroites dont tu as le secret, tu lui fasses pressentir le but de cette visite.

EUGÈNE. — C'est pressé, à ce que je vois.

JEAN. — C'est très pressé.

EUGÈNE. — Dis donc, est-ce que...?

JEAN. — Tu es fou !

EUGÈNE. — Je ne sais pas, moi... je te demande... c'est épatant ! Je voyais bien, parbleu, que tu flirtais avec l'infante, mais je ne pensais pas qu'elle t'avait cafeté de la sorte... C'est curieux et bien fait.

JEAN. — Je te défends d'employer ces mots-là,

quand il s'agit de Juliette. Ah ! tu ne la connais pas. Elle s'est défendue au contraire... elle ne voulait pas devenir ma femme.

EUGÈNE. — Et pourquoi donc ?

JEAN. — Tu ne devinerais jamais... parce que je suis trop riche.

EUGÈNE. — Très roublard.

JEAN. — Idiot, brute, stupide chose épaisse ! Mais c'est vrai ; tu ne peux rien comprendre à ces scrupules, à ces pudeurs-là : tu ne connais que des filles.

EUGÈNE. — Oh ! il n'y a pas que les filles !

JEAN. — Oui, je sais bien, mais Juliette a l'âme la plus fière et la plus délicate, le cœur le plus noble et le plus tendre... c'est une nature vierge au point que, pour la convaincre, j'ai été obligé de plaider coupable, de plaider millionnaire, si tu aimes mieux. Ah ! ce n'est pas banal... C'est la première fois que ça m'arrive... c'est une occasion que je ne retrouverai jamais.

EUGÈNE. — En effet, c'est rare si tu la retrouves.

JEAN. — Si tu n'y vois pas d'inconvénient, tu feras auprès des parents la démarche officielle.

EUGÈNE. — Et puis, j'y verrais des inconvénients, tu passerais outre, n'est-ce pas ? n'est-ce pas ?

JEAN. — Je ne réponds pas à des questions inutiles.

EUGÈNE. — *All right.* Bien que chef de famille, je n'exige pas de toi du respect, mais ton affection et ta confiance.

JEAN. — Ah ! pour ça, tu les as l'une et l'autre !

EUGÈNE. — Petit bonhomme !

JEAN. — Cher vieux garçon !

EUGÈNE. — Je ferai donc la démarche officielle, puisque tu veux l'épouser. Tu connais ma devise : *Liberté ! Libertas !* Et puis, après tout, ce n'est jamais qu'un mariage.

JEAN. — Comment ça ?

EUGÈNE. — Ah ! s'il s'agissait d'une liaison, je te dirais : prends garde ! je te prodiguerais les conseils de mon expérience ; mais un mariage, ça n'est pas éternel, ça peut se défaire... il y a pour ça de justes lois. Tandis que le collage n'est vraiment pas protégé, j'en sais quelque chose. C'est égal, je n'en reviens pas.

JEAN. — Il n'est pas nécessaire non plus que tu en reviennes.

EUGÈNE. — Oh ! je n'ai rien à dire contre cette petite... elle est jolie... et, je le confesse, je la préfère comme belle-sœur à ce grand chameau d'Américaine divorcée que tu voulais épouser il y a six mois... tu te rappelles, cette Muriell Blackstone qui avait vendu un million à son mari l'enfant qu'elle avait eu avec lui. Ah ! ce n'était pas précisément une nature vierge, celle-là. On y sentait partout la main de l'homme. En voilà une qui t'aurait fait voir du pays... Et tu étais emballé.

JEAN. — Pas tant que ça, pas tant que ça.

EUGÈNE. — Pour en revenir à la petite, elle est charmante... Et puis, elle te plaît, c'est le principal. Pendant que nous pêchions tout à l'heure, le père Margès m'a raconté sa vie... je ne sais pas pourquoi. C'est un ancien marchand de clous... il s'est retiré des affaires parce qu'il avait une maladie de foie... Ils ont de quoi vivre, les enfants ont chacun cent mille francs de dot. Tu le savais ?

JEAN. — Ma foi non. Et puis ?

EUGÈNE. — Du moment que tu ne cherches pas la grosse dot, cent mille francs... c'est touchant. Les parents ont l'air de braves gens... la mère Margès est une excellente femme ; par exemple, comme elle crie, hein ?... Tu n'as pas remarqué ?

JEAN. — Non, je n'ai pas remarqué.

EUGÈNE. — Oh ! alors, c'est que tu es encore plus amoureux que je ne croyais... Mais elle crie.

JEAN. — Tais-toi donc toi-même.

Il a aperçu M. et Mme Margès, Lacouderie, Christiane, etc.

Scène VII

JEAN, EUGÈNE, M. et Mme MARGÈS, puis Mme DEGUINGOIS, LACOUDERIE, PAUL, GERMAINE, CHRISTIANE.

Mme MARGÈS. — Nous ne vous renvoyons pas, cher monsieur, mais il est déjà cinq heures et, si vous voulez être rentré à Epernay pour dîner...

M. MARGÈS. — Et, surtout, pas de vitesse.

EUGÈNE. — Oh ! soyez tranquille... ce n'est pas lui qui conduira.

JEAN. — Allons, au revoir, madame, et, encore une fois, merci pour votre grande hospitalité, pour vos soins dévoués, pour tout enfin. J'ai passé ici des jours que je n'oublierai jamais...

Mme MARGÈS. — Il faut revenir nous voir de temps en temps.

EUGÈNE. — C'est vous qui viendrez d'abord à Valdoré passer une semaine...enfin, une semaine, le temps que vous voudrez... on ne vous limite pas... je vous ferai visiter nos caves... si ça peut vous amuser.

Mme MARGÈS. — Oh ! ça doit être très intéressant.

EUGÈNE. — Alors, il faut tâcher d'arranger ça. D'ailleurs, vous nous l'avez promis.

M. MARGÈS. — Vous êtes trop aimable.

Mme MARGÈS. — Mais où donc est Juliette ?... Je croyais qu'elle était avec vous tout à l'heure.

JEAN. — Mais, en effet... elle doit être remontée dans sa chambre... elle avait besoin de se reposer.

Mme MARGÈS. — Est-ce qu'elle était souffrante ?

JEAN, embarrassé. — Je ne sais pas... je ne crois pas...

Mme MARGÈS. — J'aurais bien voulu qu'elle vous dît au revoir.

JEAN. — Ne la dérangez pas... ce n'est pas la peine... elle m'a dit au revoir.

Mme MARGÈS. — C'est égal... il faut que j'aille la prévenir. (Elle sort.).

JEAN, à Eugène. — Partons, partons vite.

Jean fait ses adieux aux autres personnes présentes ; pendant ce temps, Eugène a pris à part M. Margès.

EUGÈNE, à M. Margès. — Alors, c'est entendu... vous viendrez au Valdoré... mais avant, monsieur Margès, il faut que je vous voie, nous avons à causer sérieusement... vous voulez bien ?

M. MARGÈS. — Mon cher monsieur Raidzell, je serai toujours enchanté de causer avec vous, mais...

EUGÈNE. — Vous ne vous doutez pas un peu de quoi ou plutôt de qui il s'agit ?...

M. MARGÈS. — Ma foi non.

EUGÈNE. — Il est vrai qu'il y a un quart d'heure je ne m'en doutais pas moi-même... Eh bien, il s'agit de mon frère...

M. MARGÈS. — M. Jean ?

EUGÈNE. — Oui... et de la gosse... de Mlle votre fille.

M. MARGÈS. — Ah ! ah !

EUGÈNE. — Oui, ils s'aiment, ces enfants... que voulez-vous ? Alors, il n'y a qu'une chose à faire, n'est-ce pas ?

M. MARGÈS. — Ecoutez, vous me voyez surpris à un tel point...

EUGÈNE. — Ne vous frappez pas... ça n'est pas tragique... il ne dépend que de vous de les rendre heureux.

M. MARGÈS. — Certainement... certainement... mais...

EUGÈNE. — Venez donc à Paris demain, nous déjeunerons ensemble au Café Anglais... Nous causerons de tout cela.

M. MARGÈS. — C'est entendu.

EUGÈNE. — Allons, au revoir, monsieur Margès.

M. MARGÈS. — Je vous accompagne.

EUGÈNE. — Ne vous dérangez donc pas...

M. MARGÈS. — Vous plaisantez !

EUGÈNE. — Où donc est Jean ?

LACOUDERIE. — Votre frère est déjà à la voiture.

En effet, pendant cette conversation entre Eugène et M. Margès, Jean est sorti avec Paul et Christiane. Eugène salue Mme Deguingois, le Baron, et sort avec M. Margès.

Scène VIII

Mme DEGUINGOIS, LACOUDERIE, LE BARON, GERMAINE.

Mme DEGUINGOIS. — Oui, tout cela est étrange. M. Jean Raidzell semblait bien pressé de partir... il ne tenait plus en place... Et avez-vous remarqué son air embarrassé quand Mme Margès lui a parlé de Juliette ?

LACOUDERIE. — Mais non.

Mme DEGUINGOIS. — Il était visiblement embarrassé. Vous les aviez laissés ensemble ici, dans ce salon, quand vous êtes venu nous rejoindre.

LACOUDERIE. — Oui.

Mme DEGUINGOIS. — Ah ! la pauvre petite... j'ai bien peur...

LE BARON. — De quoi avez-vous peur, madame Deguingois ?

Mme DEGUINGOIS. — Eh bien, ils ont dû avoir une conversation grave, une explication avant le départ, et j'ai bien peur que Jean Raidzell n'ait enlevé brutalement à Juliette ses illusions, qu'il lui ait déclaré qu'il n'avait pas du tout l'intention de l'épouser.

LACOUDERIE. — C'est bien invraisemblable. Il faudrait donc que Juliette l'ait mis en mesure de se déclarer, qu'elle lui eût demandé formellement ses intentions... Ça ne lui ressemble guère.

Mme DEGUINGOIS. — Il est bien étrange qu'elle ne se soit pas trouvée là pour lui dire au revoir et, je le répète, lui avait l'air très gêné, pas du tout désireux de se retrouver en sa présence. Il a peut-être voulu se jeter sur elle ! Ces millionnaires, ça se croit tout permis !

LACOUDERIE. — Vous allez aux extrêmes.

Mme DEGUINGOIS. — Tant mieux, tant mieux si je me trompe ; mais je crains fort que nos amis Margès n'aient une grosse déception.

LE BARON. — Vous craignez ou vous espérez, madame Deguingois ?

Mme DEGUINGOIS. — J'ai dit : je crains, monsieur Bouif. (Un silence.)

LE BARON. — Hélas, tout est vanité. (Il se promène dans le salon en récitant avec emphase :) « La première année, il perdit sa femme, Mme la duchesse de Villeroy ; la seconde année, il perdit sa sœur, Mme la princesse de Robeck, etc... »

RIDEAU

Mlle Berthe Cerny. — *Dessin de M. Jules Cayron.*

Jean. Mme de Gravigny. Mme Hurtz. Mme Naizerone. Mme Caugé. Mme de Bénauge. Le Graffier. Juliette. Christiane.

ACTE II

Trois ans après, chez les Jean Raidzell, dans l'hôtel qu'ils habitent aux Champs-Elysées. C'est au mois de juin, une fin de five-o'clock. Un petit salon dont la porte ouverte laisse voir un salon plus grand et, dans le fond, la salle à manger où le thé est servi. Le petit et le grand salon donnent à gauche sur une galerie, à droite sur un petit jardin d'hiver. Ameublement élégant, luxueux et raffiné. Tableaux anciens, bibelots rares. Il y a dans tout cela plus de choix que de profusion. Peu de monde ; il est déjà six heures.

Scène première

LUYNAIS, Mme NAIZERONE

Au lever du rideau, un jeune homme et une jeune femme, Luynais et Mme Naizerone, causent dans le petit salon. Invités dans le grand salon et dans la salle à manger, autour de la table où est servi le thé.

LUYNAIS, à Mme Naizerone. — Ce serait peut-être le moment de se défivoclocker ?

Mme NAIZERONE. — Je ne peux pas... j'arrive.

LUYNAIS. — C'est dommage... on aurait descendu les Champs-Elysées sentimentalement.

Mme NAIZERONE. — C'est tout ce que vous offrez ?

LUYNAIS. — Dame ! puisque vous ne voulez pas venir chez moi.

Mme NAIZERONE. — A propos, je voulais vous demander : est-ce que votre concierge fait des extra ?

LUYNAIS. — Quelle drôle de question et qu'est-ce que ça peut vous faire ?

Mme NAIZERONE. — Vous ne savez donc pas ce qui est arrivé l'autre soir chez les Margès ?

LUYNAIS. — Margès, le député ?

Mme NAIZERONE. — Oui, faites attention, sa femme est là, près de nous.

LUYNAIS. — Qu'est-il arrivé ?

Mme NAIZERONE. — Eh bien, comme les Margès n'ont pas de domestique, quand ils donnent un dîner, ils prennent un extra pour servir à table. La semaine dernière, Mme Marmans dînait chez eux et, dans l'homme qui passait les plats, elle a reconnu, devinez qui ?

LUYNAIS. — Un parent ?

Mme NAIZERONE. — Non, mais le concierge de la maison dans laquelle son amant a loué un rez-de-chaussée où la recevoir.

LUYNAIS. — Oh !... elle devait être dans ses petits souliers.

Mme NAIZERONE. — Plutôt... Sans compter que l'extra n'a pas dû se gêner pour bavarder à l'office.

LUYNAIS. — C'est extra-ordinaire.

Mme NAIZERONE. — Charmant ! Hein, tout de même, à quoi on est exposé !

LUYNAIS. — Ne m'en parlez pas... on s'en va dîner chez les gens, bien tranquillement, en toute confiance...

Mme NAIZERONE. — Alors, Mme de Bénauge, qui est l'obligeance même, est allée trouver Christiane Margès et lui a conseillé de prendre un domestique, faute de quoi sa maison serait mise à l'index... On n'irait plus dîner chez elle.

LUYNAIS. — Je crois bien.

Mme NAIZERONE. — C'est pour ça que je vous demande si votre concierge ne va pas en ville.

LUYNAIS. — Soyez tranquille, je ferai une enquête et, si elle est favorable, vous viendrez ?

JULIETTE, survenant. — Madame, vous ne voulez pas prendre une tasse de thé ?

Mme NAIZERONE. — Mais si... avec plaisir.

LUYNAIS. — Je vous accompagne.

Tous deux se dirigent vers la salle à manger. Dans le même temps, Mme Deguingois et Christiane rentrent dans le petit salon.

Scène II

Mme DEGUINGOIS, CHRISTIANE

Mme DEGUINGOIS.—Je suis allée aussi pour tes stores.

CHRISTIANE. — Eh bien...

JULIETTE, maintenant auprès de Mme Deguingois. — Et vous, madame, vous ne prenez pas une tasse de thé ?

Mme DEGUINGOIS. — Merci, ma mignonne, j'irai tout à l'heure.

JULIETTE. — Je vous demande pardon, je vous laisse là, toutes seules.

Mme DEGUINGOIS. — Mais, je t'en prie, nous savons bien ce que c'est.

JULIETTE. — Il faut que je m'occupe de mes invités. (Elle va dans le grand salon et s'assied un moment auprès d'un groupe de jeunes femmes.)

Mme DEGUINGOIS. — Qu'est-ce que je te disais donc déjà ?

CHRISTIANE. — Que tu étais allée pour mes stores.

Mme DEGUINGOIS. — Ah ! oui... avec les deux fenêtres et les brise-bise, pour ton salon, ça te coûtera cinq cents francs.

CHRISTIANE. — Cinq cents francs !

Mme DEGUINGOIS. — En fournissant les carrés de filet. Il n'y a pas eu moyen de les avoir à moins. Et je t'assure que j'ai marchandé tant que j'ai pu...

CHRISTIANE. — Je m'en rapporte à toi.

Mme DEGUINGOIS. — Et ça représentera facilement le double, facilement. Tu sais qu'ils les ont trouvés très jolis, mes carrés.

CHRISTIANE. — Ils sont ravissants.

Mme DEGUINGOIS. — Par exemple, je n'en aurai pas assez pour les brise-bise... il faut que j'en fasse encore huit.

CHRISTIANE. — Ma pauvre maman, je t'en donne du mal ; je te remercie, tu sais.

Mme DEGUINGOIS. — Ne parlons pas de ça. Autre chose. Ne m'as-tu pas dit que tu cherchais un valet de chambre ?

CHRISTIANE. — Oui, en effet, j'en cherche un.

Mme DEGUINGOIS. — Je m'en suis occupée aussi ; on m'a parlé de quelqu'un... C'est un homme très bien... il était chez le baron Vowenberg.

CHRISTIANE. — Celui qui vient de se suicider ?

Mme DEGUINGOIS. — Oui.

CHRISTIANE. — Oh ! alors, je crains bien qu'il ne fasse pas mon affaire... il sort d'une trop grande maison, il aura des exigences. Tu comprends, chez les Vowenberg, il se faisait des profits qu'il ne pourra pas se faire chez nous ; il nous considérera comme de trop petites gens, il nous méprisera.

Mme DEGUINGOIS. — C'est ce qui te trompe... il cherche au contraire une maison simple, sérieuse... Voilà son troisième maître qui se suicide en deux ans, il en a assez.

CHRISTIANE. — Dis donc, ça n'est pas rassurant... Il porte la guigne, ce garçon-là.

Mme DEGUINGOIS. — Et puis, forcément, ton train de maison augmentera... surtout maintenant que ton mari va être ministre...

CHRISTIANE. — Attends, ce n'est pas encore fait.

Mme DEGUINGOIS. — On m'a dit tout à l'heure qu'il était nommé aux Travaux publics.

CHRISTIANE. — Ça m'étonnerait... il était question pour lui des Postes et Télégraphes... D'ailleurs, je le saurai tout à l'heure. Paul doit me téléphoner ici.

Mme DEGUINGOIS. — Est-ce une idée, il me semble qu'il n'y a pas un monde fou, chez ta belle-sœur ?

CHRISTIANE. — Il fait si beau aujourd'hui... tout le monde est dehors... et puis il est déjà tard.

Mme DEGUINGOIS. — Il faisait le même temps avant-hier... et, chez toi, c'était plein.

CHRISTIANE. — Ça t'a semblé parce que, chez moi, c'est beaucoup plus petit... tu ne vas pas comparer.

Mme DEGUINGOIS. — Et puis Juliette n'aime pas le monde... elle n'attire pas les gens... elle ne fait rien de ce qu'il faudrait... elle ne sait pas recevoir.

CHRISTIANE. — Ah ! ça, elle ne se doute pas de ce que c'est.

Mme DEGUINGOIS. — Tu as vu leur nouvelle tapisserie, dans la galerie ?

CHRISTIANE. — Oui, elle est merveilleuse.

Mme DEGUINGOIS, avec un soupir. — C'est bien la peine d'avoir un joli hôtel, un cadre pareil, pour ne pas aimer recevoir. Ah ! si c'était toi !

CHRISTIANE. — Oui, mais ce n'est pas moi.

Mme DEGUINGOIS. — Tiens, j'ai rêvé cette nuit que tu étais Mme Raidzell.

CHRISTIANE. — Ah ! Ah !... j'épousais Eugène ?

Mme DEGUINGOIS. — Non, Jean.

CHRISTIANE. — Ah ! Ah ! Et Juliette ? Ecoute, maman, tu as de drôles de rêves !

Mme DEGUINGOIS. — Ah ! il est certain que tu aurais fait plus d'honneur à Jean que ta belle-sœur... ce serait autre chose. Toi, tu as le goût, tu as l'instinct du luxe : tu tiens de ta mère. D'abord, tu t'habilles avec un chic !... C'est toi qui as l'air d'être la millionnaire... As-tu remarqué, elle ne porte plus de bijoux, c'est ridicule, et je ne sais pas jusqu'à quel point cette affectation de simplicité plaît à son mari. A propos, c'est bien étonnant que Jean soit là aujourd'hui. D'habitude, il n'assiste pas aux réceptions de sa femme.

CHRISTIANE. — Il a sans doute une raison pour y assister aujourd'hui. On attend d'un moment à l'autre la charmante Wanda, Mme Hurtz !

Mme DEGUINGOIS. — Ah ! elle doit venir ?... Il en est très épris, paraît-il ! Je ne sais pas ce qu'on lui trouve d'extraordinaire à cette Mme Hurtz !

CHRISTIANE. — Elle écrit ! et elle est Tunisienne ! Elle joint donc au prestige de la célébrité le charme de l'étrangère... c'est irrésistible.

Mme DEGUINGOIS. — C'est même assez tarabiscoté ce qu'elle écrit. Moi, j'ai essayé de lire, je n'ai pas pu. C'est absolument illisible.

CHRISTIANE. — Il ne faut pas dire ça... elle a beaucoup de talent. Son dernier livre est très bien.

Mme DEGUINGOIS. — Tu me le prêteras... Comment ça s'appelle-t-il déjà ?... Un drôle de titre !

CHRISTIANE. — *Lèvres humides.*

Mme DEGUINGOIS. — Peuh !... ça ne signifie pas grand'chose.

Sur ces derniers mots, Le Graffier est entré dans le petit salon et s'est approché de Christiane et de Mme Deguingois. C'est un homme d'une trentaine d'années, d'une tournure élégante.

Scène III

Mme DEGUINGOIS, CHRISTIANE, LE GRAFFIER, puis Mme MARGÈS

Mme DEGUINGOIS. — Tiens, monsieur Le Graffier.

LE GRAFFIER, à Mme Deguingois. — Madame, je vous

présente mes hommages. (Il baise la main de Christiane.) Madame, je vous cherchais pour vous annoncer que votre mari est ministre du Commerce.

CHRISTIANE. — Voyons, il faudrait s'entendre. Il m'a quittée à deux heures en me disant qu'on lui réservait les Postes ; maman vient de me dire : les Travaux publics, et vous me dites : le Commerce.

LE GRAFFIER. — J'ai rencontré, il n'y a pas dix minutes, dans les Champs-Elysées, un de mes amis qui m'a dit : « Margès a le Commerce. »

CHRISTIANE. — C'est tout de même bizarre.

LE GRAFFIER. — Mais non... Cela prouve, madame, que votre mari est reconnu pour avoir des clartés sur tout.

Mme DEGUINGOIS, apercevant Mme Margès qui se dirige vers eux. — Mme Margès vient de notre côté. Elle a encore un nouveau chapeau. Voilà qu'elle lance des chapeaux, maintenant.

LE GRAFFIER. — Elle lance des chapeaux qui lui retombent sur le nez.

CHRISTIANE. — Taisez-vous !

Mme MARGÈS. — Vous n'avez pas vu mon mari ?

CHRISTIANE. — Non.

Mme MARGÈS. — C'est étonnant... il devait venir me prendre à six heures... il est en retard.

Mme DEGUINGOIS. — Vous avez un joli chapeau. Et, à part ça, que dites-vous de neuf ?

Mme MARGÈS. — Je dis qu'il commence à faire bien chaud à Paris et que j'ai hâte de partir pour la campagne. On serait si bien là-bas, à Pressagny, au bord de l'eau.

Mme DEGUINGOIS. — Ça ne tient qu'à vous.

Mme MARGÈS. — Ne m'en parlez pas... Cela dépend aussi de mon mari. D'habitude, à cette époque, Emile est impatient de quitter Paris et, cette année, il ne peut pas se décider à s'en aller... Il a tous les jours une nouvelle affaire qui le retient.

Mme DEGUINGOIS. — Partez sans lui.

Mme MARGÈS. — Vous ne voudriez pas... ce serait la première fois... après quarante ans de mariage !... Venez-vous voir Pierre, c'est l'heure de son bain... J'adore voir mon petit-fils gigoter dans l'eau. (A Le Graffier.) Mais oui, monsieur.

LE GRAFFIER. — Madame, il n'est pas étonnant que vous soyez une tendre grand'mère, mais grand'-mère...

Mme MARGÈS. — Ah ! c'est tout à fait aimable ! Venez-vous, Virginie ?

Mme DEGUINGOIS. — Oui... sortons par là.

Mme MARGÈS. — Et puis, après, je vous montrerai leur nouvelle tapisserie.

Mme DEGUINGOIS. — Je l'ai vue... Je l'ai vue...

Elles sont parties. Christiane et Le Graffier restent seuls.

Scène IV

CHRISTIANE, LE GRAFFIER, puis M. MARGÈS, puis JULIETTE, puis Mme HURTZ

CHRISTIANE. — Et comment allez-vous, depuis hier soir ?

LE GRAFFIER. — Je vais très bien.

CHRISTIANE. — C'était très gai, ce dîner chez les Vanoche !... Quelle femme aimable que Mme Vanoche !

LE GRAFFIER. — Tout à fait charmante.

CHRISTIANE. — Je l'ai trouvée particulièrement aide, hier soir.

LE GRAFFIER. — Effroyable !

CHRISTIANE. — Nous nous entendons à merveille tous les deux.

LE GRAFFIER. — Oui, nous savons ce que parler veut dire.

CHRISTIANE. — A propos, j'ai lu le roman de votre amie, Mme Hurtz.

LE GRAFFIER. — Ah ! Eh bien ?

CHRISTIANE. — C'est très amusant, surtout après ce que vous m'avez raconté sur elle. A lire son livre, on croirait qu'il n'y a pas assez de volupté sur toute la terre pour étancher sa soif ardente !

LE GRAFFIER. — Et, pourtant, elle est froide comme le marbre.

CHRISTIANE. — J'ai envie d'écrire, moi aussi.

LE GRAFFIER. — A qui ?

CHRISTIANE. — D'écrire... enfin, d'écrire.

LE GRAFFIER. — Pourquoi faire ?

CHRISTIANE. — Pour ne pas me faire remarquer.

LE GRAFFIER. — Vous pourriez... vous êtes intelligente, vous avez beaucoup d'esprit.

CHRISTIANE. — Quand je parle, peut-être; mais, dès que je veux noircir du papier, je deviens stupide.

LE GRAFFIER. — Parce que vous réfléchissez.

M. MARGÈS, entrant par la porte de gauche. — Bonjour, ma chère Christiane ! Bonjour, monsieur !

CHRISTIANE. — Comme vous avez chaud !

M. MARGÈS. — Ma femme n'est pas partie ?

CHRISTIANE. — Non, elle est encore là ; mais elle vous attend, elle vous cherche, elle est très inquiète.

LE GRAFFIER. — Vite, vite, faites-vous porter rentrant.

M. MARGÈS. — Je crois bien. Où est-elle ?... Où est-elle ?

CHRISTIANE. — Dans la chambre de son petit-fils qui prend un bain.

M. MARGÈS. — J'y vais... Au fait, j'oubliais de vous dire : Paul est nommé.

CHRISTIANE. — Oui, oui, je sais... au Commerce.

M. MARGÈS. — Non, à la Marine.

CHRISTIANE. — Le Graffier vient de me dire : au Commerce.

M. MARGÈS, déjà loin. — A la Marine, à la Marine.

CHRISTIANE. — C'est fou !

LE GRAFFIER. — Ne vous frappez pas... il y a encore la Guerre, les Affaires étrangères, l'Intérieur et l'Instruction publique.

CHRISTIANE. — Dites-moi, Le Graffier, vous qui savez tout, est-ce vrai que mon beau-père a une maîtresse ?

LE GRAFFIER. — Mais je n'en sais rien, moi... Comment voulez-vous ?

CHRISTIANE. — Vous pouvez parler... je serai forte... Vous comprenez, je vous demande ça, parce qu'il vaut toujours mieux être renseignée : cela permet d'éviter des gaffes.

LE GRAFFIER. — Ou de les faire sciemment.

CHRISTIANE. — Oui, quand on est méchant.

LE GRAFFIER. — Le fait est que je me demande souvent comment il ne se commet pas plus de gaffes dans le monde. Songez donc !... il faut savoir tant de choses : être au courant des liaisons qui commencent, des adultères qui battent leur plein, des ruptures, des situations de fortune et même des religions !

CHRISTIANE. — Ce n'est pas une mince affaire.

LE GRAFFIER. — On appelle ça : faire des potins. C'est bientôt dit. Mais ce qui nous pousse à colporter

des nouvelles et à en écouter, ce n'est pas malice pure et curiosité vaine, mais le sentiment très net que nous devons être avertis, afin de ne pas patauger misérablement dans la plupart des cas et ne pas parler de corde dans la maison d'un pendu.

CHRISTIANE. — Alors, mon beau-père a une maîtresse ?

LE GRAFFIER, avec force. — Mais oui.

CHRISTIANE. — Oh ! que c'est drôle ! Je m'en doutais... Depuis quelque temps, il est très coquet... Il veut rester jeune ou, du moins, le paraître. Il s'est mis à faire des armes pour ne pas engraisser... il se teint... Et puis, il ne veut pas quitter Paris... il retarde son départ pour la campagne, lui qui n'aimait que la pêche à la ligne... il s'est fait recevoir d'un cercle.

LE GRAFFIER. — Vous avez raison... autant d'indices.

CHRISTIANE. — Vous connaissez la personne ?

LE GRAFFIER. — Oui, c'est Mlle Egreth, une actrice.

CHRISTIANE. — Elle est jeune ?

LE GRAFFIER. — Quelle question ! Etant donné l'âge de M. Margès, la personne, comme vous dites, ne peut avoir...

CHRISTIANE. — Que dix-huit ans.

LE GRAFFIER. — Un peu plus : vingt-deux... l'âge de sa fille, de votre belle-sœur, exactement...

CHRISTIANE. — Que c'est drôle ! que c'est drôle !... Et comment l'a-t-il connue ?

LE GRAFFIER. — C'est une amie d'une petite amie à Eugène Raidzell. Vous savez que votre beau-père fait la bombe avec le frère de son gendre...

CHRISTIANE. — Famille !

LE GRAFFIER. — Un soir, ils ont dîné tous les quatre ensemble... et M. Margès est tombé amoureux.

CHRISTIANE. — Tombé est le mot. Mais, lui, ne peut pas croire raisonnablement qu'une aussi jeune femme soit amoureuse de lui.

LE GRAFFIER. — Il le croit déraisonnablement, parce qu'elle le lui fait croire.

CHRISTIANE. — Oh ! que c'est drôle !... Il est vrai que ces femmes-là...

LE GRAFFIER. — Mais non, madame, pas seulement ces femmes-là, toutes les femmes font croire aux hommes, jeunes ou vieux, ce qu'elles veulent, vous entendez bien, ce qu'elles veulent. Oui, avec notre sentimentalité, notre crédulité, notre vanité... et la sensualité... la sensualité que j'oubliais.

CHRISTIANE. — Fichtre !

LE GRAFFIER. — Diable ! Une femme peut aller aussi loin que possible.

CHRISTIANE. — Aussi loin que possible ?

LE GRAFFIER. — Oui, je ne devrais pas vous dire tout ça.

CHRISTIANE. — Pourquoi ?

LE GRAFFIER. — Je trahis ceux de mon sexe. Jamais un homme ne vous parlera comme je le fais... C'est fournir des armes contre soi-même.

CHRISTIANE. — Mais justement, Le Graffier, ce qui me plaît en vous, c'est que vous me parlez comme à un bon camarade.

LE GRAFFIER. — Comme à un bon camarade, oui... avec cette nuance de galanterie toutefois, qui laisse deviner que je me précipiterais sur vous, si vous m'y encouragiez le moins du monde.

CHRISTIANE. — Dites donc !

LE GRAFFIER. — Mais vous ne m'y encouragez pas... c'est une justice à vous rendre.

CHRISTIANE. — Et, à votre avis, c'est toujours les femmes qui commencent ?

LE GRAFFIER. — Elles doivent commencer... Mais j'ai du plaisir à causer avec vous, parce que vous n'êtes pas banale... D'abord, vous ne trompez pas votre mari.

CHRISTIANE. — Non, je ne le trompe pas.

LE GRAFFIER. — Mais non, vous ne le trompez pas, je vous le dis, je le sais mieux que vous... et vous ne le tromperez peut-être jamais ; mais, quand vous le tromperez, ce sera la belle course.

CHRISTIANE. — Ça veut dire ?

LE GRAFFIER. — Que vous ne courrez pas dans un prix à réclamer ou dans un petit handicap, mais dans une belle épreuve : le Derby, par exemple, le *blue ribbon*, comme disent les Anglais.

CHRISTIANE. — Alors, pour vous, je suis une femme dans le genre de Gladiator ?

LE GRAFFIER. — Ou de Fille de l'Air.

CHRISTIANE. — Et qui vous fait croire ça ?... mes jambes ?... Vous ne les avez pas vues.

LE GRAFFIER. — Non, mais certaine expression que vous avez parfois ; votre allure, votre air de tête, vos yeux surtout qui sont les plus singuliers que je connaisse.

CHRISTIANE. — J'ai de grands yeux.

LE GRAFFIER. — Ce n'est pas le tout d'avoir de grands yeux, il faut les remplir... C'est comme l'alexandrin, c'est le plus beau vers, à condition qu'il signifie quelque chose.

CHRISTIANE. — Et que signifient mes yeux ?

LE GRAFFIER. — Tout.

CHRISTIANE. — Et quoi encore ?

LE GRAFFIER. — Je vous le dirai plus tard. En attendant, vous m'intéressez.

CHRISTIANE. — Vous m'en voyez ravie.

LE GRAFFIER. — Et je vous suis dans le monde.

CHRISTIANE. — Comme l'Anglais suivait le dompteur.

LE GRAFFIER. — Oui, mais pour savoir qui vous mangerez.

CHRISTIANE. — Oh ! je ne mangerai personne. Pour en revenir à mon beau-père, où trouve-t-il l'argent d'être aimé pour lui-même ?... C'est qu'il en faut.

LE GRAFFIER. — Au prix où est le cœur, je crois bien... Eugène Raidzell est un spéculateur heureux et, sur ses conseils, M. Margès boursicote. C'est ainsi qu'il a pu perdre, l'autre soir, cent louis au cercle. Il disait avec une sorte d'orgueil : C'est ma première culotte !

CHRISTIANE. — Sa première culotte, il ne croyait pas si bien dire : il retombe en enfance.

Juliette qui est survenue et a entendu ces derniers mots.

JULIETTE. — Qui donc retombe en enfance ?

CHRISTIANE. — Quelqu'un que tu ne connais pas, ma chérie.

JULIETTE. — Et je préfère ne pas le connaître s'il est dans cet état-là. Vous faites encore des potins.

LE GRAFFIER. — Encore, c'est un reproche.

JULIETTE. — Oh ! non, j'aime beaucoup quand les gens causent entre eux, chez moi, ça facilite l'ouvrage de la maîtresse de maison. Ah ! si tout le monde était comme vous... mais je ne veux pas

vous déranger. (A Christiane.) Je venais simplement te dire que ta mère est partie avec maman.

A ce moment, Mme Hurtz fait son entrée dans le grand salon.

CHRISTIANE. — Ah ! voici Mme Hurtz !... Je la trouve si jolie, cette femme-là !... elle s'arrange avec tant de goût... elle a toujours l'air d'un portrait.

JULIETTE. — Oui, peut-être un peu trop de fourrure au mois de juin.

LE GRAFFIER. — Elle a toujours froid.

JULIETTE. — Si elle avait tellement froid, j'imagine qu'elle ne serait pas décolletée avec une robe de dentelles. Il y a sans doute là une idée qui m'échappe... c'est peut-être un symbole !...

LE GRAFFIER. — Ça doit en être un.

Mme Hurtz a échangé quelques mots dans le grand salon avec Jean Raidzell, qui la guettait près de la porte et l'amène ensuite auprès de Juliette.

Mme HURTZ. — Bonjour, madame !

JULIETTE. — Bonjour, madame !

Mme HURTZ. — Excusez-moi de venir à cette heure-ci... A vrai dire, je craignais de ne plus trouver personne.

JULIETTE. — On savait que vous deviez venir, madame... il y a par là quelques-unes de vos admiratrices qui n'ont pas voulu s'en aller sans vous avoir vue. Je vais vous conduire auprès d'elles.

Mme HURTZ. — Oui... dites-leur que je suis à elles dans un instant. J'ai quelques mots à dire à votre mari... vous permettez... c'est au compositeur que j'ai affaire... c'est pour un recueil de mélodies.

JULIETTE. — Mais je vous en prie.

Mme HURTZ. — Faites patienter ces dames.

JULIETTE. — Oh ! elles attendront tout le temps qu'il faudra.

Elle va dans le grand salon. Christiane et Le Graffier se sont éloignés; Mme Hurtz et Jean demeurent seuls.

Scène V

JEAN, Mme HURTZ

JEAN. — Vous n'êtes pas folle d'arriver à des heures pareilles !... voilà des siècles que je suis là, moi.

Mme HURTZ. — Vous êtes chez vous, vous.

JEAN. — J'y suis resté pour vous... Si vous croyez que je m'amuse.

Mme HURTZ. — Mon cher, ne me grondez pas. J'ai eu une journée effroyable : une interview ce matin, séance chez Helleu après déjeuner ; rentrée chez moi, un tas de visites, entre autres Satolas, qui est venu m'inviter à dîner ce soir au Bois, dans l'île, avec quelques amis. Il a organisé, ou plutôt improvisé ce dîner pour fêter l'apparition de mon roman et à cause qu'il y a un chapitre qui se passe précisément dans l'île. C'est une idée très délicate. Vous viendrez à ce dîner ?

JEAN. — Mais je ne suis pas invité.

Mme HURTZ. — Quelle plaisanterie ! Je vous invite... je suis chargée de vous inviter.

JEAN. — D'ailleurs je ne pourrai pas venir.

Mme HURTZ. — Pourquoi ?

JEAN. — Parce que je dois dîner ce soir avec ma femme.

Mme HURTZ. — Eh bien, venez avec votre femme.

JEAN. — C'est aujourd'hui l'anniversaire de nos fiançailles... ça ne serait pas la même chose.

Mme HURTZ. — Ah ! alors.

JEAN. — Comment faire ?

Mme HURTZ. — Je ne sais pas... tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il m'eût été agréable et très doux de vous avoir auprès de moi ce soir.

JEAN, avec un peu d'énervement. — Ah ! tenez, vous auriez mieux fait de ne pas m'en parler.

Mme HURTZ. — Vous l'auriez appris et vous m'auriez fait une scène épouvantable.

JEAN. — Vous savez bien que je n'ai pas le droit de vous faire de scène.

Mme HURTZ. — Vous ne l'avez pas, mais vous le prenez.

JEAN. — Et puis vous êtes libre, vous.

Mme HURTZ. — Et vous ne l'êtes pas.

JEAN. — Quand vous me répéterez toujours ça ! Vous avez la chance d'être veuve ; vous avez été mariée vous aussi, vous devriez comprendre.

Mme HURTZ. — Allons, ne faites pas cette tête-là... Qu'est-ce que vous voulez au juste... le savez-vous, seulement ?

JEAN. — Je le sais parfaitement. Je dois dîner avec ma femme et je voudrais passer la soirée avec vous... voilà.

Mme HURTZ. — Eh bien, puisqu'il existe un moyen de concilier votre devoir et votre désir, c'est si rare. Voyons, oui ou non, voulez-vous que j'invite Mme Raidzell ?

JEAN. — Non, il vaut mieux que ce soit moi qui m'en charge. Laissez-moi faire... j'arrangerai ça.

Mme HURTZ. — Alors, vous venez ?

JEAN. — Mais certainement.

Mme HURTZ. — Vous ne le regretterez pas.

Cependant, à la porte du salon, Mme de Bénauge, Mme Caugé, Mme Naizerone, Mme de Gravigny, se présentent en groupe.

Scène VI

LES MÊMES, Mme DE BÉNAUGE, Mme CAUGÉ, Mme NAIZERONE, Mme DE GRAVIGNY, JULIETTE, CHRISTIANE, LE GRAFFIER.

Mme DE BÉNAUGE, faisant la plaisanterie de frapper à une porte ouverte. — Vous avez fini, on peut entrer ?

Mme HURTZ, riant. — Mais certainement.

Mme CAUGÉ. — Où est-elle ? Elle se dérobe, elle se cache ?

Mme HURTZ. — Mais nullement... je suis là... je suis là.

Mme DE BÉNAUGE. — Nous sommes restées pour vous voir, uniquement pour vous voir, pour vous féliciter.

LE GRAFFIER. — C'est charmant pour la maîtresse de la maison.

Mme DE BÉNAUGE. — D'abord, il faut que je vous embrasse. (Elle l'embrasse avec transport.) Ah ! ma chère, quel beau livre ! C'est un chef-d'œuvre, c'est inouï, délicieux, exquis... on n'a jamais rien écrit de pareil... C'est un événement sensationnel...

Mme DE GRAVIGNY. — Chère amie, arrêtez-vous !... vous ne nous laissez plus rien à dire.

Mme NAIZERONE. — Nous ne pouvons que répéter ce que dit Mme de Bénauge.

Mme HURTZ. — Vous êtes trop indulgentes.

Mme DE BÉNAUGE. — D'ailleurs, vous le savez bien que c'est un grand succès.

Mme Hurtz. — Oui, c'est un très grand succès... Je suis passée tantôt chez mon éditeur... il a fait un départ de dix mille et l'on retire.

Ces Dames. — On retire, ma chère, on retire !

Mme de Bénauge. — Mais nous la tenons là, debout...

Juliette. — Asseyez-vous donc, madame, je vous en prie.

Mme Hurtz s'assied.

Mme de Bénauge. — Faites-moi une petite place, divine, je veux m'asseoir à côté de vous... ou, plutôt, non, ne vous dérangez pas, je vais me mettre à vos pieds.

Mme Hurtz. — Vous serez très mal.

Mme de Bénauge. — Non, idole, je serai très bien.

Le Graffier. — Vous ne pourrez pas garder la position.

Mme Hurtz. — Je vous assure que c'est gênant... vous me gênez.

Le Graffier. — Mais non, mais non.

Mme Caugé. — Mettons-nous toutes à ses pieds.

Elles s'assoient toutes par terre dans un grand bruit de rires argentins.

Mme de Bénauge. — Allons, Le Graffier, par terre... par terre... Qu'attendez-vous ?

Le Graffier. — Si je me mettais aux pieds de Mme Hurtz, je ne pourrais plus me relever.

Ces Dames. — Ah ! ! !

Le Graffier. — J'ai des rhumatismes.

Ces Dames. — Oh ! ! !

Mme Naizerone. — Soignez ça. Ah ! ces *Lèvres humides,* c'est le plus beau roman du siècle !

Mme Caugé. — Ce sera le livre de chevet de toutes les femmes... J'aime tant vos héroïnes. Cette Antonia, quel noble caractère !

Mme Naizerone. — Et Thérèse, quelle nature d'élite !

Mme Caugé. — Ah ! comme vous nous connaissez !

Mme de Bénauge. — Et l'amant, quel mufle !

Mme de Gravigny. — Et le mari, quel pleutre !

Le Graffier. — Ah ! comme vous nous connaissez !

Mme Naizerone, se relevant. —Oh ! vous, monsieur Le Graffier, on ne vous parle pas... D'abord, vous vous mettez toujours contre les femmes.

Le Graffier. — Oui, madame, tout contre.

Il vient auprès d'elle.

Mme de Bénauge. — Vous l'avez lu, madame Raidzell ?

Juliette. — Non, madame, pas encore.

Mme Caugé, se relevant. — Lisez-le au plus vite, chère madame. Il y a un chapitre dans l'île du bois de Boulogne... c'est d'une poignance...

Mme Naizerone. — Lorsque Antonia est enceinte et qu'elle pleure devant la corbeille d'hortensias. C'est toute la volupté mélancolique de l'automne.

Mme de Gravigny. — Et les vers qu'elle récite à ce jeune homme qui vient s'asseoir à côté d'elle et qu'elle ne connaît pas.

Le Graffier. — Il devait être épaté, le jeune homme.

Mme de Bénauge. —

Vois, les hortensias sont comme des cervelles,
Des cervelles roses et bleues !...

Mme Hurtz. — Vous les savez par cœur ! Votre mari, madame Raidzell, a fait à cause de cette poésie une musique délicieuse ; mais vous la connaissez sans doute.

Juliette. — Non, madame.

Mme Hurtz. — Idéale.

Jean. — Je vous en prie.

Mme de Gravigny. — Ça ne nous étonne pas.

Mme Hurtz. — Avec les dons qu'il possède, comment ne travaille-t-il pas davantage ?...Vous devriez, madame, le faire travailler.

Juliette. — Mais je ne l'en empêche pas... Je ne crois pas, du moins.

Mme Caugé. — Ce qui me plaît encore dans ce livre, c'est que les personnages épisodiques eux-mêmes y prennent un relief singulier. Il y a, entre autres, une petite femme qui pleure, parce que son mari veut faire deux lits... elle considère ça comme une injure personnelle... Je ne peux pas vous dire à quel point cette petite bourgeoise amoureuse m'a divertie.

Juliette. — Vous trouvez ridicule, sans doute, madame, une femme qui aime son mari.

Mme Caugé. — Ridicule, non, mais à ce point-là, exceptionnelle. Evidemment, dans les premiers temps, il y a l'initiation, la lune de miel, le voyage de noces, l'Italie, l'Egypte, Ceylan, l'installation à Paris... pour une jeune femme, tout cela est nouveau... Mais c'est une période qui ne saurait se prolonger et à laquelle doit succéder forcément l'accalmie, l'habitude, la camaraderie, l'association...

Le Graffier. — Le dégoût et la mort.

Mme Caugé. — Du moins, je suppose... Je ne parle pas pour moi : je n'ai jamais aimé mon mari, il ne m'a jamais aimée... je ne l'ai jamais trompé, lui non plus... et nous sommes très heureux.

Mme de Gravigny. — Et puis cela dépend de tant de choses, du mari d'abord, de la femme aussi, bien entendu... des circonstances, du milieu.

Mme de Bénauge. — Eh ! oui, du milieu. Il est certain que, dans notre monde, au bout de trois ans, tous les ménages en sont au même point. Que ce soit la femme qui se lasse la première, ou bien l'homme, peu importe. Le résultat est le même.

Mme Naizerone. — Et sans que pour cela ni l'un ni l'autre soient coupables.

A ce moment un domestique vient parler à Christiane, qui se lève et sort.

Le Graffier. — Vous limitez le service conjugal à trois ans... Vous allez bientôt demander la loi de deux ans et vous en arriverez aux milices.

Mme Hurtz. — On a toujours le tort de faire intervenir dans les choses sentimentales la question de durée, de temps. Mais c'est comme pour les sonnets, le temps ne fait rien à l'affaire. L'amour d'une personne pour une personne peut durer toute la vie ; mais il peut durer aussi une semaine, un jour, une heure. Le changement est la règle, la fidélité l'exception.

Mme de Bénauge. — La fidélité est une chose monstrueuse, contre nature.

Mme Naizerone. — C'est surtout une affaire de mode... Ça se porte ou ça ne se porte pas.

Mme Caugé. — Ma chère, nous scandalisons Mme Raidzell.

Juliette. — Oh ! pas du tout, je m'instruis.

Mme de Bénauge. — Et puis, vous êtes une excep-

tion, je le sais... c'est pourquoi je peux parler librement devant vous, et, comme ces dames sont de mon avis...

Mme NAIZERONE. — Moi, j'ai fini mes trois ans.

Mme DE GRAVIGNY. — Moi, j'ai encore six mois à tirer.

LE GRAFFIER. — La classe ! La classe !

Mme DE GRAVIGNY. — Mais je crois bien que je rengagerai.

JULIETTE. — Vous voyez, madame, que je ne suis pas une exception... voilà Mme de Gravigny qui vient de faire une déclaration fort nette. Quoi que vous en pensiez, je connais des ménages très unis, même au bout de trois ans.

Mme DE BÉNAUGE. — Citez-m'en...

JULIETTE. — Ma belle-sœur.

Mme CAUGÉ. — Ce n'est pas bien... elle n'est pas là... elle ne peut pas se défendre.

Mme DE BÉNAUGE. — Et qui encore ? Cherchez bien, vous n'en trouverez pas tant que ça.

JULIETTE. — Je vous citerai encore ma cousine, Mme Lacouderie.

Mme DE BÉNAUGE. — Cet exemple-là n'est pas très heureux.

JULIETTE. — Pourquoi ?

Mme DE BÉNAUGE. — Ah ! admettez que je n'aie rien dit.

JULIETTE. — Non, je ne puis admettre que vous n'ayez rien dit... expliquez-vous ?

Mme DE BÉNAUGE. — C'est une sommation ?

JULIETTE. — Une invitation.

Mme DE BÉNAUGE. — Eh bien, M. Lacouderie est dans une situation honorable, sans plus... et sa femme est très élégante, voilà.

JULIETTE. — Et alors ?

Mme DE BÉNAUGE. — C'est tout et c'est assez.

JULIETTE. — Ma cousine est une personne très adroite, très ingénieuse, et qui trouve le moyen...

Mme DE BÉNAUGE. — Oui, je sais ce que vous allez dire ; mais l'ingéniosité a des limites. Nous connaissons toutes des femmes qui ont payé cent francs ce qui en vaut dix, et d'autres dix ce qui en vaut cent. Mme Lacouderie est de ces dernières... C'est des choses que l'on fait croire aux maris.

JULIETTE. — Et vous en concluez ?

Mme DE BÉNAUGE. — Que Mme Lacouderie a des ressources que nous pouvons imaginer.

JULIETTE. — Que vous imaginez... Vous n'en avez pas le droit, c'est moi qui vous l'affirme.

Mme DE BÉNAUGE. — Nous parlons chiffons, nous parlons chiffons, chère madame... Cela ne vaut pas la peine que vous vous fâchiez.

JULIETTE. — Je ne me fâche pas... je sais bien que Mme Lacouderie est votre amie, mais ce n'est pas une raison pour parler d'elle comme vous le faites.

Mme DE BÉNAUGE. — D'ailleurs, je n'affirme rien... je suppose simplement... et puis, je ne veux pas vous enlever vos illusions, et puis ça m'est égal. (Un silence. Mme de Bénauge s'adressant à Mme Hurtz.) A quoi pensez-vous, idole, vous n'êtes pas avec nous ?

Mme HURTZ. — Mais si... mais si... seulement je ne comprends pas très bien l'objet de votre discussion. Cette dame fait ce qui lui plaît... je pense que la vie est courte et qu'on a voulu y remédier en inventant la vertu, la fidélité, le devoir, toutes choses qui la rendent bien ennuyeuse et par conséquent plus longue ; il faut la préférer courte, mais libre, voluptueuse, ardente, dangereuse même. En venant au monde on a tous les droits.

Mme DE BÉNAUGE. — Ah ! fille du soleil, c'est vous qui avez raison.

Mme NAIZERONE. — Quelle heure est-il ?... Il doit être tard... (Elle regarde l'heure à son bracelet.) Sept heures moins le quart, je me sauve.

Mme DE GRAVIGNY. — Nous nous sauvons.

Tout le monde se lève. On se dit au revoir. Poignées de mains, embrassades, félicitations, etc...

Mme HURTZ, à Juliette. — Au revoir, madame... à tout à l'heure, à tout de suite !

JULIETTE. — Comment ?

Mme HURTZ. — Oui, nous dînons ensemble sous les arbres... Jean vous expliquera.

Tout le monde est parti. Pendant les derniers « au revoir » les domestiques ont fermé les portes, mis de l'ordre, etc. Jean et Juliette restent seuls.

Scène VII

JEAN, JULIETTE

JULIETTE. — Nous dînons ce soir avec Mme Hurtz ?

JEAN. — Oui... un dîner improvisé en son honneur... dans l'île du bois de Boulogne.

JULIETTE. — Et vous avez accepté ?

JEAN. — Oui !

JULIETTE. — Ce soir ?

Jean : « *Vous n'êtes pas souffrante ?* »

JEAN. — Oui.

JULIETTE. — Vous ne vous êtes donc pas rappelé?...

JEAN. — Quoi donc ?

JULIETTE. — Rien... Vous irez donc seul à ce dîner.

JEAN. — Vous ne viendrez pas ?

JULIETTE. — Non.

JEAN. — Pourquoi ?

JULIETTE. — Parce que je me sens un peu fatiguée.

JEAN. — Vous n'êtes pas souffrante ?

JULIETTE. — Oh ! non, fatiguée seulement.

JEAN. — C'était facile à prévoir que vous ne viendriez pas... rien qu'au peu d'empressement que vous avez montré quand Mme Hurtz vous a parlé de ce dîner.

JULIETTE. — Je ne savais pas ce dont il s'agissait.

JEAN. — En tout cas, vous auriez pu avoir l'air plus aimable... vous ne vous voyez pas. C'est comme cette façon dont vous avez pris fait et cause pour votre cousine, c'est grotesque.

JULIETTE. — On l'attaquait devant moi... ne devais-je pas la défendre ?

JEAN. — C'est très généreux à vous... mais il fallait la défendre moins... plus... enfin, mondainement.

JULIETTE. — Oui, mollement. Ah ! Jean, comme il faut que vous vous sentiez dans votre tort pour me chercher une querelle aussi misérable !

Elle sort, et quand elle est partie :

JEAN, levant les bras au ciel. — C'est insupportable !

Quelques secondes, puis Christiane rentre dans le petit salon

Scène VIII

JEAN, CHRISTIANE

CHRISTIANE. — Comment ?... il n'y a plus personne, tout le monde est parti ?

JEAN. — Oui.

CHRISTIANE. — J'aurais bien voulu dire au revoir à Juliette.

JEAN. — Elle est remontée chez elle... elle est fatiguée. Mais, où étiez-vous donc passée ?

CHRISTIANE. — J'étais au téléphone. Paul m'avait demandée à l'appareil.

JEAN. — De quoi est-il ministre, décidément ?

CHRISTIANE. — De rien du tout.

JEAN. — Il n'est pas nommé ?

CHRISTIANE. — Non !

JEAN. — C'est contrariant. Vous devez être contrariée.

CHRISTIANE. — Oh ! Je m'y attendais... Quand celui-là arrivera à quelque chose !... Avec lui nous sommes destinés à rester dans la médiocrité.

JEAN. — S'il n'est pas ministre, il pourra plaider cette affaire d'héritage dont Eugène lui a parlé.

CHRISTIANE. — S'il veut la plaider !...

JEAN. — Pourquoi ?

CHRISTIANE. — Vous savez bien que son parti n'admet que l'héritage direct, et vous n'êtes que les héritiers indirects de votre vieille cousine décédée.

JEAN. — Mais nous sommes les seuls.

CHRISTIANE. — Je ne vous dis pas... Paul aura des scrupules.

JEAN. — Vous les lèverez... Vous saurez bien le décider.

CHRISTIANE. — Il faudra bien... il faut vivre, n'est-ce pas ? Ah ! la vie n'est pas gaie !

JEAN. — A qui le dites-vous ?

CHRISTIANE. — Pas à vous, toujours, qui êtes le plus heureux des hommes.

JEAN. — Ne croyez donc pas ça.

CHRISTIANE. — Qu'est-ce qui vous manque ?

JEAN. — L'homme heureux est celui qui est libre, libre, comprenez-vous ?

CHRISTIANE. — Je vois ce que c'est : on vous aura empêché de faire quelque sottise... on ne réclame jamais sa liberté pour faire une action d'éclat.

JEAN. — Oh ! ce n'est pas une sottise... je vous fais juge... Mme Hurtz nous a demandé de dîner avec elle, ce soir, dans l'île, au Bois, avec quelques amis... On a improvisé ce dîner pour l'apparition de son roman. C'est une soirée amusante à passer, pas banale... mais Juliette ne veut pas m'y accompagner.

CHRISTIANE. — Elle a une raison ?

JEAN. — Nous devions dîner ce soir en tête à tête... en tête à tête, nous sommes aujourd'hui le 18 juin... Ça ne vous dit rien ? C'est le 18 juin, il y a trois ans, que j'ai demandé à Juliette d'être ma femme. C'est donc un anniversaire... et vous savez si on l'a la manie des anniversaires, dans la famille Margès.

CHRISTIANE. — Je crois bien ; c'est sacré.

JEAN. — On n'en rate pas un et, sous ce rapport-là, Juliette est bien une Margès.

CHRISTIANE. — Et vous ne pouviez pas lui faire ce sacrifice, si c'en est un...

JEAN. — Je n'ai pas l'esprit de sacrifice... je ne l'ai à aucun degré... Que voulez-vous ? On ne se refait pas.

CHRISTIANE. — Pourtant, ce que vous demandait Juliette n'est pas bien terrible.

JEAN. — Je ne peux pas supporter une gêne, une contrainte ; c'est maladif... ça vous semble une petite chose, mais c'est assez pour me faire sentir la chaîne.

CHRISTIANE. — Elle est bien douce !

JEAN. — Non ! il n'y a pas de douce chaîne. Alors, j'ai envie d'envoyer tout promener... Si je vous disais qu'il y a des moments où je rêve d'être un pauvre diable, de faire de la musique dans une mansarde, de vivre avec... je ne sais pas, moi... avec trois mille francs par mois, mais d'être indépendant, de suivre ma fantaisie, de vivre, en un mot. Ah ! suivre sa fantaisie... voyez-vous, rien ne vaut cela.

CHRISTIANE. — Eh bien, allez-y à ce dîner, si c'est pour vous une telle distraction.

JEAN. — Oh ! certainement, je peux y aller... mais Juliette a eu bien soin de me montrer que ça la chagrinait.

CHRISTIANE. — Et ça vous gâterait votre plaisir, parce que vous êtes bon.

JEAN. — Mais oui.

CHRISTIANE. — Je connais une dame qui, à la campagne, et dans la nécessité de tuer un poulet, un jour qu'elle n'avait pas de cuisinière, a entr'ouvert un tiroir de commode, y a introduit le cou de la pauvre bête, et puis, elle s'est retournée et elle a poussé le tiroir avec ses deux mains, en arrière, pour ne pas voir ce qu'elle faisait. Vous comprenez ? C'était une personne sensible qui se croyait aussi très bonne.

JEAN. — Faites-moi grâce de vos apologues.

CHRISTIANE. — Mon pauvre Jean, quel enfant gâté vous faites : vous négligez un anniversaire qui, sentimentalement, est une chose très importante pour votre femme. Vous ne pensiez pas pourtant qu'elle bondirait de joie. Elle vous adore. Vous vous plaignez que la mariée est trop belle.

JEAN. — Non, mais je me plains d'être le marié. Après trois ans de mariage, on doit aimer d'une façon moins exclusive, c'est ridicule.

CHRISTIANE. — Oh ! ça, c'est le revers de la médaille : elle vous veut un peu trop à elle seule.

JEAN. — Mais, si je l'écoutais, nous serions toujours seuls : elle déteste le monde... elle y apporte une intransigeance qui fait le vide autour d'elle. Elle ne veut recevoir que des femmes honnêtes et des hommes honorables... Si ça continue, nous ne verrons plus personne... oui, nous ne verrons plus que la famille, c'est gai.

CHRISTIANE. — Merci.

JEAN. — Je ne dis pas ça pour vous qui êtes charmante. Alors, je m'ennuie ! je m'ennuie !! Ah ! vous ne pouvez pas savoir à quel point je m'ennuie !

CHRISTIANE. — Allons, vous ne dites pas le fin mot : vous êtes amoureux de Mme Hurtz.

JEAN. — Oh ! pas du tout.

CHRISTIANE. — Avec ça... vous êtes en admiration devant elle... vous vous affichez... on vous rencontre tout le temps ensemble. Elle n'est pourtant pas bien séduisante.

JEAN. — Beaucoup de gens ne sont pas de votre avis.

CHRISTIANE. — Parce qu'elle se coiffe d'une façon étrange... vous avez ses bandeaux sur les yeux. Mais c'est une femme de lettres, un numéro que vous n'avez pas encore eu !

JEAN. — On ne les a jamais tous... la suite des numéros est illimitée.

CHRISTIANE. — Pas moins, celui-là vous attire, vous éblouit. Elle est en vue, on parle d'elle ; vous autres hommes, pour que vous aimiez une femme, il faut qu'elle soit publique de quelque manière. Ça vous flatterait qu'on dise de vous : il est l'amant de Wanda Hurtz !

JEAN. — Allez ! Allez !

CHRISTIANE. — Je vais, je vais. Eh bien, mon pauvre ami, vous perdez votre temps, vous ne serez jamais son amant.

JEAN. — Parce que ?

CHRISTIANE. — Parce que c'est une femme qui n'aime qu'elle-même, c'est facile à voir ; elle vous attelle à son char, comme tant d'autres ; mais, comme à tant d'autres, elle ne vous accordera pas ça.

JEAN. — Pas ça ?

CHRISTIANE. — Pas ça ! D'abord elle n'a aucun tempérament... de plus, une peur horrible d'avoir des enfants ; de sorte que, si vous vous promettez avec elle des heures passionnées, vous pouvez en faire votre deuil.

JEAN. — Vous me surprenez.

CHRISTIANE. — Oh ! je sais bien, que je vous surprends.

JEAN. — C'est sans doute Le Graffier qui vous a donné sur Mme Hurtz ces tuyaux réfrigérants ; mais ce n'est pas une raison parce qu'elle a résisté à Le Graffier...

CHRISTIANE. — Vous ne croyez pas ce que je vous dis, naturellement... vous pensez : Moi ce n'est pas la même chose... Vous avez un sourire d'une fatuité ! Après tout, elle fera peut-être une exception en votre faveur... vous êtes si riche.

JEAN. — Rien ne vous autorise à dire ça... Mme Hurtz est une femme du monde et dont la vie, la conduite, interdisent de telles insinuations.

CHRISTIANE. — N'empêche qu'à seize ans, cette jeune muse épousait un banquier assez lourd. Il n'y aurait donc rien d'étonnant... ce serait assez dans sa ligne.

JEAN. — Et puis, je vous en prie, laissons Mme Hurtz tranquille.

CHRISTIANE. — Oh ! oui... laissons-la... je ne demande pas mieux. Seulement, je comprends que Juliette n'ait pas d'empressement à passer la soirée avec une femme qui dit partout que vous l'adorez, que vous avez épousé une petite bourgeoise, sotte, à idées étroites... Vous pensez bien qu'il y a toujours des personnes charitables pour rapporter ces propos à ma belle-sœur.

JEAN. — Les a-t-elle tenus seulement, ces propos ? Les choses sont pour la plupart du temps si mal répétées. Mme Hurtz a bien pu critiquer un peu Juliette. Nécessairement, elle voit en elle une...

CHRISTIANE. — Une rivale.

JEAN. — Oh ! c'est beaucoup dire... Nous ne sommes qu'en relations artistiques avec Wanda... avec Mme Hurtz...en relations de musique et de vers.

CHRISTIANE. — Elle vous dit, à vous, que votre musique est admirable ; elle la juge autrement quand vous n'êtes plus là.

JEAN. — Ah ! Comment la juge-t-elle ?

CHRISTIANE. — Non, c'est inutile.

JEAN. — Achevez, puisque vous avez commencé.

CHRISTIANE. — Vous allez encore vous fâcher.

JEAN. — Je vous assure que je ne me fâcherai pas.

CHRISTIANE. — Vous tenez absolument à le savoir?

JEAN. — Si j'y tiens !

CHRISTIANE. — Eh bien, elle dit que ça n'existe pas, que c'est au-dessous de tout, et que ce n'est même pas du champagne, mais de la tisane.

JEAN. — Ah ! ça, par exemple, c'est odieux... c'est odieux... Notez bien que je n'y mets aucun amour-propre, je n'ai pas de prétentions au génie, moi. Je ne suis pas un professionnel... un amateur tout au plus qui s'amuse... qui s'amuse. Mais j'ai peine à le croire... cela dénoterait une telle fausseté... elle n'a pas pu dire ça...

CHRISTIANE. — Elle l'a dit, la semaine dernière, en plein salon, chez les Chambly, devant vingt-cinq personnes, dont Le Graffier.

JEAN. — C'est monstrueux !

CHRISTIANE. — J'ai eu tort de vous dire ça.

JEAN. — Mais pas du tout... je vous remercie, au contraire... pourquoi ?

CHRISTIANE. — Je brise votre idole.

JEAN. — Oh ! mon idole !... Et puis, pourquoi me dites-vous tout ça ?

CHRISTIANE. — Parce que ça m'agace, ça m'irrite de voir un homme de votre valeur être le jouet de cette femme, qui n'a rien là, je le jure. Ah ! non, elle ne sait pas ce que c'est que l'amour, elle ne s'en doute même pas ; qu'elle vienne donc me trouver... je lui donnerai un beau sujet de roman.

JEAN. — Il n'est pas question de roman. Depuis une heure vous vous acharnez contre cette femme qui ne vous a rien fait, à vous. Ma parole d'honneur, vous avez l'air de me faire une scène de jalousie. C'est vrai... et vous prenez les intérêts de votre belle-sœur avec une âpreté. Je comprendrais que Juliette détestât Mme Hurtz, mais vous !

CHRISTIANE. — Il s'agit bien de Juliette... chacun pour soi... Eh bien, moi aussi, je la déteste, je la déteste, je la déteste, là... (Un silence). Oh ! non,

non, c'est affreux ce que je viens de faire. Jean, je vous en supplie, Jean, oubliez ce que je vous ai dit, promettez-moi que vous l'oublierez.

JEAN. — Christiane, il est bien difficile, impossible même de ne pas se souvenir d'un tel aveu, surtout lorsqu'il vient d'une femme telle que vous... et puis il y a des mémoires malheureuses qui ne se rappellent que ce qu'on leur demande d'oublier.

CHRISTIANE. — Comme il y a des sincérités détestables qui proclament ce qu'on devrait cacher au plus profond de soi-même, ce dont on devrait mourir, en se taisant.

JEAN. — Non, Christiane, ne détestez pas votre sincérité... C'est elle qui me touche... qui m'émeut... Certes je ne me doutais pas... je ne m'attendais pas... bien que lorsqu'une femme a votre allure, votre charme, votre esprit, il est bien rare qu'un homme qui vit auprès d'elle, enfin... dans sa famille, n'ait jamais songé à elle d'une façon, d'une certaine façon... et voilà que tout à coup... alors maintenant je vais y penser tout le temps. Je vais y penser tout le temps.

CHRISTIANE. — Non, non, Jean, ne dites pas ça, nous ne pouvons pas nous aimer... ce serait un crime, un véritable crime. Laissez-moi souffrir toute seule, laissez-moi expier.

JEAN. — Expier ? Pourquoi souffrir, si l'on peut faire autrement.

CHRISTIANE. — Non, je ne vous demande qu'une chose... c'est de ne plus revoir cette femme, parce que ça, je ne pourrais pas le supporter... ce serait trop... vous pouvez bien me l'accorder.

JEAN. — Oh ! je ne la reverrai plus.

CHRISTIANE. — Vous n'irez pas ce soir à ce dîner ?

JEAN. — J'ai deux raisons maintenant pour ne pas y aller.

CHRISTIANE. — Ah ! Jean, je vous remercie. Je suis bien heureuse. C'est que, voyez-vous, je vous aime, je vous aime, depuis toujours. La première fois que je vous ai vu, là-bas, à Pressagny, vous m'êtes apparu comme un être charmant, et lorsque j'ai compris que Juliette et vous... (D'un bond elle se lève.) On vient. Il faut que je m'en aille. Je ne veux pas qu'on me voie.

JEAN. — Eh bien, passez par là. Quand vous reverrai-je, quand vous reverrai-je ?

CHRISTIANE. — Jamais.

JEAN. — Oh ! jamais ?

CHRISTIANE. — Demain, à trois heures, venez chez moi.

Ils sortent par la serre. La scène reste vide. On entend en coulisse la conversation de Germaine avec le domestique.

Scène IX

JULIETTE, GERMAINE

LE DOMESTIQUE, ouvrant la porte et introduisant Germaine dans le petit salon. — Je vais prévenir madame. Si madame veut prendre la peine d'attendre ici quelques instants.

GERMAINE. — Ah ! dites-moi, Pierre, si cela dérangeait trop ma cousine de descendre, je pourrais monter chez elle. Enfin, qu'on lui dise que j'ai absolument besoin de lui parler.

LE DOMESTIQUE. — Madame Lacouderie peut être tranquille : ses paroles seront répétées.

Il sort. Quelques secondes. Juliette paraît.

GERMAINE. — Je ne te dérange pas ?

JULIETTE. — Pas du tout.

GERMAINE. — Je viens bien tard, mais tu avais du monde tout à l'heure, et je voulais être certaine de te trouver seule... J'ai un service à te demander.

JULIETTE. — Comme ta voix tremble ! Tu as l'air égaré, de quoi s'agit-il ? Si je puis te rendre ce service, ce sera avec le plus tendre plaisir, tu le sais bien.

GERMAINE. — Il s'agit d'un service d'argent.

JULIETTE, souriant. — Une couturière qui s'impatiente... ce n'est que ça ?

GERMAINE. — Oh ! non, c'est plus que ça. Ecoute, Juliette, je me débats depuis quelque temps dans une aventure effroyable. Ah ! comment te raconter cela sans mourir de honte !

JULIETTE. — Tu n'as besoin de rien me raconter. Combien te faut-il ?

GERMAINE. — Non, je veux te dire la vérité... je veux avoir le courage de te dire la vérité. Il me semble que cela me fera du bien.

JULIETTE. — Parle, en ce cas.

GERMAINE. — Eh bien, voilà... J'avais un amant...

JULIETTE. — Toi ?

GERMAINE. — Oui, moi. Un jour... oh ! non, je ne pourrai jamais...

JULIETTE. — Allons !

Elle lui fait signe de s'asseoir près d'elle.

GERMAINE. — Un jour je sortais de chez lui, un individu s'est approché de moi et m'a dit : « Vous êtes Mme Lacouderie... je suis chargé de vous filer. Si vous ne voulez pas que votre mari connaisse votre conduite, c'est cinq mille francs. » J'étais affolée, affolée, tu comprends. Il fallait l'argent tout de suite, où le trouver ? Nous ne sommes pas riches... nous représentons assez, mais c'est à ça que tout passe. Je suis remontée chez Raymond.

JULIETTE. — Raymond ?

GERMAINE. — Oui, mon amant, et je lui ai dit ce qui venait de m'arriver. Alors, il m'a avoué qu'il était dans le même cas que moi : beaucoup de dehors, mais rien... couvert de dettes, brûlé partout.

JULIETTE. — Alors, comment as-tu fait ?

GERMAINE. — J'avais un pauvre rang de perles... Je l'ai vendu.

JULIETTE, touchant son collier. — Mais celui-là ?

GERMAINE. — Il est faux... ça s'imite si bien maintenant. A partir de ce jour, nous ne nous voyions plus que rarement, avec les plus grandes précautions, chaque fois dans un hôtel différent, tu comprends.

JULIETTE. — Oui.

GERMAINE. — Je te dégoûte ?

JULIETTE. — Non, je te plains.

GERMAINE. — Oui, tu peux... tu vas voir. Lorsque, avant hier, ce n'est pas vieux, en sortant d'un petit hôtel de la rive gauche, l'hôtel du Doubs et de l'Uruguay — tu penses, si je m'imaginais pouvoir être dénichée là — Raymond était déjà parti... nous sortions toujours séparément pour plus de précautions.

JULIETTE. — Oui, oui.

GERMAINE. — Il faut bien que je te dise tout... le même individu s'est approché de moi et, cette fois, m'a réclamé le double : dix mille francs, j'étais bouleversée.

JULIETTE. — La première leçon aurait dû te suffire, pourtant.

GERMAINE. — Oui, elle aurait dû, mais ça, c'est la moindre des choses... tu vas voir. Il fallait encore trouver cette somme... je te fais grâce de mes pérégrinations... je ne te dirai pas quelles sortes de gens

j'ai vus, les usuriers qui finissent en satyres, et les usurières en procureuses. Ah ! Juliette ! Juliette ! tu ne sais pas ce qu'on peut proposer à une honnête femme pour la tirer d'embarras. Mais ça, ce n'est rien encore... tu vas voir. Hier soir, mes démarches m'avaient conduite du côté de l'Observatoire, lorsque, au bout du boulevard Saint-Michel, qu'est-ce que je vois, marchant tranquillement sur le trottoir?... ma chère, il y a de ces hasards effrayants, invraisemblables... je vois l'individu en question et, causant et riant avec lui, avec cet homme, avec cet espion, avec ce mouchard, mon amant, ma chère, mon amant!

JULIETTE. — Oh !

GERMAINE. — Oui, tu ne veux pas le croire ; moi-même je ne pouvais pas... j'ai fait arrêter le fiacre dans lequel j'étais; j'ai bien pris le temps de le regarder, d'emplir mes yeux de cette abomination, de cette horreur ! Comment n'ai-je pas bondi hors de la voiture pour courir à lui et lui cracher au visage ? J'étais clouée là, j'avais les jambes coupées. Ah ! quelle honte ! quelle honte ! Tu connais maintenant la boue dans laquelle je suis enlisée. Tu croyais qu'il s'agissait d'une note de couturière : il s'agit d'une note d'amant.

JULIETTE. — Ah ! ma pauvre petite Germaine... Mais si cet homme a des lettres de toi ?

GERMAINE. — Hélas ! il en a.

JULIETTE. — Alors ne crains-tu pas que, dans un mois, dans huit jours peut-être, il ne recommence ? Tu es à sa merci.

GERMAINE. — Oui... j'y ai pensé... j'ai écrit à mon frère de demander un congé, de venir en toute hâte; je lui avouerai tout. Il ira trouver Raymond pour lui redemander mes lettres, sous la menace de le tuer, de l'abattre. Et il les donnera... ces gens-là ne sont pas braves... Mais mon frère est là-bas en Algérie, dans un poste de l'Extrême-Sud, le temps qu'il revienne !.. Il fallait aller au plus pressé... Alors je suis venue te trouver.

JULIETTE. — Naturellement, je vais te donner ce que tu demandes.

GERMAINE. — Merci, Juliette ; je ne sais comment te remercier... tu me sauves la vie... Tu étais ma suprême ressource ! Si tu n'avais pas voulu, si tu n'avais pas pu me rendre ce service, en sortant d'ici, j'avalais ça... tiens, tu vois, c'était tout préparé. (Elle tire un petit flacon de son sac.)

JULIETTE. — Ah ! malheureuse !

GERMAINE. — Je n'avais que ça à faire. Pense donc, si Georges avait appris... lui qui m'adore, lui qui a une confiance absolue en moi, qui fait tout pour me rendre heureuse ! Ah ! lui causer cette douleur !

JULIETTE. — Alors, pourquoi n'as-tu pas réfléchi, pourquoi ?

GERMAINE. — Ah ! ne me dis rien, ne me dis rien. J'ai touché le fond de l'ignominie... j'en suis assez punie.

JULIETTE. — En effet, il est inutile de rien te dire. Mais comment as-tu connu cet homme ? Dans quel monde as-tu pu le rencontrer ?

GERMAINE. — Dans notre monde... je l'ai connu l'été dernier, à la mer, à Dinard... je l'ai rencontré chez Mme de Bénauge, que j'avais vue chez toi et qui s'était prise d'une grande amitié pour moi.

JULIETTE. — Oui, d'une grande amitié, d'une belle amitié... tout à l'heure encore elle était ici, et, devant une demi-douzaine d'autres femmes, elle insinuait que tu avais un amant pour payer tes toilettes.

GERMAINE. — Comme on peut se tromper, tout de même !... Enfin, là-bas, à Dinard, elle m'a attirée chez elle... elle recevait beaucoup. Elle m'a présenté ce garçon... La plupart des femmes, autour de moi, avaient des flirts, quelques-unes même des aventures..

JULIETTE. — Alors, ça t'a tourné la tête ! Et puis, Mme de Bénauge te disait sans doute que tu aimais trop ton mari, que c'était ridicule, qu'après trois ans de mariage tous les ménages en sont au même point. Ah ! je l'entends d'ici. Et toi, par un détestable respect humain, pour faire comme les autres, pour être dans le train, dans le mouvement, pour ne pas être tenue à l'écart du troupeau des brebis douteuses, tu as voulu renier la fidélité de ton cœur dont tu rougissais, tu as voulu paraître légère, détachée, abordable peut-être. Ah ! paraître, toujours vouloir paraître autre chose que ce qu'on est ! C'est ça, n'est-ce pas ? C'est bien ça

GERMAINE. — Oui, c'est ça... j'ai voulu avoir un flirt. J'étais seule, toute seule... Georges était à Paris. Alors, cet homme m'a fait la cour... il était agréable, bien élevé, respectueux. Je croyais être sûre de moi... Je l'ai écouté d'abord par respect humain, tu as raison, ensuite avec plaisir... il s'en est aperçu... Il me disait qu'il souffrait et, un jour, par surprise, je me suis trouvée dans ses bras.

JULIETTE. — Par surprise ? Mais tu l'as revu, tu l'as aimé ? Ah ! Germaine, un tel homme !

GERMAINE. — On ne le sait pas, ça ne se voit pas. Je l'ai subi.

JULIETTE. — Subi ?

GERMAINE. — Vois-tu, Juliette, il y a une sorte d'amour (est-ce de l'amour ?) où n'entre ni estime, ni reconnaissance, ni affection, ni dévouement, ni tendresse; c'est un ascendant, un pouvoir que certains êtres exercent sur vous et auquel on ne peut se soustraire... c'est comme un poison qu'on a dans le sang.

JULIETTE. — Tu es débarrassée, j'imagine, de ce poison ?

GERMAINE. — Ah ! je l'ai vomi... c'est fini, je le jure, c'est bien fini. (Elle pleure.)

JULIETTE, lui prenant les mains. — Tu n'es pas méchante, Germaine... redeviens donc l'honnête petite femme que tu étais... tu me le promets ?

GERMAINE. — Ah ! oui, je te le promets.

JULIETTE. — Ne te laisse plus entraîner. Tu aimes ce qui est élégant, tu recherches les hommages. Sois simple, surtout, sois très simple. J'ai mauvaise grâce, avec ma fortune, à te prêcher la simplicité. Ah ! ma fortune, elle est en train de désorganiser ma famille... de tout corrompre autour de moi... c'est mes parents qui en sont éblouis, c'est ma belle-sœur et sa mère qui en sont jalouses, c'est... Sois simple, je te le répète et consacre-toi désormais au bonheur de ton mari... s'il en est temps encore.

GERMAINE. — Ah ! lui, je n'ai jamais cessé de l'aimer... mais tu ne comprends pas, toi, c'est vrai, tu ne peux pas comprendre.

JULIETTE. — Il faut croire que c'est possible, puisque tu me le dis... Cela me surprend, cela me surprend encore... mais je prévois que, bientôt, rien ne m'étonnera plus... rien. (Et à son tour, elle pleure.)

GERMAINE. — Ah ! comme tu es bonne, Juliette, tu as l'indulgence de la vertu véritable... non seulement tu ne m'accables pas, tu ne t'écartes pas de moi, mais voilà que tu pleures sur ma misère et sur ma détresse.

JULIETTE. — Ne me fais pas meilleure que je ne le suis... la pitié elle-même peut être égoïste.

GERMAINE. — Egoïste, comment ? Tu n'es pas malheureuse.

JULIETTE. — Non, mais ce que m'ont révélé tes tristes confidences est tellement la suite d'une conversation qui s'est tenue ici même, tantôt ; cela vient s'ajouter à tant de vilenies que je découvre chaque jour ou que je devine... Alors, je me dis que tout est possible dans ce milieu où je vis, dans ce monde de luxe, de vanité, de mensonge et de vice, où j'ai été précipitée par je ne sais quel destin !

GERMAINE. — Non, où tu es entrée par une porte d'amour, parce que tu aimais Jean et parce que Jean t'aimait.

JULIETTE. — Hélas ! j'apportais à Jean un cœur de cent mille francs de dot, un pauvre cœur riche d'illusions et tout rempli de rêves d'intimité fidèle, de tendre confiance, de bonheur tranquille et profond. Mais c'est impossible dans ce cadre-là.

GERMAINE. — Oh ! impossible !

JULIETTE. — Mais oui... tandis que Jean m'apportait un cœur de je ne sais combien de millions. Oh ! il n'a jamais eu, comme on dit, le sentiment de sa fortune... mais il en a les sentiments et c'est plus grave. Et ce n'est pas sa faute, il a été tellement gâté... Jamais rien à désirer, jamais rien à faire. Il a toujours vécu dans une sorte de royauté ; il croit de bonne foi que tout lui est permis, que tout lui est dû... alors, alors...

GERMAINE. — Ma chère petite Juliette, je voudrais tant que tu sois heureuse... tu le mérites entre toutes.

JULIETTE, se reprenant. — Mais je ne suis pas malheureuse... je ne suis pas malheureuse... je ne sais même pas pourquoi je te dis tout ça... ton malheur est bien autrement réel. Tu vois que la pitié peut être égoïste... Pardonne-moi, j'ai eu une mauvaise journée... j'ai vu des personnes qui ne me sont pas sympathiques...

GERMAINE. — Cette affreuse Mme de Bénauge ?

JULIETTE. — Oui... et puis tu es arrivée par là-dessus avec ton histoire, tes larmes qui m'ont amollie... il faut être plus forte.

GERMAINE. — Mais non, Juliette, tu t'es sentie en confiance avec moi, parce que j'étais assez pitoyable pour pouvoir te comprendre... c'est ça, n'est-ce pas ? c'est bien ça ?

JULIETTE. — Oui, c'est ça.

GERMAINE. — Je ne sais pas faire de grandes phrases, et, avec toi, elles sont inutiles... Laisse-moi te dire simplement que je te suis toute dévouée, Juliette, entièrement dévouée.

JULIETTE. — Je le crois... j'en suis sûre... (Elles s'embrassent.) mais il faut que je te donne ça, je ne peux pas te le donner ici... montons chez moi.

Pendant qu'elles se dirigent vers la porte, le rideau tombe.

RIDEAU

Germaine (Mlle Leconte). — Juliette (Mlle Piérat).

Mme Deguingois (debout) à Mme Margès : « *Je vous déclare que ma fille n'est pas faite pour l'existence médiocre qu'on lui fait entrevoir !* »

ACTE III

Quelques mois après, chez Paul Margès. — Le bureau du député, très simple, papier vert, meuble bois noir et velours vert, rideaux en reps du même ton.

Scène première

Mme DEGUINGOIS, CHRISTIANE

Au lever du rideau, Mme Deguingois, assise à une table, écrit des menus ; on l'entend dire à mi-voix : « Potage à la Reine, filets de sole moscovite, truffes au champagne, glace tsarine, etc. » Quelques secondes, puis Christiane entre, précédant un domestique et un homme qui apportent des chaises et une banquette d'antichambre modern style.

CHRISTIANE. — Posez ça là (A sa mère.) Je fais débarrasser l'antichambre pour ce soir... Comprends-tu qu'on vient seulement de m'apporter mes appliques d'électricité... on devait venir les poser avant-hier.

Mme DEGUINGOIS. — Ils attendent toujours au dernier moment.

Le domestique et l'homme sont sortis.

CHRISTIANE. — Tu écris les menus.

Mme DEGUINGOIS. — J'ai fini. Je vais écrire les cartes, maintenant. Voyons, que je prenne la liste. Nous disons : le comte de Gravigny et la comtesse, le général Prieur de Lesville et la générale... Mme Humphing, Mme de Bénauge, Bugard, de l'Académie française, Bladru (du Gers), et, naturellement, les Raidzell, Jean et Eugène, et moi, pour ne pas m'oublier. Il sera très réussi, ton dîner : le menu est sérieux et, comme convives, un académicien, un comte, un général, un ministre et une Américaine ; on ne fait rien de mieux.

CHRISTIANE. — Seulement, on sera obligé de fumer dans l'antichambre, mais on ne peut pas décemment amener ces gens-là ici... tant que Paul s'entêtera à ne pas avoir un autre cabinet... j'aime mieux ne pas y penser ; ça me met en colère.

Mme DEGUINGOIS. — Je te comprends.

CHRISTIANE. — Enfin, on établira le vestiaire dans sa chambre et, avec les meubles de ton salon que tu me prêtes et les plantes qu'on va apporter, l'antichambre fera un fumoir très convenable.

Mme DEGUINGOIS. — Et puis, tu sais, chez les Ernstein, on fume bien dans la galerie.

CHRISTIANE. — Oui, mais quelle galerie !

Sur ces derniers mots, le domestique a introduit Jean Raidzell.

Scène II

CHRISTIANE, Mme DEGUINGOIS, JEAN

JEAN, à Mme Deguingois. — Bonjour, madame... Bonjour, Christiane.

CHRISTIANE. — Et qu'est-ce qui nous vaut le plaisir ?...

JEAN. — Une chose effroyable.

CHRISTIANE. — Votre fils n'est pas plus malade ?

JEAN. — Non, non, au contraire... J'ai reçu ce matin de meilleures nouvelles... Juliette m'écrit que Pierre va mieux et que l'air du Midi lui fait déjà beaucoup de bien.

CHRISTIANE. — Alors, qu'y a-t-il ? Vous ne pouvez pas venir ce soir ?

JEAN. — Il n'est pas question de ça : mais Mme Houlbec vient de me faire prévenir qu'elle a été prise d'un enrouement subit... complètement aphone... il lui

sera impossible de réciter les vers sur ma musique ; alors je suis accouru.

CHRISTIANE. — Que me dites-vous là ?

Mme DEGUINGOIS. — Si l'on jouait votre musique sans dire les vers ? C'est surtout votre musique qui est intéressante.

JEAN. — Elle n'est que l'accompagnement.

Mme DEGUINGOIS. — Vous êtes trop modeste.

CHRISTIANE. — Comment faire ?

JEAN. — On pourrait peut-être demander à Mlle Egreth... C'est une jolie personne, elle dit très bien les vers, elle a une mémoire de plombier ; en allant tout de suite chez elle la faire répéter, elle serait certainement prête pour ce soir.

CHRISTIANE. — Voyons, Jean, vous n'y pensez pas ? Mlle Egreth, la maîtresse de M. Margès, de mon beau-père !

JEAN. — Et du mien, par conséquent... oui, je sais bien, mais quel rapport ça a-t-il ? D'abord, les Margès ne seront pas là ce soir.

Mme DEGUINGOIS, avec une gentille satisfaction. — Non, ils ne sont pas invités.

CHRISTIANE. — C'est égal, à cause de Paul... songez donc, la maîtresse de son père !

Mme DEGUINGOIS. — On peut être censé ne pas le savoir... ce n'est pas écrit sur le bout de son nez à cette demoiselle.

JEAN. — Après tout, ce n'est qu'une coïncidence.

CHRISTIANE. — Oui, mais elle est fâcheuse... non, non, pas de Mlle Egreth ici, sous aucun prétexte.

JEAN. — Alors, on ne jouera pas ma musique.

CHRISTIANE. — Pourquoi jeter le manche après Mlle Egreth ? Vous ne me ferez pas croire qu'il n'y a qu'elle dans Paris pour dire ces vers.

JEAN. — On l'avait sous la main. Il y a bien Mlle Talmah-Béjard.

Mme DEGUINGOIS. — Ah ! oui, Talmah-Béjard, c'est un nom.

JEAN. — C'est même deux noms... Vous m'objecterez encore qu'elle est la maîtresse de mon frère.

CHRISTIANE. — Oh ! la maîtresse de votre frère, tant que vous voudrez. D'ailleurs, il la trompe tellement que c'est presque une union légitime.

Mme DEGUINGOIS. — Et puis, elle est à la Comédie-Française... nous ne voyons que son caractère officiel.

JEAN. — Soit... j'irai chez Talmah-Béjard... il n'y a pas de temps à perdre.

Mme DEGUINGOIS. — J'ai fini d'écrire les cartes... je les mets là, avec les menus. Maintenant, je vais surveiller tes gens, les presser un peu.

CHRISTIANE. — Tu seras bien gentille.

Mme DEGUINGOIS. — Au revoir, monsieur Jean, à ce soir !

Elle sort.

Scène III

JEAN, CHRISTIANE

JEAN. — Vous avez une mère admirable... pleine de tact.

CHRISTIANE. — Maman, oui, c'est ma meilleure amie.

JEAN. — Votre mari n'est pas là ?

CHRISTIANE. — Non, il est sorti aussitôt après le déjeuner ; mais il m'a dit qu'il rentrerait tout de suite... Il a rendez-vous avec le Baron ; faites attention, il était de fort méchante humeur ce matin.

JEAN. — Ah ! qu'est-ce qui ne va pas ?

CHRISTIANE. — La politique, toujours !

JEAN. — Ah !... C'est ennuyeux que vous ne vouliez pas de Mlle Egreth.

CHRISTIANE. — Encore ! Quelle insistance ! Quoi ? elle vous plaît ? vous l'aimez ? Raison de plus !

JEAN. — Vous savez bien que c'est vous seule que j'aime, pour mon malheur !... Vous voudriez me faire croire que vous êtes jalouse... Quelle délicatesse de votre part !

CHRISTIANE. — Certainement, je suis jalouse... j'en ai le droit.

JEAN. — Oh ! le droit, le droit, vous le perdez chaque jour davantage.

CHRISTIANE. — En quoi faisant ?

JEAN. — En ne faisant rien.

CHRISTIANE. — Qu'est-ce que ça signifie ?

JEAN. — Ne me le demandez pas.

Sur ces derniers mots, Eugène Raidzell est entré avec Paul.

Scène IV

CHRISTIANE, JEAN, EUGÈNE, PAUL

EUGÈNE. — Bonjour, les enfants !... Bonjour, troublante Christiane ! Bonjour, Jean !

CHRISTIANE. — Bonjour, Eugène ! (Apercevant son mari.) Vous êtes montés ensemble.

EUGÈNE. — Oui, nous nous sommes rencontrés avec le leader devant l'ascenseur. Qu'est-ce qu'on fait donc chez vous ? En traversant l'antichambre, j'ai manqué recevoir un palmier sur la tête ; quel drôle de restaurant ! Dites-moi, ce sera féerique ce soir. Beaucoup de toilettes claires. Moi, je viens en habit, c'est sûr. J'ai vu qu'on accrochait des tableaux dans l'antichambre... Voulez-vous que je vous prête un Rembrandt, un Goya, un Vélasquez, la moindre des choses... vous savez, ne vous gênez pas.

JEAN. — Comme tu es bête, mon frère !

EUGÈNE. — Oh ! je n'ai pas d'esprit, je sais bien ; je le remplace par une grosse gaieté.

PAUL, à Christiane. — Le Baron n'est pas encore venu ?

CHRISTIANE. — Non.

PAUL, devant les chaises et la banquette. — Pourquoi a-t-on apporté ces chaises dans mon cabinet ?

CHRISTIANE. — C'est moi qui les ai fait mettre ici, pour débarrasser l'antichambre.

PAUL. — Ah !

JEAN, à Eugène. — Eh bien, je te laisse causer avec Paul... (A Christiane.) Alors, je vais chez la personne en question.

CHRISTIANE. — Vous reviendrez me dire si elle accepte... Je vous accompagne.

Jean et Christiane sortent.

Scène V

PAUL, EUGÈNE

PAUL. — Je vous écoute.

EUGÈNE. — Eh bien, voilà mon idée : en deux mots, n'est-ce pas ? Vous savez que les compagnies d'assurances américaines font une grosse concurrence aux compagnies françaises. Il serait intéressant de garder cet argent-là chez nous, n'est-ce pas ?

PAUL. — Certainement.

EUGÈNE. — Il suffirait pour cela qu'une compagnie française offrît aux assurés des avantages équivalents : diminution des primes, participation aux bénéfices, etc.

PAUL. — Oui.

EUGÈNE. — Cette compagnie, je veux la fonder sur des bases colossales, et j'offrirai à l'Etat comme garanties non pas quelques immeubles dispersés çà et là, mais une ville.

PAUL. — Une ville ? Laquelle ?

EUGÈNE. — Oui, une ville, une ville tout entière, que je crée, que je fais sortir de terre, dans un pays merveilleux, l'Esterel, sur la Côte d'Azur, le climat méditerranéen, la montagne et la mer, une ville moderne et magnifique, avec un établissement de jeux comme à Monte-Carlo, des théâtres comme à Cologne et à Bayreuth, des bains comme à Budapest, vous m'entendez, des palais comme à Florence, une ville tout en marbre, qui s'élèvera dans le soleil et dans les roses.

PAUL. — Poète !

EUGÈNE. — Oh ! c'est une idée géniale, en effet... J'aurai les capitaux, mais je n'ai pas les terrains. L'Esterel est un massif domanial... il faut que l'Etat me vende ses deux cent mille hectares, et c'est pour ça, mon petit Paulot, que j'aurais besoin de vous. Il me faudrait l'appui de quelques hommes politiques en vue. Si vous voulez marcher, marcher à fond, vous me comprenez, bien entendu, il ne s'agit pas de pots-de-vin...

PAUL. — Je pense bien.

EUGÈNE. — Mais de tonneaux, de foudres ! vous êtes un brave ami, je vous parle carrément. Vous n'avez pas eu à vous plaindre de moi jusqu'à présent. Si vous voulez, votre fortune est faite.

PAUL. — Mon cher Eugène, votre idée m'apparaît d'abord un peu chimérique

EUGÈNE. — Chimérique ?... vous verrez.

PAUL. — Fût-elle pratique, je ne peux pas aider, moi, député socialiste, à la réalisation de cette Salente de ploutocrates dont vous voulez être le fondateur. Je ne peux pas me mêler d'entreprises financières, de ventes et d'achats de terrains, entrer comme homme politique dans ces combinaisons-là. On me reproche déjà d'être votre avocat. Vous n'avez donc pas lu cet article de Champière dans *l'Intégral*, ce matin ?

EUGÈNE. — Non.

PAUL, lui tendant le journal. — Lisez !

EUGÈNE, parcourant l'article. — Oh ! Oh !... il a vu ça de sa fenêtre ?... Charmant !... Aïe ! très peu pour moi. (Posant le journal.) Foutez-vous de ça.

PAUL. — Facile à dire... à la veille des élections, c'est très grave.

EUGÈNE. — Personne ne le connaît, ce Champière.

PAUL. — Vous ne le connaissez pas ; mais il possède une grande influence. Vous voyez, on m'accuse d'être aux gages des patrons, d'avoir plaidé pour vous une question d'héritage et même d'avoir pris votre défense contre le syndicat !

EUGÈNE. — Un individu, un délégué, que je ne connais pas, entre chez moi, me somme de reprendre des camarades renvoyés et, comme je refuse, me menace, me met son poing sous le nez. Je l'ai sorti... un patron est un homme... je voudrais bien savoir ce que votre Champière eût fait à ma place ?

PAUL. — Je ne vous dis pas ; mais, pour moi, c'est très ennuyeux.

EUGÈNE. — Alors, je ne peux pas compter sur vous ?

PAUL. — Pour cette affaire de terrains... Oh ! non !

EUGÈNE. — Comme vous voudrez... vous connaissez ma devise : *Liberté ! Libertas !* (Le domestique ouvre la porte et annonce M. Bouif.) Ah ! le Baron, je crois bien, qu'il entre ! Bonjour, Baron !

LE BARON. — Bonjour, monseur Eugène... Votre santé est bonne ?

EUGÈNE. — Excellente, mon vieux Baron. Avez-vous de l'argent liquide ?

LE BARON. — Pas même gazeux, monsieur Eugène.

EUGÈNE. — C'est dommage, j'aurais fait votre fortune... nous allons brasser de grandes affaires... Ça ne vous dit rien ?

LE BARON. — Oh ! non, monsieur Eugène. J'avais un oncle, un brave homme... il était menuisier, faubourg Saint-Antoine... il brassait de petites affaires, de toutes petites affaires, pourtant ça ne lui a pas réussi. Un matin, il est venu trouver mon père... pour lui parler d'une commande, d'une commande extraordinaire que lui avait faite le maréchal Mac-Mahon : il s'agissait de bibliothèques à poser tout le long des fortifications et dans toute la hauteur ; quinze jours après, il était enfermé.

EUGÈNE. — Des bibliothèques ! Ah ! ah ! sacré Baron... j'adore cet homme-là. Allons, vous avez sans doute à causer, je m'en vais.

Les au revoir. Eugène est sorti.

Scène VI

PAUL, LE BARON

PAUL. — Eh bien, vous avez vu Champière ?

LE BARON. — Oui, je viens de le voir.

PAUL. — Comment a-t-il été ?

LE BARON. — Tout à fait cordial... ma visite lui a fait plaisir... nous nous sommes rappelé notre jeunesse, nous avons évoqué les vieux souvenirs là-bas, dans le quartier Saint-Paul, l'école du soir...

PAUL. — Oui, mais en ce qui me concerne ?

LE BARON. — Ah ! en ce qui te concerne, je l'ai trouvé... comment dirais-je ?...

PAUL. — Hostile ?

LE BARON. — Non, pas hostile, ce n'est pas le mot ; je l'ai trouvé intégral, oui, c'est ça, intégral.

PAUL. — Comme le titre de son journal.

LE BARON. — Et l'article de ce matin n'est que le commencement d'une campagne qu'on mène contre toi.

PAUL. — Et cette campagne, il n'y a pas moyen de l'arrêter ? (Geste du Baron.) Parbleu, il veut empêcher ma réélection et se présenter à ma place, ou un de ses amis.

LE BARON. — Je ne crois pas... Champière ne cherche pas à s'emparer des pouvoirs publics.

PAUL. — Alors, qu'est-ce qu'il veut ?

LE BARON. — Il te reproche, étant donné les idées que tu professes, d'avoir plaidé pour un patron contre des ouvriers.

PAUL. — Mais avez-vous expliqué à Champière que ma situation est très embarrassante. Je suis l'avocat des Raidzell. Pouvais-je faire autrement que de plaider ce procès pour un client habituel. D'ailleurs, précisément à cause des idées que je professe, j'ai essayé d'arranger les choses... tel autre avocat, en ma place, se fût montré moins conciliant... c'est comme pour ce procès d'héritage qu'on me reproche aussi d'avoir plaidé... avez-vous dit à Champière que cette vieille cousine des Raidzell avait été circonvenue par les prêtres et qu'il s'agissait d'enlever ses millions à la congrégation ?

LE BARON. — Oh ! je lui ai dit tout ça... ces argu-

ments n'ont pas paru le toucher beaucoup... ce qui l'intéresse, c'est la question de principe... il reste dans le domaine des idées.

PAUL. — Oh ! le domaine des idées !

LE BARON. — Il prétend que tu ne devais pas, comme socialiste, plaider ces procès, et il ajoute que tu ne défendais pas précisément, comme avocat, la veuve et l'orphelin.

PAUL. — Ça ne le regarde pas ; je suis avocat : j'exerce mon métier. L'essentiel, c'est qu'à la Chambre je réclame les réformes que j'ai inscrites à mon programme.

LE BARON. — Il y a là une dualité fâcheuse.

PAUL. — Je défends qu'on s'occupe de ma vie privée. Alors, à ce compte-là, Champière peut parler demain dans son journal du dîner que je donne ce soir et même en publier le menu.

LE BARON, entre haut et bas. — Truffes au champagne... glace tsarine... ce serait drôle.

PAUL. — Encore une fois, c'est ma vie privée.

LE BARON. — Privée de rien.

PAUL. — Au fond, vous trouvez que Champière a raison ; si c'est dans ce sentiment-là que vous vous êtes acquitté de la mission que je vous ai confiée, il n'est pas surprenant que vous n'ayez pas réussi.

LE BARON. — Tu es injuste, mon petit Paul... j'ai pris ta défense le mieux que j'ai pu, mais j'avoue que j'étais souvent bien embarrassé pour répondre à Champière...j'ai trouvé un homme simple, convaincu, aimant sincèrement le peuple dont il est sorti et au milieu duquel il vit, là-haut, dans un très modeste appartement du boulevard de l'Hôpital.

PAUL. — Il n'est pas nécessaire de vivre dans le quartier des Gobelins pour aimer le peuple ; moi aussi, je l'aime.

LE BARON. — De loin, tandis que Champière l'entend respirer et le sent souffrir... lui-même a souffert... Alors, il a pour le peuple un amour fraternel. Toi, tu n'as qu'un amour électoral... Vous n'êtes séparés que par un abîme.

PAUL. — Bref, Champière est un saint... C'est le treizième apôtre.

LE BARON. — N'exagérons rien... disons qu'il est l'apôtre du treizième. Je n'admire pas Champière sans réserves... La société qu'il rêve sera un peu plane... on n'y mourra peut-être pas de faim et c'est déjà beaucoup, mais on n'y mourra certainement pas de rire. Pas moins, il est respectable ; c'est un homme dont les actes ne sont jamais en contradiction avec les paroles.

PAUL. — Il a de la chance, tout le monde ne peut pas se payer ce luxe-là.

LE BARON.— Ah ! oui ; pour ça, il faut être pauvre.

PAUL. — Ou très riche... Et puis, Champière est un homme d'un autre âge.

LE BARON. — De mon âge.

PAUL. — C'est une vieille b... arbe.

LE BARON. — J'ai eu peur.

PAUL. — Il en est resté au socialisme sentimental d'Owen et de Fourier ; mais le socialisme n'est plus une religion, il apparaît comme un système économique ; ses chefs ne sont pas des prêtres et n'ont pas à prononcer des vœux de pauvreté.

LE BARON. — D'accord, mais ces chefs, dont tu fais partie, doivent au moins donner l'exemple d'une vie simple. Tiens, Champière préfère des gens comme les Raidzell, qui sont carrément des jouisseurs, à ceux qui n'ont que des contours socialistes.

PAUL. — Et il me range parmi ces derniers.

LE BARON. — Tu t'y ranges toi-même... permets-moi de te parler en ami.

PAUL. — Vous ne faites que ça.

LE BARON. — Tu es plein de contradictions ; à ce point de vue-là ton cabinet de travail est très symbolique. Il est sombre et sévère ; pas une image, pas un bibelot ; les naïfs compagnons qui viennent parfois te rendre visite, tu t'imagines qu'ils s'en vont édifiés par tant de puritanisme ; mais tu ne réfléchis pas, naïf toi-même, que c'est un valet de chambre qui les a introduits et que si, par hasard, cette porte s'ouvre, ils peuvent apercevoir un élégant salon Louis XV avec des meubles dorés et des portraits de belles dames à poudre et à paniers. (Le Baron va ouvrir la porte du salon. Un homme grimpé sur une échelle est en train d'essayer l'électricité.) L'homme qui, en ce moment, essaye l'électricité, dirait des choses curieuses si on l'interrogeait... il n'en pense pas moins et cet électricien est un électeur.

PAUL. — Naturellement, c'est ma femme qui arrange son salon comme elle l'entend... Ah ! si ce n'était que moi... je vous assure que je ne tiens pas à ces raffinements.

LE BARON. — Oh ! je le sais bien.

PAUL. — Mais vous connaissez Christiane ; ces choses-là sont sa vie, toute sa vie ! Alors, je suis entraîné. Croyez-vous que je n'aie pas eu de scrupules à plaider ces procès pour les Raidzell ? Je savais bien que j'avais tort... mais Christiane m'y a pour ainsi dire forcé. Tenez, ce procès d'héritage, quand les Raidzell m'en ont parlé, c'était au mois de juin dernier... je devais faire partie du ministère... je n'en ai pas fait partie. Christiane en a éprouvé une vive déception qu'elle s'est appliquée à ne pas me dissimuler. Ah ! ne pas réussir ! ne pas réussir ! Vous ne savez pas quel grief contre un homme cela peut être pour une femme ambitieuse et quelle humiliation pour l'homme qui aime cette femme, oui, qui l'aime... Et, alors, ce sont les récriminations aigres, les allusions perfides, ou, ce qui est pis encore, les doléances résignées qui tombent méthodiquement sur l'amour-propre et finissent par faire dévier la volonté. Et puis, que répondre à une femme qui vous répète sans cesse : il faut vivre.

LE BARON. — Oh ! vivre, vivre, ce n'est pas le mot... dis plutôt qu'il faut représenter, paraître, faire plus qu'on ne peut, éclabousser le voisin ; à ce point de vue du paraître, les plus récentes époques de corruption deviennent presque idylliques si on les compare à la nôtre. Il suffit de faire parler là-dessus nos grand'mères. Cela tient peut-être à ce que, dans une démocratie, les mœurs de cour se vulgarisent. Et puis, à l'heure actuelle, les mondes sont singulièrement mêlés, chacun veut s'échapper de son milieu... on fréquente des gens plus riches que soi... on dîne chez eux. Alors, on est obligé de rendre ces dîners et c'est bien l'expression juste, car il ne s'agit plus, aujourd'hui, de réunir quelques amis autour de sa table et de passer ensemble des heures cordiales ; mais il faut rendre les six services, la vaisselle plate, les fleurs électriques... il faut même rendre les convives, l'académicien et l'Américaine.

PAUL. — Mais oui... nous rendons ce soir un dîner au comte de Gravigny... nous ne pouvons pas avoir l'air de malheureux.

LE BARON. — Aussi, pourquoi vas-tu chez le comte de Gravigny ?

PAUL. — Nous le rencontrons chez les Raidzell. Parce qu'elle a épousé un millionnaire, dois-je ne plus voir ma sœur ?

LE BARON. — Evidemment, tout s'enchaîne.

PAUL. — Oh ! je sais bien que le voisinage immédiat de cette immense fortune, le côtoiement perpétuel de tous ces millions, sont pour Christiane choses irritantes et dangereuses.

LE BARON. — Elle compare.

PAUL. — Oui, elle compare : Christiane est de luxe et d'élégance, elle a auprès d'elle une mère vaniteuse et qui l'excite. D'un autre côté, ai-je le droit d'enfermer sa jeunesse et sa beauté dans une existence médiocre. Et puis, je l'aime !

LE BARON. — Et tu ne sais rien lui refuser... tu aimes ta femme comme une maîtresse.

PAUL. — Hélas ! on aime comme on peut ; il y a des femmes qui sont nées maîtresses...

LE BARON. — Je n'admets pas le paradoxe de la maîtresse conjugale... le mari doit rester le maître, surtout si l'épouse n'est pas raisonnable.

PAUL. — Le maître, le maître ! C'est facile à dire ; mais, encore sur ce point, les idées ont changé, Baron, et quelle femme, à présent, supporterait de n'être dans le mariage que la bonne ménagère, l'honnête pondeuse, un peu esclave, créature inférieure en un mot.

LE BARON. — Ne me fais pas dire ce que je ne dis pas : l'homme qui considère la femme comme une créature inférieure n'est lui-même qu'une brute, c'est entendu ; mais, abdiquer devant elle comme vous le faites, c'est être une dupe, un pierrot. Et vous abdiquez, il n'y a pas d'autre mot... il n'y a qu'à vous voir, dans une soirée, à côté de vos femmes, attifées comme des poupées et parées comme des idoles, avec vos habits noirs et votre triste livrée d'insectes laborieux... vous faites de la peine ! Dans la nature, est-ce que c'est la femelle qui porte les couleurs brillantes ? Si l'amour n'est, après tout, qu'une question de plumage, ayez des habits éclatants, nom de Dieu ! des gilets brodés, des culottes courtes... montrez vos mollets, quand vous en avez, comme elles montrent leurs gorges, même quand elles n'en ont pas ; alors, vous pourrez lutter. Je parle sérieusement : votre abdication a commencé par le costume, le reste a suivi et, à faire aux femmes la part aussi belle, vous en arrivez à ne plus voir la vie que comme vous voyez la comédie au théâtre : derrière leurs chapeaux, c'est-à-dire à ne rien voir du tout. Et, alors, pour payer ces chapeaux, chapeaux étant pris ici dans le sens de colliers de perles, d'automobiles, de salons Louis XV... et, aussi, de chapeaux, le mari, si c'est un artiste, fait de l'art de commerce, le commerçant s'allège encore de quelques scrupules, l'industriel exploite sans nuances ses ouvriers et Paul Margès, député socialiste, plaide contre un syndicat et compromet sa carrière politique.

PAUL. — Je ne serai pas réélu... oui, vous avez raison... combien de fois me suis-je dit ces choses à moi-même !

LE BARON. — Mais sans avoir l'énergie de remonter le courant. Pourtant, si tu ne peux pas concilier d'être un ambitieux politique et l'amant de ta femme, il faut choisir. Puisque la vie que tu mènes t'entraîne à des compromissions, tâche à conquérir sur Christiane une vie simple, mais honorable.

PAUL. — Elle se croira déshonorée. Lorsque j'effleure seulement ce sujet, j'ai tout de suite devant moi une figure fermée, un front barré ; si j'insiste, c'est la colère ou bien les larmes ! (Sur ces derniers mots, la porte communiquant avec le salon s'est ouverte. Un domestique avec un homme apportent un porte-manteaux et parapluies.) Eh bien, vous entrez chez moi sans frapper, maintenant ?

JOSEPH. — Monsieur, c'est madame qui m'a commandé d'apporter ça dans le bureau de monsieur.

PAUL. — Remportez ça. Est-ce ici une pièce de débarras ?

JOSEPH. — Mais, monsieur, c'est que madame...

PAUL. — Vous entendez ce que je vous dis ?

JOSEPH. — Oui, monsieur.

Il sort en remportant le meuble.

PAUL. — C'est extraordinaire !... Vous prêchez un converti, Baron ; mais tout ça va changer... il faut que ça change. Et je vais mettre à exécution, sans plus tarder, des projets auxquels je pense depuis quelque temps ; autrement, nous irions à des catastrophes... ma réélection est déjà fort compromise.

LE BARON. — Tu peux très bien être réélu... tu ne serais pas le premier auquel une défaillance aurait acquis, au contraire, un plus grand nombre de voix.

Cependant Christiane est entrée avec le domestique, apportant à nouveau le porte-manteaux.

Scène VII

PAUL, LE BARON, CHRISTIANE

CHRISTIANE, au domestique. — Mettez ça là !

PAUL. — Encore ! mais je viens de dire à Joseph...

CHRISTIANE. — Oui, je sais, attends. (A Joseph.) Mettez ça là. Si tout le monde veut commander, ici, nous n'en viendrons jamais à bout... nous n'avons déjà pas un personnel si nombreux. (Le domestique est sorti.) On est en train de débarrasser l'antichambre pour ce soir, alors, il faut bien mettre ça quelque part.

PAUL. — Il n'y a pas d'autre endroit ?

CHRISTIANE. — Ne t'occupe pas de ça.

PAUL. — Mais si, je m'en occupe ; ça me déplaît qu'on fasse de mon cabinet un garde-meuble !

CHRISTIANE. — Il est si joli, parlons-en ! C'est ta faute, puisque tu t'entêtes à avoir un cabinet ridicule que l'on ne peut vraiment pas montrer à nos invités. D'ailleurs, il faut absolument que tu fasses, ou plutôt que tu me laisses arranger cette pièce convenablement ; passe pour aujourd'hui, mais je ne veux plus, chaque fois que nous aurons du monde, être obligée de bouleverser mon appartement. Je comprends que ça t'agace, mais si tu crois que ça m'amuse !

PAUL. — Ecoute, Christiane, je t'en prie, ne commence pas.

CHRISTIANE. — Je te ferai remarquer que c'est toi qui as commencé.

LE BARON. — Mon petit Paul, je vais vous laisser.

PAUL. — Mais non, restez, Baron... j'ai encore à vous parler, restez... (A Christiane.) Tu sais quelles sont mes préoccupations, quels ennuis graves je traverse, et tu choisis ce moment-là pour me parler de réceptions, de futilités, pour me faire prévoir encore des changements, des dépenses nouvelles.

CHRISTIANE. — Je te propose une amélioration.

PAUL. — Elles nous mèneront loin les améliorations. (Et soudain violent.) Mon cabinet restera comme il est, je le trouve très bien !

CHRISTIANE. — Tu n'es pas difficile.

PAUL. — C'est possible.

CHRISTIANE. — Qu'est-ce qui te prend ? Tu deviens fou ?

PAUL. — Non, je ne deviens pas fou ; je deviens raisonnable, au contraire.

CHRISTIANE. — Il y paraît, en vérité.

PAUL. — A la fin, j'en ai assez.

CHRISTIANE. — Tu as assez de quoi ?

PAUL. — J'en ai assez d'être ton complice dans cette comédie que tu joues sans cesse... car c'est une comédie pitoyable, puisque nous ne sommes pas riches.

CHRISTIANE. — A qui le dis-tu ?

PAUL. — A toi qui agis comme si nous l'étions. Il ne pourrait être question de lutter avec les Raidzell; tu devrais pourtant comprendre ça.

CHRISTIANE. — Qu'est-ce que les Raidzell ont à voir là-dedans ? Nous recevons ce soir des gens considérables et je veux que tout soit très bien... j'y tiens, certainement, j'y tiens.

PAUL, au Baron. — Vous voyez comme c'est facile.

LE BARON. — Ecoute, Paul, je vais revenir.

CHRISTIANE. — Non, non, restez, Baron, vous n'êtes pas de trop. Je ne suis pas fâchée de vous prendre aussi à témoin.

PAUL. — A témoin de quoi ?

CHRISTIANE. — Chacun ses idées. Toi, l'autre matin, pour recevoir ces communistes des Ardennes, tu as mis un veston râpé et une calotte rouge.

PAUL. — Ce n'est pas vrai.

CHRISTIANE. — Je t'ai vu. (Au Baron.) Oui, il a fait ça... Tu as raté ton effet, d'ailleurs... à côté de toi, les autres étaient presque élégants. Ah ! quelle farce, quelle farce grotesque pour le coup ! Moi, du moins, si je joue la comédie du luxe, je joue un rôle dans ma nature, dans mes instincts et dans mes goûts... Ou bien, alors, sois logique, garde ton cabinet de sous-chef, mais que le reste soit à l'avenant.

PAUL. — Je suis ravi de te voir dans ces bonnes dispositions. Mon intention est précisément de prendre un appartement plus modeste.

CHRISTIANE. — Comme si celui-ci était un palais !

PAUL. — Très modeste même, et nous renoncerons à voir des gens considérables. Et puis, nous vivrons la plus grande partie de l'année à la campagne, à Pressagny, chez mes parents.

CHRISTIANE. — Tu vas un peu loin.

PAUL. — A une heure de Paris.

CHRISTIANE. — Pardon, pardon ! Je t'ai dit : sois logique, mais il ne s'agit pas de moi... moi, je ne vais pas renoncer à mes habitudes, ne plus voir mes amis pour m'enterrer à la campagne où je mourrai d'ennui.

PAUL. — Ma résolution est irrévocable... J'en ai pris l'engagement avec moi-même... c'est une vie nouvelle qui commence...

CHRISTIANE. — Rien que d'y penser, elle me glace... ne compte pas m'entraîner dans ta folie de simplicité. (Sur ces derniers mots, M. et Mme Margès sont entrés.) D'ailleurs, nous reparlerons de ça.

Et, sans même saluer ses beaux-parents, elle sort par la porte opposée.

PAUL, va pour la rattraper. — Christiane !

Mais elle est sortie.

LE BARON, l'arrêtant. — Laisse-la, laisse-la.

PAUL. — Ah ! comment voulez-vous que je ne l'aime pas comme une maîtresse !... J'ai été ferme.

LE BARON. — Tu as été violent.

Scène VIII

PAUL, LE BARON, M. MARGÈS, Mme MARGÈS

Les bonjours.

Mme MARGÈS. — Qu'y a-t-il donc ? Tu te disputais avec ta femme ?

PAUL. — Mais non, ce n'est rien, ce n'est rien.

M. MARGÈS. — Bah ! il faut de temps en temps une petite querelle dans un ménage, n'est-ce pas ?

LE BARON. — Mais certainement.

Mme MARGÈS. — Christiane aurait pu tout de même nous dire bonjour. (A Paul.) Comment vas-tu ?

PAUL. — Très bien... à part mille contrariétés.

Mme MARGÈS. — Tu es ennuyé à cause de cet article ?

PAUL. — Oui... vous l'avez lu ?

Mme MARGÈS. — Nous avons reçu le journal, tout à l'heure, après déjeuner, l'article était encadré au crayon bleu. Alors, nous sommes venus te voir avec ton père.

M. MARGÈS. — Oui, nous sommes venus.

PAUL. — Vous êtes bien gentils, je vous remercie ; mais il ne fallait pas vous déranger, d'autant plus que vous n'y pouvez rien, n'est-ce pas ?

M. MARGÈS. — Ça, c'est vrai, nous n'y pouvons rien ; c'est la politique.

Mme MARGÈS. — Tu crois que ça peut te nuire ?

PAUL. — On ne sait jamais ; c'est une campagne qui commence.

Mme MARGÈS. — Ah !

PAUL, tirant sa montre. — Déjà trois heures. Il faut que j'aille à la Chambre... Je te demande pardon, maman, mais, aujourd'hui surtout, je ne voudrais pas qu'on remarquât mon absence... j'aurais l'air de me cacher...

Mme MARGÈS. — Tu as raison, mon enfant.

M. MARGÈS. — Homme public !... Sur la brèche !

PAUL. — Au revoir, maman !... Tu m'excuses ?

Mme MARGÈS. — Je crois bien.

PAUL. — Au revoir, papa !

M. MARGÈS. — Je descends avec toi... Je vais t'accompagner jusque-là.

Mme MARGÈS. — Mais, Emile, tu sais bien que nous devons faire une visite à Mme Gargilier.

M. MARGÈS. — Tu la feras sans moi, ta visite.

Mme MARGÈS. — Voilà deux mois que nous devons aller la voir ensemble... je le lui ai promis... pauvre femme, elle est âgée...

M. MARGÈS. — Nous irons demain. Elle sera plus vieille d'un jour. Voilà tout.

Mme MARGÈS. — Tu as sans doute mieux à faire.

M. MARGÈS. — Ah ! mon Dieu ! je te dis que je vais avec Paul... j'ai à lui parler. Attends-moi ici, je reviendrai te prendre dans une heure, là... Le Baron te tiendra la tête, n'est-ce pas, vieux ?

LE BARON. — Certainement.

Mme MARGÈS. — Je n'ai pas besoin qu'on me tienne la tête.

PAUL. — Alors, viens-tu, père?

M. MARGÈS. — Allons, au revoir ! A tout à l'heure !

Et il sort, léger, juvénile.

Scène IX

Mme MARGÈS, LE BARON

Mme MARGÈS. — Ah ! oui, je peux bien l'attendre, vous verrez comme il reviendra... vous savez où il va?

LE BARON. — Il va avec Paul.

Mme Margès. — Mais non, ce n'est qu'un prétexte pour me filer entre les mains... J'ai déjà eu toutes les peines du monde à l'amener ici... Ah ! que son fils ait des ennuis, ça lui est bien égal. Il va encore chez Mlle Egreth, chez sa maîtresse.

Le Baron. — Emile, une maîtresse... ma bonne amie... qu'est-ce que vous allez chercher là ? (Il rit.)

Mme Margès. — N'essayez pas de me donner le change... Si vous croyez que vous avez un rire naturel... Je le sais, j'en suis sûre, j'en ai les preuves et vous aussi, vous le savez.

Le Baron. — Si vous avez les preuves...

Mme Margès. — Tout le monde le sait, d'ailleurs... il ne m'épargne même pas le ridicule... je suis un objet de risée.

Le Baron. — Ah !... si vous en faites une question d'amour-propre !...

Mme Margès. — Non pas d'amour-propre seulement, mais d'amour aussi.

Le Baron. — D'amour, Mme Margès, d'amour ! ne voulez-vous pas dire qu'une bonne affection ?...

Mme Margès. — Vous ne pouvez pas comprendre ces choses-là... vous êtes un vieux sanglier... mais j'aime mon mari, moi, je l'aime comme au premier jour... Alors, après quarante ans de mariage, sans un nuage, sans une discussion, quand on a toujours fait son devoir, tout son devoir, en arriver là, se savoir délaissée pour la première venue, c'est dur tout de même, c'est bien dur, allez !...

Elle pleure.

Le Baron. — Ma vieille amie, ma vieille amie.

Mme Margès. — Oui, votre vieille amie, c'est tout ce que vous trouvez à me dire. Il n'y a que les jeunes femmes, n'est-ce pas, qui aient le droit d'avouer certains sentiments. Si j'avais vingt-cinq ans, je serais touchante, intéressante. Mais, à mon âge, je suis ridicule d'aimer, de pleurer, d'être jalouse, car je suis jalouse. Je ne connaissais pas la jalousie... c'est une chose affreuse... Vous la connaissez ?

Le Baron. — La jalousie ?...

Mme Margès. — Non... cette fille.

Le Baron. — Ah ! Mlle Egreth ?... non, je ne la connais pas... Comment voulez-vous que je la connaisse ?

Mme Margès. — Emile l'a présentée à tous ses amis.

Le Baron. — Il ne me l'a pas présentée.

Mme Margès. — Elle n'est pas jolie.

Le Baron. — Non?

Mme Margès. — Elle est maigre.

Le Baron. — Oui ?...

Mme Margès. — Mais c'est une actrice ! Dès qu'une femme monte sur les planches, elle exerce sur les hommes un attrait singulier. Emile en est fou... il lui donne de l'argent, des bijoux... Elle tire de lui tout ce qu'elle peut. Elle a bien raison, puisque ces créatures-là trouvent toujours des hommes assez bêtes pour obéir à leurs fantaisies. Mais, ce qui me met le plus en colère, c'est sa crédulité, à lui. Il est persuadé qu'elle l'aime avec transport.

Le Baron. — Avec transport payé.

Mme Margès. — Il lui fait une pièce.

Le Baron. — Une pièce ?

Mme Margès. —Oui, une pièce de théâtre... un homme qui a toujours été si rangé, si tranquille... et intelligent... quoi ?

Le Baron. — Oui, oui, intelligent.

Mme Margès. — C'est depuis le mariage de Juliette qu'il a changé ainsi... je n'y comprends rien.

Le Baron. — Cela peut s'expliquer, pourtant. Il y a deux hommes dans Margès... Le bon mari, l'excellent père que nous avons connu, et le beau-père de Jean Raidzell, le beau-père qui a voulu faire de la mousse comme le champagne de son gendre, et, entraîné par Eugène dans un monde de viveurs, a cru qu'il était chic d'avoir une maîtresse. Seulement, il était à l'âge où, surtout pour un homme qui a peu vécu, les jeunes personnes sont dangereuses et, lorsqu'un sexagénaire jette sa gourme !... Mais, croyez-moi, l'ancien Margès n'est pas mort, il n'est qu'endormi.

Mme Margès. — Ah ! comment le tirer de son long sommeil !... Vous êtes son ami, Baron, son vieil ami... vous devriez lui représenter combien sa conduite est abominable et qu'il n'a pas le droit de me rendre malheureuse. Vous ne savez pas ce qu'est ma vie, à quelles vexations je suis en butte. Avant-hier encore, j'ai reçu une lettre dans laquelle on me disait : « Vous serez bien adroite si vous gardez ce soir votre mari auprès de vous. »

Le Baron. — Et vous l'avez gardé, naturellement.

Mme Margès. — Ah ! pour sûr !

Le Baron. — Quelle erreur ! Mais c'est elle-même, c'est Mlle Egreth qui vous avait envoyé cette lettre.

Mme Margès. — Vous croyez ?

Le Baron.— Voyons ?... C'était signé ! Elle avait besoin de sa soirée, elle devait dîner avec un beau jeune homme ; alors, elle vous avertissait pour se débarrasser de son vieux. Vous avez fait admirablement son jeu. Il fallait, au contraire, laisser Emile y aller !

Mme Margès. — Ah ! bien, merci !

Le Baron. — Mais, certainement, elle eût été d'une humeur massacrante, et Margès ne se serait pas très bien amusé. Cette lettre, quelle indication, madame Margès, quelle indication !

Mme Margès. — Comment ?

Le Baron. — Naturellement, vous mettez tous les obstacles à leur liaison.

Mme Margès. — Du moins, je tâche.

Le Baron. — Eh bien, ce n'est pas ça du tout. Savez-vous ce que vous devriez faire ?

Mme Margès. — Non.

Le Baron. — Votre fille Juliette est dans le Midi, à Cannes ?

Mme Margès. — Oui.

Le Baron. — Allez la rejoindre dès demain. Mais partez seule, seule! Retirez-vous chez votre fille, comme d'autres plus jeunes se retirent chez leur mère.

Mme Margès. — Mais alors, Emile sera jour et nuit chez Mlle Egreth.

Le Baron. — Précisément, jour et nuit... elle en aura bien vite assez. Ces jeunes femmes qui prennent pour amis sérieux des hommes mariés savent bien ce qu'elles font. Mais, que l'homme marié devienne libre tout à coup, il n'est plus sérieux, et, si elles n'ont même plus leurs nuits à elles, qu'est-ce qui leur reste? Ça devient intolérable. Il faut guérir le mal par le mal. Croyez-moi : de l'homéopathie, madame Margès, de l'homéopathie. Envoyez-le coucher chez elle, elle l'enverra coucher... chez vous.

Mme Margès. — Vous vous moquez de moi.

Le Baron. — Pourquoi me moquerais-je de vous ? je ne trouve pas que les gens trompés soient tellement comiques. Et je suis désolé de vous voir de la peine... Alors, je vous propose un moyen.

e MARGÈS. — Si j'étais certaine que ça réus-

BARON. — Ça vous réussira, je vous en réponds. z ! avant quinze jours c'est moi, le vieux san- qui vous ramènerai Emile.

e MARGÈS. — Je verrai... je verrai... (Un silence.) -moi, ils ont du monde à dîner ici, ce soir ?

BARON. — Oui.

e MARGÈS. — Quand je suis entrée, tout à e, j'ai cru qu'ils déménageaient.

BARON. — Non, ils reçoivent... vous n'êtes pas s ?

e MARGÈS. — Nous ne sommes jamais invités à randes machines-là, nous autres. Oh ! s'il n'y que Paul...mais ma belle-fille ne nous trouve pas décoratifs et, comme elle a une grande influence on fils... Mme Deguingois doit être invitée ?

BARON. — Je ne sais pas.

e MARGÈS. — C'est probable. Pensez donc, une ingois est à sa place dans la plus haute société!... ut maintenant qu'elle se poudre, elle a l'air marquise.

Sur ces derniers mots, Mme Deguingois est entrée.

Scène X

MARGÈS, Mme DEGUINGOIS, LE BARON

ne DEGUINGOIS. — Bonjour, Julie.

ne MARGÈS. — Bonjour, Virginie.

BARON. — Bonjour, madame Deguingois.

ne DEGUINGOIS. — Bonjour, monsieur Bouif... n'est pas là ?

BARON. — Non, il est sorti, il est allé à la Cham-

ne DEGUINGOIS. — Ah ! c'est ennuyeux... Mais ous demande pardon... j'interromps votre con- ation... je vous dérange.

BARON. — Nullement.

me DEGUINGOIS. — Vous étiez sans doute en de monter la tête à Mme Margès contre ma fille, s avoir poussé Paul à cette algarade. Christiane tout raconté, beau donneur de conseils, réforma- du genre humain.

BARON. — Madame Deguingois, vous vous ez, il n'a pas été question une minute de votre ; mais je vois ce que c'est : vous êtes entrée ici l'intention de morigéner votre gendre et, comme ne le rencontrez pas, c'est à moi que vous vous renez. Aussi bien, une femme qui a envie de par- comment l'en empêcher ? Je vous quitte la place. ame Margès, au revoir. De l'homéopathie ! ma- e Margès, de l'homéopathie ; madame Deguin- , serviteur ! (Il sort.)

Scène XI

Mme MARGÈS, Mme DEGUINGOIS

me DEGUINGOIS. — De l'homéopathie... Qu'est- que ça cache encore ? Alors, M. Bouif ne vous a dit.

me MARGÈS. — Non, rien.

me DEGUINGOIS. — Naturellement, il sème la dis- le entre nos enfants et, le coup fait, il se retire.

me MARGÈS. — Je ne suis pas au courant.

me DEGUINGOIS. — Paul a fait à Christiane une e odieuse, et dans un moment où il devait la ager.

Mme MARGÈS. — Comment ça... c'est la première nouvelle... serait-elle dans une situation ?

Mme DEGUINGOIS. — Dieu merci, non ; mais elle a ce soir quinze personnes à dîner et elle a besoin de toute sa tête.

Mme MARGÈS. — Ah ! elle a du monde à dîner ; je n'en savais rien.

Mme DEGUINGOIS. — Votre fils est trop nerveux, trop impressionnable. Parce qu'il a plu à un méchant journaliste d'écrire un méchant article dans une feuille que personne ne lit, le voilà qui s'affole jusqu'à vouloir désormais réduire son train de maison, prendre un tout petit appartement... il parle même de vivre à la campagne !

Mme MARGÈS. — Si Paul reconnaît que leurs dépenses sont disproportionnées, je ne puis que l'approuver.

Mme DEGUINGOIS. — Naturellement, vous donnez raison à votre fils; mais, moi, je vous déclare que ma fille n'est pas faite pour l'existence médiocre qu'on lui fait entrevoir.

Mme MARGÈS. — S'il le fallait, pourtant.

Mme DEGUINGOIS. — Vous en prenez aisément votre parti... vous supporteriez que ma fille fût pauvrement logée, pourvu que la vôtre ait son hôtel aux Champs-Elysées, son château à Epernay et sa villa à Cannes.

Mme MARGÈS. — Ce n'est pas la même chose : Juliette a épousé un Raidzell.

Mme DEGUINGOIS. — Ah ! comment l'a-t-elle épousé ?

Mme MARGÈS. — Mais à la mairie et à l'église.

Mme DEGUINGOIS. — Je n'ai pas eu la chance qu'un archimillionnaire manquât de se casser la figure devant ma porte pour l'héberger et lui jeter ma fille dans les bras.

Mme MARGÈS. — Moi, j'ai jeté Juliette dans les bras de M. Raidzell ?

Mme DEGUINGOIS. — Nous avons tous été témoins de votre manège matrimonial.

Mme MARGÈS. — Avec ça que vous n'en eussiez pas fait autant... seulement, ça ne s'est pas trouvé.

Mme DEGUINGOIS. — Ah ! non ! ça ne s'est pas trouvé, loin de là !

Mme MARGÈS. — Loin de là?... Mais, si vous rêviez pour Christiane une existence dorée, brillante, il ne fallait pas qu'elle épousât mon fils. D'ailleurs, là n'est pas la question. Je trouve, en effet, qu'elle l'entraîne à des dépenses exagérées. Qu'ils viennent donc faire des économies chez nous, à la campagne. Nous irions tous vivre à Pressagny, je n'y verrais que des avantages.

Mme DEGUINGOIS. — Cela ferait le plus grand bien à votre mari, évidemment.

Mme MARGÈS. — Pourquoi, à mon mari ?

Mme DEGUINGOIS. — Certains hommes, à son âge, ont besoin d'une vie calme, régulière... Paris, avec ses distractions forcées, ses tentations possibles, ne leur est pas recommandé... j'exprime là une généralité...

Mme MARGÈS. — Une généralité directe... vous êtes pleine de bon sens, Virginie, lorsqu'il s'agit des autres ; mais, croyez-moi, la vie de Paris n'est pas bonne non plus à certaines jeunes femmes qu'il faudrait mettre aussi à l'abri de tentations possibles.

Mme DEGUINGOIS.—Vous parlez par énigmes, Julie.

Mme MARGÈS. — Voyez-vous, il y a des choses auxquelles je ne veux même pas penser... ce serait tellement effroyable.

Mme Deguingois.— Mais quelles choses?... Si vous faites allusion à Christiane, elle est capable de résister à toutes les tentations, croyez-moi ; on n'a rien à dire sur elle, j'imagine. Décidément, vos chagrins personnels, vos désillusions conjugales vous rendent pessimiste... il ne faut pas s'en étonner ; mais, rassurez-vous, ma fille est une honnête femme.

Mme Margès. — Tant mieux... car mon fils ne serait pas un mari complaisant ou aveugle comme le fut, sans doute, ce pauvre M. Deguingois.

Mme Deguingois. — Vous insultez un mort !

Mme Margès. — Où prenez-vous que je l'insulte ?

Mme Deguingois. — Vous avez dit complaisant.

Mme Margès. — Ou aveugle.

Mme Deguingois. — Je vous défends de parler de mon mari.

Mme Margès. — Il ne fallait pas me parler du mien. C'est vous qui avez commencé.

Mme Deguingois. — La vengeance ne vous fait pas reculer devant la calomnie.

Mme Margès. — Oh ! la calomnie, je n'invente rien. Il paraît que, lorsque M. Deguingois était simple employé aux forges de Maubeuge, son avancement fut rapide.

Mme Deguingois. — Je sais ce qui a donné lieu à cette légende. Ma pauvre amie, vous ne connaissez donc pas la province ? L'avancement de mon mari fut rapide, en effet... j'étais jolie... on a rapproché ces deux circonstances, alors qu'il eût été plus juste de reconnaître que M. Deguingois était un homme probe, laborieux, capable, estimé de ses supérieurs et qui contentait ses chefs.

Mme Margès. — C'est vous surtout qui les contentiez.

Mme Deguingois. — C'est odieux ce que vous dites là... vous-même ne le croyez pas. Vous ne pouvez pas le croire. C'est odieux. (Elle tire son mouchoir.)

Mme Margès. — Laissez cela... entre femmes, les larmes sont inutiles.

Mme Deguingois. — Et quand cela serait... M. Deguingois était un homme sans initiative, sans hardiesse, comme votre fils. Christiane grandissait... il fallait songer à son avenir. Vous qui avez eu tant d'ambition pour vos enfants, pour votre fille, vous ne me reprocherez pas, j'espère, d'en avoir eu pour la mienne. Je ne considère pas que j'aie trompé mon mari.

Mme Margès. — Non ?

Mme Deguingois. — Je l'ai poussé.

Mme Margès. — Question de mots.

Mme Deguingois. — Ah ! vous pouvez bien rire. Je n'ai pas eu des aventures par curiosité, moi, par désœuvrement, par vice, ni même par amour, comme tant d'autres femmes passionnées ou frivoles. Ah ! non, l'amour n'est pas mon péché, et j'en ai toujours trouvé les gestes burlesques et pénibles. Ces choses-là m'ont toujours assommée et, chaque fois, je peux dire que je me suis sacrifiée, oui, sacrifiée. C'est pour ça que j'ai le droit de lever la tête.

Mme Margès. — Oh ! levez-la tant que vous voudrez !

Sur ces derniers mots, Jean Raidzell est entré.

Jean. — Bonjour, mère... Rebonjour, madame...

Mme Margès. — Bonjour, Jean.

Jean. — Je ne vous fais pas partir ?

Mme Margès. — Non, je m'en allais. (Elle sort.)

Mme Deguingois. — Eh bien, vous êtes allé chez cette personne ?

Jean. — Oui, oui, tout est arrangé.

Mme Deguingois. — Ah ! Christiane sera contente. Elle sait que vous êtes là ?

Jean. — Oui, oui, on l'a prévenue.

Mme Deguingois. — Ah ! justement...

En effet, Christiane est entrée.

Christiane. — Bonjour, mon ami.

Jean. — Bonjour, Christiane.

Christiane. — Je croyais que Mme Margès était ici.

Mme Deguingois. — Elle vient de s'en aller... et moi aussi, d'ailleurs, je vais rentrer chez moi... tu n'as plus besoin de moi ?

Christiane. — Non, non, tout est prêt maintenant.

Mme Deguingois. — Alors, à ce soir... (A Jean.) Au revoir, Jean... à ce soir !

Scène XII

JEAN, CHRISTIANE

Jean. — Il fait un temps épouvantable... des giboulées à chaque instant. Je suis allé chez Talmah Béjard... elle viendra ce soir... elle dira les vers.

Christiane. — Ah !

Jean. — Ça n'a pas l'air de vous toucher outre mesure.

Christiane. — Pardonnez-moi, mon ami... j'ai d'autres préoccupations.

Jean. — Lesquelles ?

Christiane. — Nous allons prochainement être séparés... Paul en a décidé ainsi.

Jean. — Votre mari... se douterait-il ?

Christiane. — Non ; mais il entre dans une ère de réformes... il juge que nous avons une vie trop mondaine, trop dispendieuse, il veut m'exiler à Pressagny ; alors, il sera difficile de nous voir.

Jean. — Oh ! ce n'est pas encore fait... Il changera d'avis... je m'en rapporte à vous. Bien que ce serait peut-être ce qu'il y aurait de mieux : être forcés de ne plus nous voir.

Christiane. — Bien ! Allons ! Vous êtes dans un de vos jours de cruauté ; vous avez votre mauvaise figure et vous vous apprêtez encore à me torturer.

Jean. — Ah ! lequel de nous deux torture l'autre ? Savez-vous ce que j'ai fait hier ?

Christiane. — Non.

Jean. — Je suis allé villa Saïd.

Christiane. — Pourquoi faire ?

Jean. — Pour souffrir.

Christiane. — A quoi bon. On peut souffrir partout.

Jean. — Je souffre mieux là... oui, j'y vais quelquefois... C'est comme une force qui m'y pousse et j'éprouve une sorte de volupté douloureuse à revoir cette maison que j'ai fait arranger pour vous avec tant de joie et de ferveur, à revoir cette chambre où vous vous êtes donnée... (Geste de Christiane.) oui, où tu t'es donnée pendant quinze jours et où tu n'es jamais revenue ! Mais quinze jours passionnés et qui m'ont trop laissé le souvenir et le désir de ton corps, de ta chair, de tes lèvres, de ton odeur ; j'en suis obsédé, lanciné. Oui, hier, je suis allé là-bas et j'ai passé tout l'après-midi le front collé contre la vitre, à regarder le petit jardin sans feuilles, sans fleurs, et qui l'été dernier, tu te rappelles, était comme un tapis vivant, éclatant dans le soleil. Ah ! mes tristes réflexions, tu les devines. La concierge, très amusée

Phot. Paul Boyer

Christiane (Mlle Berthe Cerny) et Jean Raidzell (M. Grand).

sans doute de cette histoire, m'accueille maintenant avec un air de commisération ironique, de pitié plate qui m'irrite, oui, qui m'irrite. Je suis gêné, moi, un Raidzell, devant cette femme ! C'est au point que, la prochaine fois, j'ai envie d'emmener avec moi une belle fille : je lui ordonnerai de défaire le lit, de créer dans la chambre un désordre bien amoureux.

CHRISTIANE. — C'est une idée.

JEAN. — Oh ! rassurez-vous... pour la concierge seulement.

CHRISTIANE. — J'avais compris.

JEAN. — Vous mériteriez pourtant que je prenne une maîtresse.

CHRISTIANE. — Votre pèlerinage à la villa Saïd ne vous a pas inspiré des pensées bien généreuses ; mais c'est chaque fois la même chose, vous en revenez hostile, méchant.

JEAN. — Dites plutôt découragé et, cette fois, plus que jamais, je vous assure. C'est votre faute... quelles preuves ai-je de votre amour ?

CHRISTIANE. — Oh ! Jean !

JEAN. — Parce qu'il y a huit mois vous vous êtes montrée jalouse de Mme Hurtz et que vous vous êtes donnée presque tout de suite, avec emportement, je le reconnais ; mais vous vous êtes reprise, et c'est après, après ! que vous avez les hésitations, les défenses, les pudeurs que les autres femmes ont coutume d'avoir avant, c'est après ! que vous ne m'accordez plus que ce que les autres femmes accordent avant, et c'est par la possession que je suis arrivé au flirt.

CHRISTIANE. — Je ne ressemble pas aux autres femmes.

JEAN. — Ah ! non, vous ne leur ressemblez pas, et j'ai la prétention de les connaître... Enfin, c'est sans doute pour cela que je vous aime. On dirait, ma parole, que vous avez fait une gageure, et vous m'avez fait prendre tant de détours pour que je devienne amoureux que, si je ne voulais plus l'être, je ne retrouverais plus mon chemin... et vous le savez bien.

CHRISTIANE.— Je n'ai pas fait de gageure et qu'appelez-vous des détours ? J'ai vécu moi-même pendant quinze jours dans une fièvre de bonheur et de passion. J'avais l'illusion que j'étais libre : mon mari était en Allemagne pour ce congrès socialiste. Je ne connaissais pas ce supplice, cette humiliation, la présence réelle de l'homme que l'on trompe, le son de sa voix, son regard qui se fixe sur vous. Combien de fois vous ai-je dit tout cela ? Mais mon cœur et mon âme sont demeurés à vous... et vous ne le savez que trop...

JEAN. — Votre âme et votre cœur... l'amour platonique... ce n'est pas cet amour-là que vous inspirez...

CHRISTIANE. — Oh ! je vous en prie...

JEAN. — Ni que vous avez voulu inspirer, rappelez-vous... autrement vous vous y seriez bien mal prise. Oh ! je sais que je manque de délicatesse : la pire offense étant, pour une femme, tantôt qu'on la désire, tantôt qu'on ne la désire pas, selon ses dispositions à elle, dans le moment. Mais, si je dois attendre pour vous posséder à nouveau que votre mari assiste à un congrès... prenez garde : les entr'actes trop longs tuent les meilleures pièces.

CHRISTIANE. — Ah ! Jean, si vous saviez combien je lutte contre moi-même, vous ne me parleriez pas avec cette brutalité. Non, non, vous ne vous doutez pas de la qualité de mon amour. Etre à vous, c'est aussi mon seul désir ; mais être à vous tout entière, comprenez-vous, tout entière. Ah ! va, sans cesse je fais ce rêve de t'appartenir sans hypocrisies, sans ruses, sans mensonges, sans obstacles. Tu doutes que je t'aime ; mais, si je ne t'aimais pas, pourquoi aurais-je voulu te garder, te retenir dans ma vie, dans la vie de mon cœur ? Et tu crois que j'agis délibérément, alors que je suis une pauvre créature en révolte continuelle contre le mal qu'elle se fait ? Tiens ! tout à l'heure, quand Paul m'a annoncé son dessein d'aller vivre à Pressagny, j'ai cru que tout mon sang se retirait de mes veines... Je ne sais pas comment je ne suis pas tombée là... et toi, devant la perspective d'une séparation, tu n'as que l'impatience, des reproches et des menaces.

JEAN. — Eh oui, de l'impatience, je l'avoue... je ne suis pas un ange. Il n'y a pas de raison pour qu'une telle situation ne se prolonge pas indéfiniment... En ce cas, je le répète, il vaut mieux être forcés de ne plus nous voir... ou bien alors, rendez-vous libre.

CHRISTIANE. — Libre, comment ?

JEAN. — Oui, votre mari vous en fournit le prétexte... vous ne l'aimez pas, vous n'avez pas d'enfant et vous m'aimez, dites-vous. Rendez-vous libre... vous serez la maîtresse de vos actes.

CHRISTIANE. — Et la vôtre !

JEAN. — Dame, la mienne, sans doute... sans compter que vous auriez une existence plus brillante.

CHRISTIANE. — Femme entretenue ! voilà ce que vous me proposez ?

JEAN. — Mais non, vous ne me comprenez pas... je veux dire... enfin ! Ah ! mon Dieu ! je n'ai pas de chance aujourd'hui... tout ce que je vous dis vous blesse... d'abord, puisque vous seriez divorcée.

CHRISTIANE. — C'est vous qui ne me comprenez pas, mon ami... Il y a des femmes auxquelles leur éducation, leurs principes interdisent d'établir leur bonheur en dehors de certaines conditions mondaines, sociales.

JEAN. — Vous avez réponse à tout.

CHRISTIANE. — Qu'est-ce que ça signifie ?

JEAN. — Ça signifie que ces femmes-là ne divorcent que lorsqu'elles sont sûres d'être épousées, n'est-ce pas ?

CHRISTIANE. — Ah ! Jean.

JEAN. — C'est ça que vous cherchez, dites-le donc ! Ah ! vous êtes toutes les mêmes... jamais de sincérité : toujours un but. Donnant, donnant. L'éternel système de la dragée haute... mais, ce système, vous l'avez perfectionné. Je vois clair. Vous vous êtes donnée pour que je vous apprécie, vous vous êtes reprise pour que je vous regrette, et, depuis des semaines et des mois, vous m'avez gardé dans la vie de votre cœur soi-disant... en réalité, vous me teniez en haleine. Depuis quelque temps j'avais entrevu l'explication de votre conduite vis-à-vis de moi. Hier, là-bas, dans cette chambre, elle m'est apparue nettement et, à l'instant, vous venez vous-même de me la dire. Eh bien, c'est ce que je voulais. Adieu.

CHRISTIANE. — Je ne vous ai rien dit, vous mentez. Et cette explication infâme n'est que dans votre esprit à vous, dans votre irritation d'enfant gâté auquel on refuse, dans votre orgueil d'homme riche auquel on résiste, auquel on ose résister. Mais vous n'êtes qu'un pauvre malade et vous voyez l'intérêt partout... je vous plains ! Ou plutôt dites donc la vérité : vous en avez assez, vous désirez une rupture et, croyant être énergique, vous êtes féroce lâche-

ment. Et alors, vous interprétez à votre façon mes répugnances aux situations équivoques. Mon élan vers vous, mes scrupules, mes pudeurs, mes tendresses, vous les salissez, vous les traduisez en calculs abominables. Ah ! c'est affreux ! c'est affreux !... Je ne méritais pas ça... je ne méritais pas ça... ce n'est pas la récompense de vous avoir tant aimé.

Enfin les larmes sont venues... elle en profite abondamment.

JEAN, s'approche d'elle et veut lui prendre la main. — Christiane... Christiane...

CHRISTIANE. — Non, laissez-moi, laissez-moi... vous l'avez dit : Adieu... Ç'est fini... Allez-vous-en ! Allez-vous-en !

JEAN. — Christiane, je t'en prie... écoute-moi... oui, j'ai eu une pensée odieuse... je te demande pardon. Mais aussi, c'est ta faute, je t'assure... je ne suis plus moi-même... c'est toi qui m'as rendu ainsi, à force d'attente exaspérante et déprimante à la fois... Je souffre, alors, je suis injuste... mais je t'aime, je t'adore, tu le sais bien.

CHRISTIANE. — Je ne vous aime plus... je ne peux plus vous aimer... en vain vous voulez retirer vos mauvaises paroles, je les entendrai toujours.

JEAN. — Mais laisse-moi t'expliquer... j'étais venu ici mal disposé, avec des intentions agressives, c'est vrai. Aussi, j'avais passé hier un après-midi détestable. Et puis, tu sais que Juliette est dans le Midi, que, si je suis resté à Paris, c'est uniquement à cause de toi, dans l'espoir qu'enfin... il faudra bien qu'un de ces jours tout de même j'aille la rejoindre. Alors, tout à l'heure, quand j'ai compris qu'il me faudrait partir encore sans t'avoir possédée, j'ai perdu la tête. Et puis, je ne te l'ai pas dit, l'autre soir, chez les Houlbec, une femme qui lit dans la main m'a prédit que je mourrais bientôt de mort violente.

CHRISTIANE. — Ne dis pas ça, ne dis pas ça.

JEAN. — Ah ! tu vois bien que tu m'aimes.

CHRISTIANE. — Non... de mort violente ? Vous ne croyez pas à ces choses-là, j'imagine ?

JEAN. — J'y crois sans y croire... tout de même elle a vu mon accident d'automobile... il y a bientôt quatre ans.

CHRISTIANE. — Elle l'a vu parce qu'elle le savait.

JEAN. — Non, non, il est marqué. Si c'était vrai, pourtant, si c'était vrai!... songes-tu que je pourrais mourir sans avoir obtenu ce que je désire le plus au monde ? Ah ! si tu m'as aimé, si tu m'aimes, que pèseront tes scrupules à côté de tes remords ! Je comprends que tu aies été indignée sur le moment...

CHRISTIANE. — Révoltée !

JEAN. — Oui, révoltée ; mais je t'explique : j'ai honte de ce que j'ai fait... ce n'est pas élégant, j'en conviens... maintenant, si vous prononcez que je doive renoncer à vous, du moins soyons des amis comme nous l'étions avant cette malheureuse aventure, oubliez une minute d'exaspération et dites-moi que vous me pardonnez.

CHRISTIANE. — Je vous pardonne et c'est bien la preuve que je vous aime : je n'ai pas de fierté; mais je ne peux pas oublier. Retenez bien ce que je vais vous dire, Jean : le hasard ferait que nous puissions être librement l'un à l'autre, jamais je ne consentirais à devenir votre femme, jamais, vous m'entendez, quand même vous m'en supplieriez à genoux. Mais, comme je ne veux pas non plus que l'arrière-pensée d'une telle pensée subsiste dans votre esprit...

JEAN. — Je vous affirme, Christiane...

CHRISTIANE. — Quand partez-vous pour le Midi ?

JEAN. — Je ne sais pas encore... ça dépendra...

CHRISTIANE. — Je viendrai demain, villa Saïd.

JEAN. — Mais ce n'est pas uniquement parce que j'ai été odieux.

CHRISTIANE. — Non, c'est aussi parce que je t'aime !

JEAN. — Ah ! Christiane !

Ils s'embrassent longuement et le rideau tombe vite, très vite, devant leur étreinte.

RIDEAU

Paul, à Christiane : « *Jean est ton amant ?* »

ACTE IV

PREMIER TABLEAU

Quelques semaines après, au mois d'avril, à Cannes. — Un salon très élégant de la villa des Raidzell, appelée la Turquoise. Portes à droite et à gauche. Le salon donne, par une large baie, sur une pergola, sorte de terrasse à l'italienne, fleurie de rosiers grimpants, de géranium-lierre et de bougainvilleas violets. — Des palmiers-dattiers, des chamérops, des canariensis, des dracœnas, des agaves, des aloès, donnent au jardin un caractère exotique, résolument africain. — Au bout du jardin, dans un vieux mur, cuit et doré par le soleil, une ouverture est percée, à travers laquelle on aperçoit la mer, très bleue. Tout près, un amandier éclate en fleurs roses.

Scène première

EUGÈNE, UN DOMESTIQUE

Au lever du rideau, Eugène Raidzell, assis à une table, prend des notes, crayonne sur des plans étalés devant lui. Un domestique entre et lui tend une carte.

EUGÈNE. — M. Colozzi... Connais pas.

LE DOMESTIQUE. — Ce monsieur insiste pour parler à monsieur.

EUGÈNE. — Un tapeur ?

LE DOMESTIQUE. — Je ne crois pas.

EUGÈNE. — Qu'il entre...

M. Colozzi est introduit.

Scène II

EUGÈNE, M. COLOZZI

COLOZZI. — Bonjour, monsieur. Je vous demande pardon de vous déranger... je viens de la part de M. Capron, le maire de Cannes...

EUGÈNE. — Asseyez-vous donc.

COLOZZI. — Merci, monsieur... En deux mots, voici ce qui m'amène... Je suis chargé par le directeur de *la Vie en rose*, une nouvelle publication dont vous avez peut-être entendu parler...

EUGÈNE. — Oui, oui...

COLOZZI. — ... Je suis chargé de photographier les villas les plus intéressantes de Cannes, Nice, Antibes, etc... Nous consacrons notre prochain numéro à la Côte d'Azur, et, naturellement, nous serions très désireux que la villa de MM. Raidzell figurât dans ce numéro. Alors, je viens vous demander l'autorisation de prendre quelques vues de la Turquoise.

EUGÈNE. — Mais, certainement... Prenez toutes les vues que vous voudrez, mon brave ami !

COLOZZI. — Merci mille fois, monsieur. Alors, puis-je venir aujourd'hui, après déjeuner, pour profiter de l'éclairage. Je viendrais avec mon aide... nous ne dérangerions personne... nous prendrions des vues extérieures. Naturellement, si des personnes, des dames notamment, veulent poser, ça donne toujours plus d'intérêt à la photographie...

EUGÈNE. — Ah ! ça, vous le leur demanderez...

COLOZZI. — Je vous remercie mille fois, monsieur... voulez-vous avoir l'obligeance d'écrire un mot sur votre carte, un mot seulement, pour qu'on nous laisse circuler, mon aide et moi ?

EUGÈNE. — Comment donc ! (Il écrit sur une carte.) Votre nom, déjà ?

COLOZZI. — Colozzi... deux *z*..

EUGÈNE. — Vous êtes Italien ?

COLOZZI. — Pardon, monsieur, Suisse.

EUGÈNE. — Bravo ! (Il lui tend la carte.) Voilà.

COLOZZI. — Encore une fois, monsieur, merci pour votre aimable accueil... Alors, nous viendrons après déjeuner... Au revoir, monsieur... j'ai bien l'honneur de vous saluer.

EUGÈNE. — Au revoir, mon ami !

COLOZZI. — Ne vous donnez pas la peine... Je retrouverai mon chemin. (Il sort. Quelques secondes, puis le Baron entre par la baie qui donne sur le jardin.)

Scène III

EUGÈNE, LE BARON, puis JEAN

LE BARON. — Bonjour, monsieur Eugène.

EUGÈNE. — Bonjour, Baron.

LE BARON. — Je venais voir si les journaux de Paris sont arrivés.

EUGÈNE. — Oui, tenez, ils sont tous là... Ça vous intéresse donc, les journaux ?

LE BARON. — C'était avant-hier soir la grande réunion dans laquelle Paul Margès a rendu compte aux électeurs de son mandat. Je voudrais savoir comment ça s'est passé... Ça doit être dans les journaux de ce matin. Et vous êtes déjà au travail, monsieur Eugène ?

EUGÈNE. — Déjà ?... Je suis ici depuis un bout de temps... j'étais levé à cinq heures...

LE BARON. — Vous ne dormez donc plus ?...Il faut dormir...

EUGÈNE. — Je n'ai plus de sommeil. Vous savez... quand on a une idée dans la tête !

LE BARON. — Toujours de vastes projets ?

EUGÈNE. — Oui. Approchez un peu que je vous montre ça, mon vieux Baron ! Vous voyez, tout ce qui est entouré au crayon rouge, c'est là que s'élèvera la ville, ma ville... la nouvelle Capoue !

LE BARON. — C'est immense !

EUGÈNE. — Immense ! Voilà le chemin de fer qui nous relie à la grande ligne, en suivant la vallée... Ici l'aqueduc qui nous amènera les eaux de l'Argentière et du Riou, tantôt souterrain, tantôt aérien... exactement sur le modèle de l'aqueduc romain de Fréjus.

LE BARON. — Ah ! ces Romains ! Ils savaient construire.

Cependant, Jean, qui est entré par la porte de gauche, s'est approché.

JEAN. — Bonjour, Eugène...

EUGÈNE. — Bonjour, Jean... Et puis, alors, dans tout ça, des villas... mais pas de cabanons, pas de bastidons... D'ailleurs, on ne vendra pas de terrain au-dessous de cinq hectares, de façon qu'il n'y ait que de jolies propriétés, et j'aurai des inspecteurs spéciaux, des inspecteurs auxquels les architectes seront tenus de soumettre leurs plans... parce que, sous prétexte qu'on est dans le Midi, il y a toujours des imbéciles pour vous flanquer de l'architecture arabe, des mosquées, des minarets et des moucharabiehs.

LE BARON. — Tandis qu'il ne viendrait pas à l'idée d'un Arabe de bâtir, à Biskra, un chalet normand.

EUGÈNE. — Mon petit Jean, avant un mois, quinze cents terrassiers, des Piémontais que j'embaucherai, éventreront l'Esterel.

JEAN. — Tu n'oublies qu'une chose, mon pauvre Eugène, c'est que l'Esterel est domanial et que l'Etat ne veut pas te le vendre.

EUGÈNE. — L'Etat, on se passera de lui. Possession vaut titre, et, quand j'aurai mis là-dessus quinze cents Piémontais, que l'Etat vienne donc avec ses douze gardes forestiers.

JEAN. — On t'enverra des gendarmes, de la troupe.

EUGÈNE. — Eh bien, on se battra ! J'aurai des canons sur le mont Vinaigre et sur le cap Roux !... Je domine la situation, je suis inexpugnable. Le gouvernement français reconnaîtra la principauté de l'Esterel comme il reconnaît la principauté de Monaco, englobée dans son territoire. Je fonde la dynastie des Raidzell, au capital d'un milliard. Tu seras prince héritier, petit bonhomme et, quand je claquerai, tu me succéderas. Ma belle-sœur serait une charmante princesse. Je n'oublierai personne, sois tranquille, et le Baron sera mon conseiller intime ; vous voudrez bien, Baron ?

LE BARON. — Oh ! certainement, monsieur Eugène, si vous croyez que je puisse vous rendre des services... bien que, pour mon goût, je préférerais une petite place de bibliothécaire...

EUGÈNE. — Nous reparlerons de ça... Quelle heure est-il ?

JEAN. — Neuf heures et demie.

EUGÈNE. — J'ai commandé qu'on tienne l'auto prêt pour neuf heures... je vais faire un tour jusqu'aux Adrets...

JEAN. — Tu rentres déjeuner ?

EUGÈNE. — Oui, oui... Au revoir et à tout à l'heure... Si je suis en retard, ne m'attendez pas. (Il sort.)

Scène IV

LE BARON, JEAN, puis Mme MARGÈS

LE BARON. — Il ne faut pas le contrarier, mais ça devient inquiétant.

JEAN. — Tout cela n'est encore que dans son imagination ; mais, quand il y aura commencement d'exécution, il faudra intervenir.

LE BARON. — J'ai bien peur que ce ne soit pas loin... à partir d'un certain moment, ça va vite !

JEAN. — Pour tout le reste, il est très sensé ; mais, quand il s'agit de sa ville... C'est égal, il a dit là des choses...

Mme Margès entre par la baie du jardin.

JEAN. — Bonjour, mère.

Mme MARGÈS. — Bonjour, Jean. (Au Baron.) Eh bien, ces journaux, qu'est-ce qu'ils disent ?

LE BARON. — La réunion a été orageuse... très orageuse même... je n'ai parcouru que *l'Intégral*, mais il exagère sans doute un peu.

Mme MARGÈS. — Mon pauvre Paul ! tel que je le connais, il a dû passer une soirée terrible.

LE BARON. — Oui... Enfin ! espérons qu'avant dix-neuf cents ans, les mœurs électorales se seront tout de même adoucies. Vous avez abandonné votre mari ?

Mme MARGÈS. — Je l'ai laissé dans le jardin, à la place où nous étions : il ne dit pas un mot... pas moyen de lui arracher une parole !... Alors, je l'ai

laissé, que voulez-vous !... Ah ! quand ça finira-t-il ? Vous m'aviez pourtant bien promis...

LE BARON. — Je vous avais promis de vous le ramener... je vous l'ai ramené... je vous avais demandé quinze jours, il a fallu un mois ; mais il est ici, c'est l'essentiel...

Mme MARGÈS. — Son corps est ici ; mais son esprit est toujours ailleurs.

LE BARON. — Attendez !... Attendez !... il ne peut pas oublier du jour au lendemain... De l'allopathie, madame Margès, de l'allopathie ! Déjà il ne va plus à la gare à tous les trains, dans l'espérance qu'elle viendra le rejoindre. Hier soir, il a reconnu qu'elle avait eu plusieurs amants avant lui, et non pas un seul comme elle le lui avait fait croire et comme il l'avait cru ! Déjà, il n'est plus aussi coquet, il commence même à se négliger : il vous reviendra. Il y a du mieux, je vous assure, il y a du mieux ! C'est une question de temps ; ça ne se fait pas tout de suite.

Mme MARGÈS. — Je monte auprès de Juliette... Je vais assister à la toilette de mon petit-fils...

LE BARON. — Mais oui... faites donc ça !...

Mme MARGÈS. — Ensuite j'irai m'habiller. Vous avez fini ce journal ? Je peux le prendre ?

LE BARON. — Oui... oui.

Mme MARGÈS. — Retournez auprès d'Emile... ne le laissez pas s'absorber... tâchez de le distraire, de le faire parler...

LE BARON. — J'y vais, ma bonne amie... Soyez tranquille...

Tous deux sont sortis, Jean est resté seul. Christiane entre dans le salon, chapeautée, gantée, prête à sortir.

Scène V

CHRISTIANE, JEAN, puis GERMAINE

CHRISTIANE. — Vous regardiez ça... Est-ce beau ! Il fait un temps invraisemblable ; la mer est comme un lac, et elle était si agitée, hier... la Turquoise est d'une couleur idéale, ce matin... Quelle jolie idée d'avoir appelé votre villa la Turquoise... Cette ouverture dans ce vieux mur et par laquelle on aperçoit la mer... c'est comme une grosse pierre bleue ! Et le grand arbre rose, à côté, met dans tout ce coin une note exquise... Ah ! ce Midi... c'est vraiment le pays d'amour. Mais si l'on n'aimait pas et si l'on n'était pas aimé, com ne tout cela semblerait triste... Je me rappelle, l'année dernière, m'être assise à cette même place, devant ce spectacle, par un matin pareil, et je pensais : que de splendeur perdue !

JEAN. — C'est vrai... et maintenant ?

CHRISTIANE. — La beauté des choses ne me fait plus de mal, puisque vous m'aimez. L'année dernière, je ne regardais même pas les roses dont ce jardin est rempli. Maintenant, je les salue comme des petites reinns... je les respire avec dévotion... je les connais toutes par leur nom... c'est dommage qu'elles aient parfois de si vilains noms ! J'aime bien quand elles s'appellent : *Gloire de Dijon, Coquette de Lyon, Perle des Jardins, Rêve d'or, Soleil d'or.* J'aime moins quand elles ont des noms de personne, à moins que ce ne soit : *la Reine Olga, la Princesse de Radziwill, la Duchesse d'Edimbourg...* mais peut-on les appeler : *Maman Cochet, Papa Gontier* ou *M. Boncenne...* quelle profanation! N'êtes-vous pas de mon avis ?

JEAN. — Absolument !

CHRISTIANE. — Vous ne dites rien ?

JEAN. — A propos de roses, Nabonnand, vous savez, l'horticulteur du golfe Juan...

CHRISTIANE. — Oui...

JEAN. — Nabonnand m'a offert la dédicace d'une nouvelle variété qu'il est en train d'étudier pour la saison prochaine et qui sera, paraît-il, une merveille...

CHRISTIANE. — Ah !

JEAN. — Oui... il donnera à cette rose le nom que je lui désignerai...

CHRISTIANE. — Comment s'appellera-t-elle ?

JEAN. — Devinez...

CHRISTIANE. — Je ne sais pas...

JEAN. — Elle s'appellera *Christiane Raidzell.*

CHRISTIANE. — Vous dites des folies ! Elle ne s'appellera jamais *Christiane Raidzell.*

JEAN. — Pourquoi ?

CHRISTIANE. — Parce que je ne le veux pas... Et puis, ce n'est que pour le printemps prochain et, d'ici là, il peut se passer tant de choses. Non, non, il faut rester comme nous sommes.

JEAN. — Vous êtes devenue bien raisonnable... vous vous contentez donc à présent de l'à peu près du bonheur.

CHRISTIANE. — Oui.

JEAN. — Eh bien, c'est moi qui ne m'en contente plus. Depuis que tu es redevenue ma maîtresse, depuis que je t'ai reprise, je reconnais combien tu avais raison ! Oui, la souveraineté de l'amour est supérieure à toutes les lois, et le partage, les mensonges, les obstacles sont intolérables. Jamais je ne l'ai senti comme hier quand nous étions sur le yacht... tu te rappelles : j'étais au gouvernail et je commandais la manœuvre.

CHRISTIANE. — J'aime bien... j'aime quand tu commandes.

JEAN. — J'avais dirigé le bateau vers la pleine mer... et, peu à peu, les maisons sur le rivage, les villas sur les collines et les montagnes même disparaissaient... Alors, quand nous n'avons plus vu la terre, quelle sensation... quelle illusion plutôt, de liberté j'ai éprouvée. Il me semblait que nous voguions vers des îles !

CHRISTIANE. — Ah ! comme le bateau fendait les vagues, comme le vent le faisait pencher, pencher, et ses voiles blanches étaient éblouissantes dans le soleil ! On eût dit qu'un grand oiseau nous emportait sur ses ailes lumineuses !...

JEAN. — Oui, mais il a fallu rentrer. Alors, quand nous avons dû virer de bord, je n'ai pas eu le courage d'en donner l'ordre moi-même et j'ai rendu le commandement au capitaine. Et nous sommes revenus dans le soir qui tombait et nous étions l'un près de l'autre, silencieux. Nous rentrions, nous rentrions. Ah ! quel mot abominable, quelle chose plus affreuse encore ! Revenir au port, c'était revenir à la réalité et c'est bien à terre que nous sommes descendus. Si nous n'étions pas revenus, Christiane, si je t'avais enlevée enlevée !... je t'assure qu'une minute j'en ai eu la tentation.

CHRISTIANE. — A la même minute, j'y ai pensé aussi... alors, tu aurais créé l'irrémédiable !

JEAN. — L'irrémédiable, oui ; mais on est toujours le centre d'un tas de choses : mille liens vous attachent qu'on ne peut pas rompre... nous ne pouvons pas partir à cause de mon frère, maintenant. Il nous a tenu là, tout à l'heure, au Baron et à moi, des propos inquiétants...

CHRISTIANE. — Ecoutez.

JEAN. — Quoi donc ?

CHRISTIANE. — Il me semble que j'ai entendu marcher tout doucement, à côté, sur la terrasse. (Un silence, elle va regarder au dehors.) Non, il n'y a personne... il m'avait bien semblé, pourtant...

JEAN. — Qui voulez-vous ?... Juliette est en haut... à cette heure-ci, elle est occupée à la toilette de Pierre.

CHRISTIANE. — Oh ! ce n'est pas Juliette, mais Germaine dont je me méfie, Germaine, la petite cousine fidèle et dévouée, et que nous trouvons à chaque instant sur nos pas... Vous n'avez pas remarqué ?

JEAN. — Ma foi non.

CHRISTIANE. — L'autre soir, dans le jardin, je suis certaine qu'elle nous a vus nous embrasser.

JEAN. — C'est un spectacle qui en vaut un autre.

CHRISTIANE. — A la bonne heure, rien ne vous trouble.

JEAN. — Ah ! je t'aime, tu m'aimes, et je me moque de tout.

CHRISTIANE. — C'est égal, ne restons pas là. Je descends jusqu'à la rue d'Antibes ; accompagnez-moi...

Sur ces derniers mots, Germaine est entrée dans le salon par une des portes de gauche.

GERMAINE. — Tiens ! bonjour, Christiane !... Bonjour, Jean !... Comme elle est belle ! Vous sortez ?...

CHRISTIANE. — Oui, petite curieuse... je vais rue d'Antibes acheter des voilettes... c'est grave ! Venez-vous avec nous ?

GERMAINE. — Oh ! non, j'ai des lettres à écrire... il faut que j'écrive à mon mari... c'est grave.

CHRISTIANE. — Alors, au revoir, à tout à l'heure ! Vous venez, Jean ?

Ils sortent par la porte de droite

Scène VI

GERMAINE, JULIETTE

Germaine s'installe pour écrire. Quelques secondes, puis Juliette entre par la baie du jardin.

JULIETTE. — Bonjour, Germaine.

GERMAINE. — Bonjour, ma chérie ; je te croyais là-haut auprès de ton fils ?

JULIETTE. — Je viens de l'installer avec sa fraulein dans le jardin. Tu n'as pas vu Jean ? Le Baron m'a dit qu'il était ici.

GERMAINE. — Il était là il n'y a qu'un instant, il vient de sortir.

JULIETTE. — Seul ?

GERMAINE. — Oui... c'est-à-dire non, avec Christiane... ils sont allés rue d'Antibes.

JULIETTE. — Ah !... mais tu étais en train d'écrire... je te laisse...

GERMAINE. — Oui, j'écrivais à Georges... j'ai bien le temps.

JULIETTE. — Tu as reçu une lettre ce matin ?... Il va bien ?

GERMAINE. — Très bien... il t'envoie mille amitiés... il compte venir me rejoindre à la Turquoise la semaine prochaine, pour les fêtes de Pâques. Pauvre loup, il travaille toujours ! Oui, j'ai reçu une lettre, une lettre chargée, même... j'ai quelque chose à te remettre.

Elle tire de sa ceinture deux billets pliés.

JULIETTE. — Mais non, mais non, ça n'est pas pressé.

GERMAINE. — Si, si, je t'ai dit que je voulais te rembourser, deux cents francs par mois. C'est convenu, j'y tiens.

JULIETTE. — Ça ne te gêne pas, au moins ?

GERMAINE. — Ça me gênerait, au contraire, de ne pas m'acquitter de la dette matérielle que j'ai contractée envers toi.

JULIETTE. — Je ne voudrais pas que, pour cela, tu te prives de quoi que ce soit.

GERMAINE. — Sois tranquille... je ne me prive de rien. Depuis que j'ai suivi ton conseil d'être simple, très simple, depuis que j'ai renoncé au superflu, je me trouve riche, et j'ai reconnu aussi que le bonheur n'était pas dans le plaisir.

JULIETTE. — Alors, tu es heureuse ?

GERMAINE. — Comment ne le serais-je pas? Avec une amie comme toi, un mari qui m'ad...

JULIETTE. — Qui t'adore, tu peux le dire. Pourquoi n'achèves-tu pas ? Pourquoi n'oses-tu pas achever ?

GERMAINE. — Je pense combien j'en ai été indigne... alors j'ai honte.

JULIETTE. — Mais non, tu ne pensais pas du tout à ça... seulement, tu as un mari qui t'aime, toi, et tu as la délicatesse et la compatissante pudeur de ne pas évoquer l'image de ton bonheur devant moi qui ne suis pas heureuse, de même que les gens bien portants ne proclament pas leur santé devant un malade.

GERMAINE. — Mais non, Juliette, je t'assure, ce n'est pas ça.

JULIETTE. — Allons donc, si tu crois que je n'ai pas compris. Ah ! tu peux parler, va ; mais tu es comme les autres : tu m'épargnes ou tu crois m'épargner, tu te tais ; parce que tu m'aimes, tu agis comme une indifférente... tu agis comme ma mère, comme le Baron, qui m'aiment, eux aussi, mais qui se taisent et laissent au hasard ou bien à mes ennemis le soin de m'avertir et de me convaincre. Et, ce hasard, vous vous ingéniez tous à l'éloigner, à le conjurer. Alors, sur une infamie, sur une trahison dont, peut-être, tout le monde parle, on n'éclaire pas celle qui est trahie... on la laisse en butte aux railleries ou aux plaintes, car, si l'on ne se moque pas d'elle, on la traîne dans la pitié ; on la laisse errer, la malheureuse, dans le doute, dans les soupçons ; on la laisse se débattre au milieu des mensonges de toutes sortes, bien plus, on organise l'obscurité autour d'elle ! Mais c'est l'éternelle question : doit-on le dire ? Eh bien, oui, on doit le dire. Les silencieux sont des complices... Voyons... tu ne trouves pas ?...

GERMAINE. — Peut-être.

JULIETTE. — Non, tu ne trouves pas. Je sais bien qu'il y a des êtres auxquels on ne peut pas dire la vérité, même quand ils la réclament ; des êtres de faiblesse ou de violence ; mais il y en a d'autres qui peuvent la supporter.

GERMAINE. — Comment les reconnaître, ceux-là ?

JULIETTE. — Il ne s'agit pas de les reconnaître, mais de bien les connaître, et tu me connais bien. Ah ! savoir, savoir, quelle délivrance ! Tout vaut mieux que le doute qui vous ronge. Je l'ai adjuré, lui, Jean, de me dire la vérité ; mais il nie, il niera toujours, parbleu ! par une sorte de bonté lâche et qui n'est que l'impossibilité physique de voir la souffrance... pourtant, je n'emploie pas le chantage du crime ou du suicide, je t'assure. Quant à elle, jamais elle n'a été plus affectueuse avec moi. Ah ! si elle est sa maîtresse, hypocrisie et fausseté exubérantes !... Tu

vois, je ne l'ai pas nommée et tu ne me demandes même pas de quelle femme je parle... tu n'as pas besoin de me le demander.

GERMAINE. — J'imagine que tu parles de Christiane ?

JULIETTE. — De Christiane, oui ; mais, encore une fois, je ne sais rien, du moins rien de précis. Les suivre, les écouter, les épier, ou bien fouiller des tiroirs, je ne peux pas, je ne peux pas faire ça. D'ailleurs, ce serait inutile, ils ne s'écrivent pas puisqu'ils se voient tous les jours, vivant sous le même toit, comme ils se voyaient tous les jours, sans doute, lorsqu'ils étaient à Paris et que j'étais ici, toute seule, auprès de mon enfant malade. Alors, dans ces conditions-là, tout signifie tout, ou rien ne signifie rien. Je n'ai pas de preuves, comprends-tu, de preuves devant lesquelles prendre un parti.

GERMAINE. — Oui, je comprends ; mais, si tu en avais, quel parti prendrais-tu ?

JULIETTE. — Oh ! sois tranquille, je ne me tuerai pas, puisque j'ai mon enfant. Mais que je pardonne à Jean, car je l'aime, et que je chasse Christiane de cette maison, ou bien que je m'en aille moi-même avec mon fils, j'agirai, du moins, j'agirai et j'aime mieux être la victime consciente de l'adultère que d'en être la dupe passive. Non, non, cela ne peut pas durer, je souffre trop, je souffre trop... c'est au point que, chaque fois qu'ils sont ensemble, j'imagine le pire... tiens, hier encore, lorsqu'ils sont allés sur le yacht... je n'ai pas pu les suivre, je suis malade sur la mer, affreusement ; tout est contre moi... Ah ! quelles heures j'ai passées !... j'étais montée là-haut, dans la bibliothèque, pour mieux voir, pour voir plus longtemps ce bateau qui les emportait. A un moment, le bateau a disparu et alors une pensée folle, affreuse, m'a traversé le cœur comme un coup de couteau... et je me suis dit : s'ils ne revenaient plus...

GERMAINE. — Juliette !

JULIETTE. — Oui, Germaine, j'en suis là !

Elle pleure. Un long silence, puis on entend au dehors, dans le jardin, la voix de M. Margès et du Baron.

LE BARON. — Mais non, mon vieux, elle ne pouvait pas t'aimer, tu as soixante-cinq ans passés, tu es vieux, regarde-toi donc dans une glace.

M. MARGÈS. — Tu m'embêtes, tu m'embêtes avec ta glace... Qu'est-ce que ça signifie, l'âge ? Coupe-moi la tête, j'ai le corps d'un homme de trente ans !

Les voix s'éloignent.

JULIETTE. — C'est mon père.

GERMAINE. — Eh bien, non, Juliette, tu as raison... je ne peux pas te voir souffrir ainsi et me taire. Voilà trop longtemps que je feins l'inclairvoyance. Tu es venue un jour à mon secours avec une grâce fraternelle. Voilà bien des jours et des nuits que je m'interroge anxieusement sur mon devoir d'amie et presque de sœur...

JULIETTE. — Elle est sa maîtresse... n'est-ce pas ?

GERMAINE. — Oui, mais tu connais l'ambitieuse... si ce n'était qu'une première étape...

JULIETTE. — Comment ?

GERMAINE. — Si elle voulait se mettre à ta place, devenir la femme de Jean.

JULIETTE. — Qu'est-ce qui te fait croire une chose pareille ?

GERMAINE. — Ce que j'ai entendu tout à l'heure. J'étais là, sur cette terrasse ; eux, ici, et certaines paroles que j'ai surprises m'ont glacée.

JULIETTE, avec un effort. — Quelles paroles ?... à quel propos ?

GERMAINE. — A propos d'une nouvelle rose dont on offre la dédicace à Jean et qui, l'année prochaine, disait-il, s'appellera *Christiane Raidzell*.

JULIETTE. — *Christiane Raidzell*... il a dit ça, tu as bien entendu... Ah ! misérables !

GERMAINE. — Je te fais du mal.

JULIETTE. — Oh ! oui... ce n'est pas toi, c'est eux qui me font du mal.

GERMAINE. — Il fallait pourtant que je te dise ça ; mais tu peux l'empêcher, il est encore temps.

JULIETTE. — A quoi bon ? et comment ?

GERMAINE. — Ce qu'elle convoite, c'est la situation et la fortune, comprends-tu, la fortune ; elle ne l'aime pas, elle ne l'aime pas, j'en suis sûre...

JULIETTE. — Qu'importe, s'il l'aime, lui !

GERMAINE. — Va, j'ai compris son jeu, tout son jeu abominable ; il ne songeait pas à elle, c'est elle qui a dû s'offrir...

JULIETTE. — Qu'importe, s'il l'a prise !

GERMAINE. — Et qu'il veuille en faire sa femme, qu'elle s'en défende comme de ce qu'on désire le plus, c'est encore elle qui lui a suggéré cette idée.

JULIETTE.— Qu'importe, si cette idée, maintenant, est en lui... c'est irrémédiable.

GERMAINE. — Non, ce n'est pas irrémédiable. Autrement, t'aurais-je avertie ? Il faut que tu parles à Jean.

JULIETTE. — Ah ! que lui dirais-je ?

GERMAINE. — Dis-lui que tu connais ses projets, que c'est moi qui te les ai révélés. Tu peux me nommer, me mettre en avant, je n'ai pas peur. Il t'a aimée... il n'est pas cruel... il a été entraîné... Devant ta douleur, il comprendra le crime qu'il va commettre... il y renoncera, j'en suis certaine. Ah ! si tu pouvais le convaincre qu'elle n'agit que par intérêt, qu'elle n'a pas d'amour pour lui... Que Jean feigne seulement d'être ruiné, il verrait bien.

JULIETTE. — Ma pauvre petite Germaine, tu ne me comprends pas. J'ai de l'orgueil et je ne veux pas, sachant ce que je sais, m'accrocher à l'homme qui ne m'aime plus, avoir l'air de m'accrocher à la situation et à la fortune. Ah ! s'il était ruiné, je resterais peut-être... non, j'ai aimé trop longtemps cet être de charme et de séduction, mais fantasque, vaniteux, égoïste, féminin...

GERMAINE. — Ah ! tu l'aimes encore, va !...

JULIETTE. — C'est possible... je n'en sais rien ; eh bien, si longue et douloureuse que doive être l'agonie de mon amour, je la supporterai avec courage. Quant à pardonner, jamais !

GERMAINE. — Alors, que vas-tu faire ?

JULIETTE. — Je parlerai à Jean, non pour le supplier de me garder, mais pour lui dire que je m'en vais.

GERMAINE. — Tu ne peux pas partir, Juliette, je t'assure, tu ne le peux pas sans avoir tout tenté pour empêcher son triomphe, à elle.

JULIETTE. — Ah ! le seul triomphe, c'est d'être aimée.

GERMAINE. — Si tu aimes mieux, pour empêcher la désorganisation de ton foyer... A cause de ton fils, de votre enfant, tu n'en as pas le droit. Et ceux qui sont autour de toi connaîtront forcément la cause de ton départ... et Christiane est la femme de ton frère.

JULIETTE. — Alors, si je n'ai que le droit d'attendre les événements, de tout accepter et de souffrir,

ne fallait rien me dire, toi, ou, du moins, il ne fallait e dire que ce que je croyais... c'était bien assez... le au service que tu m'as rendu !...

GERMAINE. — Oh ! Juliette, ceux qui se taisent t donc raison ?

JULIETTE. — Non, non, je te demande pardon... suis injuste... tu as bien fait, tu as bien fait de par- r... seulement, il faut comprendre, n'est-ce pas ? est l'écroulement, c'est la fin de tout... je peux bien le dire, j'étais décidée à pardonner, mais pas ce que m'as révélé et je n'étais prête que pour une partie e la vérité.

Elle pleure longuement sur l'épaule de Germaine. On entend un bruit de voix, dans le vestibule.

GERMAINE, prêtant l'oreille. — Ecoute donc, Juliette, coute donc... il me semble entendre la voix de Paul, à côté.

JULIETTE. — C'est impossible, il est à Paris.

GERMAINE. — C'est bien sa voix, je la reconnais.

JULIETTE. — Oui... (Et debout soudain.) Mon frère... non frère... pourquoi vient-il ?

Elles se regardent.

GERMAINE. — Tu crois ?

JULIETTE. — Je ne sais pas...

Le domestique a introduit Paul. Ce dernier, en costume de voyage, le visage décomposé, bouleversé.

Scène VII

JULIETTE, PAUL

PAUL. — Bonjour, Juliette.

JULIETTE. — Bonjour, Paul, quelle surprise !

GERMAINE. — Bonjour, Paul.

PAUL. — Bonjour, Germaine.

JULIETTE. — Mais comment se fait-il?... Je ne t'attendais pas, je te croyais à Paris, dans tes élections.

PAUL. — Oui, tu ne m'attendais pas... personne ne m'attend ici.

JULIETTE. — Naturellement, puisque tu n'as pas prévenu de ton arrivée... tu n'as même pas envoyé une dépêche. Alors, tu as pris le train hier soir ?

PAUL. — Oui, le rapide de 7 h. 40.

JULIETTE. — Tu as l'air fatigué... tu n'as pas dormi ?

PAUL. — Non, je n'ai pas dormi.

JULIETTE. — Tu ne veux rien prendre ?

PAUL. — Non, merci, je n'ai besoin de rien.

JULIETTE. — Quel temps fait-il à Paris ?

PAUL. — Je ne sais pas.

Pendant ces dernières répliques, Germaine est sortie.

JULIETTE. — Ici, tu vois, c'est le soleil, les fleurs.

PAUL. — Oui, le soleil, les fleurs ! un beau temps pour les amants !... Christiane n'est pas là ?

JULIETTE. — Non, elle est allée faire une course rue d'Antibes, je crois.

PAUL. — Et ton mari n'est pas là non plus ?

JULIETTE. — Jean ? Non, il est sorti.

PAUL. — Avec elle, probablement.

JULIETTE. — Je ne sais pas.

PAUL. — C'est certain... et tu les laisses ! Ah ! tu es vraiment bonne fille, toi.

JULIETTE. — Pourquoi dis-tu ça ?

PAUL. — Pourquoi je dis ça ? Parce qu'avant-hier soir, en pleine réunion, parmi d'autres injures purement électorales, celles-là, on m'a jeté à la face la pire insulte, celle qui m'atteignait à la fois dans mon honneur et dans mon amour pour Christiane. On m'a accusé, moi, d'avoir acheté comme avocat la clientèle des Raidzell, non seulement au prix de complaisances politiques, mais encore au prix de complaisances conjugales. Et j'ai entendu toute une salle, toute une salle qui ricanait, sifflait, me huait et me hurlait des épithètes si basses que je ne peux même pas te les répéter. Ah ! il faut croire que l'histoire est publique ! Ils m'ont envoyé à Cannes, sur la Côte d'Azur, à la Turquoise, voir ce qui s'y passait. Ils m'y ont envoyé sur l'air des lampions : « La Turquoise ! la Turquoise !... » Eh bien, j'y suis venu... et je ne me serai pas dérangé pour rien, je t'en réponds !

JULIETTE. — Malheureux ! que vas-tu faire ? Ah ! je ne le devine que trop dans tes yeux égarés... mais devant quoi ? devant quelles preuves ? Oui, c'est affreux, et je comprends ce qui a dû se passer dans ton esprit, dans ton imagination ; mais tu dois réfléchir. Et, d'abord, si ce n'était pas une chose folle, invraisemblable, reconnais que tu me l'apprendrais avec bien peu de ménagements.

PAUL, véritablement surpris par cette observation de sa sœur. — Ah ! c'est vrai... ma pauvre petite sœur, je te demande pardon, je te demande pardon... mais tu comprends dans quel état j'arrive ici... mets-toi à ma place.

JULIETTE. — Mets-toi aussi un peu à la mienne.

PAUL. — Je te demande pardon.

JULIETTE. — Voyons, Paul, tu devrais être habitué pourtant aux mœurs des réunions publiques. Que de fois t'ai-je entendu dire que les passions s'y exaspéraient et que l'humanité y devenait effroyable.

PAUL. — C'est ce que je me suis dit d'abord... mais, encore une fois, il ne s'agissait pas d'injures politiques, et, devant la violence d'accusations aussi précises, tout de même j'ai réfléchi ; j'ai eu beau me raisonner, m'ingénier à trouver des réponses optimistes à toutes les questions qui se bousculaient dans mon cerveau, bien des choses que je n'avais pas remarquées en leur temps, au milieu d'autres préoccupations et, aussi, parce que j'avais une aveugle confiance, bien des choses ont pris leur véritable signification et se sont éclairées d'un jour tout nouveau. Alors, j'ai compris la nature de l'intimité qui s'est établie depuis plusieurs mois entre Jean et Christiane, sa résistance passionnée, à elle, tous ces temps-ci, à accepter la vie simple et digne que je lui propose ; enfin, j'ai compris pourquoi, récemment encore, elle me laissait seul à Paris, dans un moment difficile et où j'avais besoin d'une compagne, j'ai compris pourquoi elle m'abandonnait pour venir ici, le rejoindre, obéissant au code de l'adultère, plus formel que l'autre : la femme doit suivre son amant ! Hier, j'ai traversé toute la journée à devenir lucide et, le soir, j'ai pris le train. Ah ! quelle nuit j'ai passée dans ce wagon dont chaque tour de roue me rapprochait des coupables, mais aussi de la vengeance que je veux complète, éclatante, je t'assure.

JULIETTE, qui a essayé vainement de l'interrompre. — Laisse-moi parler à mon tour... il me semble que je suis intéressée aussi dans la question. Tu t'exaltes, tu t'exaltes !

PAUL. — Je n'ai pas ton admirable sang-froid.

JULIETTE. — Que Christiane soit ici, n'y vient-elle pas chaque année, depuis mon mariage, à pareille-

Mme Margès. Juliette Germaine. Mme Deguingois. Paul. Jean. Christiane.

époque ; qu'elle ne soit pas restée avec toi à Paris, dans un moment difficile, tu peux l'accuser de légèreté et d'indifférence, et même d'un peu de rancune, oui, d'une protestation à cause de la vie plus simple que tu lui proposes... qu'elle résiste à l'accepter, elle aime trop Paris, le monde, les réceptions, les dîners, les fêtes... elle les a toujours aimés. Quant à la très grande et très réelle intimité qui s'est établie entre elle et Jean, entre ton beau-frère et ma belle-sœur, c'est assez naturel... on se rapprocherait de plus loin.

PAUL. — Mais je me suis dit tout ça ! Et ton trouble tout à l'heure, quand tu m'as aperçu, est-ce naturel aussi, ton trouble?... comme si tu avais deviné ce que je venais faire.

JULIETTE. — Evidemment, j'ai été très surprise.

PAUL. — Tu es devenue toute blanche, et tes mains étaient glacées.

JULIETTE. — J'ai pensé qu'une raison grave t'amenait ici ; mais pas celle-là.

PAUL. — Et toi-même, pourquoi, depuis quelque temps, es-tu si triste ? Je ne l'avais pas remarqué ; mais il est évident que tu n'as pas la gaieté et l'épanouissement de ta jeunesse et de ta fortune.

JULIETTE. — Mon fils a été malade dernièrement ; j'étais inquiète.

PAUL. — Il est guéri, maintenant... lorsque je suis entré, tu pleurais... Crois-tu donc que je ne m'en sois pas aperçu ?

JULIETTE. — Vraiment, tu rapportes tout à ce qui t'occupe... on peut pleurer sur le malheur des autres.

PAUL. — C'est bien rare.

JULIETTE. — Ça dépend... l'idée fixe chez Eugène fait des progrès rapides... on craint pour sa raison. Et puis, je vois notre mère malheureuse, la pauvre femme... j'ai sous les yeux constamment le lamentable spectacle de notre pauvre père devenu sombre, silencieux, indifférent à tout ce qui n'est pas son égarement sentimental de vieillard... Ah ! va, les causes de tristesse et de larmes ne manquent pas ici et tu n'as pas besoin de chercher d'autres complications. Il y a des moments où l'on a le droit de pleurer... c'est dans un de ces moments-là que tu m'as surprise.

Un long silence.

PAUL. — Tu aimes ton mari, pourtant ?

JULIETTE. — Oui, je l'aime, tu le sais bien, et l'interrogatoire que tu me fais subir pourrait être assez douloureux... Mais tu me vois bien calme à te répondre et cette tranquillité devrait te suffire.

PAUL. — C'est vrai... alors tu n'as rien observé de suspect entre eux, tu n'as même pas de doutes ?

Juliette fait signe que non. Paul lui prend les deux mains et la regarde bien au fond des yeux.

JULIETTE. — Non, je n'ai pas de doutes.

Paul s'assied, retombe plutôt sur un siège bas, la tête dans ses mains. On entend une cloche.

PAUL, sursautant. — Qu'est-ce que c'est ?

JULIETTE. — C'est la cloche du déjeuner, le premier coup du moins... on déjeune dans un quart d'heure. Comme tu es encore nerveux !

PAUL. — Mais, au fait, quelle raison vais-je donner de mon arrivée à l'improviste ?

JULIETTE. — Le besoin de te reposer, loin des réunions publiques... d'après ce que tu m'as raconté, le prétexte est vraisemblable.

PAUL, se reprenant peu à peu. — Il est même vrai... je renonce à la politique... j'en ai le dégoût... Mais on s'étonnera que je n'aie pas envoyé de dépêche... oh ! je dirai que j'avais cru l'avoir envoyée, que je l'ai retrouvée dans une de mes poches... Oui, je renonce à la politique. D'ailleurs, ma carrière est brisée... je ne serai pas réélu. Tant mieux ! je vais être libre... je vais faire comme les autres ; il faut avant tout gagner de l'argent à notre époque, et je serai l'avocat des causes fructueuses et bien rémunérées. Aussi bien, c'est ma faute si, depuis quelques semaines, la discussion et la rébellion sont dans mon ménage... Christiane n'est pas faite pour une existence médiocre... Le Baron a raison, c'est une

resse !... je veux pouvoir lui donner désormais ce qu'elle désire.

Sur ces derniers mots, Mme Margès avec Mme Deguingois, puis Germaine, sont entrées dans le salon.

Scène VIII

JL, JULIETTE, Mme MARGÈS, Mme DEGUINOIS, puis GERMAINE, enfin CHRISTIANE

AUL, à Mme Margès. — Bonjour, maman !

me MARGÈS. — Bonjour, mon enfant !

AUL. — Tu es étonnée de me voir.

me MARGÈS. — Non, Germaine m'avait préve- que tu étais là.

AUL, à Mme Deguingois. — Bonjour, mère...

me DEGUINGOIS. — Bonjour, Paul... Comment se il ?...

AUL. — Je vous expliquerai ça... Vous avez dû ce matin, dans les journaux, le compte rendu a réunion d'avant-hier.

me MARGÈS. — Elle a été tumultueuse, paraît-il?

AUL. — Oui, tumultueuse et vilaine. Alors, j'ai ouvé le besoin de respirer un air pur, et de me oser au milieu de vous tous... oui, je renonce à la itique.

me DEGUINGOIS. — Vous parlez sérieusement ?

AUL. — Très sérieusement.

me DEGUINGOIS. — Je trouve que vous avez t... on ne doit jamais abandonner une partie.

AUL. — Oh ! la partie est trop compromise... je désisterai en faveur de quelque ami.

me DEGUINGOIS. — Vous n'allez pas retourner à is ? Voyons, Julie, dites-lui...

me MARGÈS. — Paul est assez grand pour savoir qu'il a à faire.

Cependant Christiane est entrée par la baie du jardin.

CHRISTIANE. — Bonjour, Paul !... C'est gentil de nous avoir fait cette surprise ; mais tu aurais pu envoyer une dépêche... c'est par le domestique que j'apprends que tu es là. Si j'étais une femme émotionnable, pourtant !

PAUL. — Tu reviens de te promener ?

CHRISTIANE. — Oui, nous nous sommes promenés avec Jean... il vient derrière moi... j'avais peur d'être en retard pour le déjeuner... le Baron est déjà dans la salle à manger... il meurt de faim ! (Elle va vers Juliette qui cause avec Germaine.) Bonjour, ma chérie !... Au fait, on ne s'est pas vu de la matinée.

Elle veut l'embrasser, mais Juliette, dans une révolte soudaine, la repousse.

JULIETTE. — Ah ! non, pas ça, pas ça, pas ça ! Ne m'embrasse pas, ne me touche pas.

CHRISTIANE. — Mais...

PAUL, à sa sœur. — Ah ! tu vois bien. (Et prenant Christiane rudement par le poignet.) Jean est ton amant ?

CHRISTIANE. — Ah ! lâche-moi ! (Et dans le défi.) Eh bien, oui, il est mon amant. Après ?

JULIETTE. — Hors d'ici, misérable, je te chasse, entends-tu, je te chasse !

Elle a une crise de nerfs. Germaine et sa mère s'empressent auprès d'elle.

CHRISTIANE. — Oh ! tu peux bien me chasser, il viendra me rejoindre.

PAUL. — Avant qu'il te rejoigne, moi, je l'aurai atteint.

CHRISTIANE, courant vers le jardin. — Ne venez pas, Jean, ne venez pas !

Mais Jean apparaît, montant les degrés du perron, souriant, la cigarette aux lèvres, Mme Deguingois s'accroche à Paul ; mais il la rejette brutalement de côté, sort son revolver de la poche, et tire sur son beau-frère. On voit Jean tomber au milieu des fleurs.

RIDEAU

DEUXIÈME TABLEAU

Le même décor. Une demi-heure après que le drame a passé.

Scène première

PAUL, LE BARON

Au lever du rideau, Paul est assis. Le Baron est auprès de lui. Tous deux silencieux.

AUL. — On est allé chercher un médecin ?

E BARON. — Oui.

AUL. — Il doit être arrivé ?

E BARON. — Oui... il est là-haut auprès de ce heureux ; mais je ne crois pas qu'il puisse le ver.

AUL. — Et Christiane ?

E BARON. — Disparue... Elle est partie avec sa e.

AUL, se levant brusquement. — Je ne regrette rien.

E BARON. — Tu ne regrettes pas d'avoir tué un me ?

PAUL. — Cet homme était l'amant de ma femme. C'est elle-même qui me l'a avoué, qui me l'a crié, là, tout à l'heure... En tout cas, je n'aurai pas été un mari complaisant, comme ils m'en ont accusé, avant-hier, dans cette réunion.

LE BARON. — Ah !

PAUL. — Quoi ? vous ne comprenez pas ça ?

LE BARON. — Je songe à ce malheureux qui est tombé là, couvert de sang, que j'ai aidé à relever, à transporter là-haut, dans sa chambre. C'est une chose horrible et que je n'oublierai jamais. Et tu me dis que tu ne regrettes rien... tu me parles d'injures proférées dans une réunion... Alors, c'est effrayant ! Tu n'as pas voulu paraître un mari complaisant : c'est cette pensée-là qui t'a fait agir ?... Mais tu avais d'autres moyens de te mettre au-dessus d'une pareille accusation... et tes électeurs ne t'avaient pas, pour cela, donné mandat de tuer.

PAUL. — De me faire justice...

Le Baron. — Crime passionnel... Evidemment, tu seras acquitté, puisqu'on rabaisse la passion au niveau de l'épilepsie et de l'alcoolisme. Si la plupart de ceux qui voient rouge, en pareil cas, n'avaient pas cette certitude, on tirerait moins souvent le revolver et le couteau.

Paul. — Vous n'avez pas pitié de moi... Vous ne savez donc pas ce que c'est que de voir devant soi l'homme auquel votre femme s'est livrée !

Le Baron. — Si, mon pauvre ami, j'ai de la pitié pour toi, mais pas pour toi seul. J'en ai aussi pour Juliette, pour ta sœur qui a souffert et souffrira encore noblement... pour son frère, à lui, dont tu as brisé la seule affection... oui, pour Eugène Raidzell, dont ce drame précipitera sans doute la folie. Je ne comprends pas, je ne peux pas comprendre ce que tu as fait... vois-tu, ça me désole !

Paul. — N'importe qui eût agi de même, à ma place.

Le Baron. — Ah ! si tu étais un pauvre diable sans éducation et sans culture, je t'excuserais davantage. Mais tu prétends être un homme de progrès, tu prêches la fraternité universelle, tu réclames l'amour libre au même titre que toutes les autres libertés, et, dès que tu es personnellement en cause, tous ces grands mots, pour toi, perdent leur sens, et tu suis, pour le donner à nouveau, le funeste exemple d'entrer, le revolver au poing, dans le constat de l'adultère. C'est là ton crime véritable. Enfin, espérons qu'avant dix-neuf cents ans on aura ramené l'amour à ses justes proportions.

Paul. — Si je suis tellement coupable, à vos yeux, pourquoi me l'avoir arraché des mains, ce revolver ? Pourquoi ne m'avoir pas laissé achever mon œuvre sur moi-même ?

Le Baron. — Ah ! c'eût été complet !... Tu ne penses qu'à toi... Pense donc à tes parents, qui t'ont déjà acquitté, eux, et dont tu désolerais irrémédiablement les vieux jours.

Sur ces derniers mots, M. Margès est entré.

Scène II

LE BARON, PAUL MARGÈS, M. MARGÈS

Le Baron. — Eh bien ?

M. Margès. — C'est fini... c'est fini... Quelques minutes après que le docteur est arrivé, Jean a rendu le dernier soupir... Il avait une balle dans la poitrine... une autre dans l'épaule.

Paul. — Je vais aller me constituer prisonnier... je n'ai plus que ça à faire.

Le Baron. — Oui, c'est inutile d'attendre qu'on vienne te chercher... On a bien donné l'ordre aux domestiques de se taire, mais ça finira toujours par se connaître.

Paul. — Adieu, père !

M. Margès. — Adieu, mon enfant... Tu ne veux pas qu'on t'accompagne ?

Paul. — Non, non, j'irai tout seul.

Le Baron. — Adieu, Paul... Excuse-moi de t'avoir parlé un peu durement tout à l'heure... J'ai la déplorable habitude de dire ce que je pense ; mais je te plains, mon pauvre garçon... je te plains de tout mon cœur. (Il lui tend la main, l'attire vers lui et l'embrasse.) Alors, tu vas au commissariat ?

Paul. — Oui, oui.

Le Baron, lui montrant M. Margès. — Pas de bêtises, tu me le promets ?

Paul. — Je vous le promets.

Il sort. Le Baron, qui l'a accompagné, rentre après quelques secondes.

Scène III

M. MARGÈS, LE BARON

M. Margès. — Il est parti ?

Le Baron. — Oui.

M. Margès. — C'est épouvantable ! Je ne peux pas encore croire à cette catastrophe... Il me semble que des années se sont écoulées entre ce matin et maintenant... et pourtant, tout cela n'est que trop vrai, hélas !

Le Baron. — Est-ce que Jean a pu reprendre connaissance ?

M. Margès. — Oui... très peu... enfin, tout de même, puisqu'il a demandé pardon à Juliette.

Le Baron. — Oh ! il n'était pas foncièrement méchant.

M. Margès. — Ah ! mon pauvre vieux, de tels événements vous changent les idées, je t'assure.

Le Baron. — Il y a de quoi, en effet.

Cependant, le Baron a tiré de sa poche un morceau de pain et en mange une bouchée.

M. Margès. — Tu manges ?

Le Baron. — Oui... J'ai faim... Je te demande pardon... Que veux-tu ? je meurs de faim... Alors, j'ai pris un morceau de pain dans la salle à manger. Je sais bien qu'on ne doit pas avoir faim quand il s'est passé un drame pareil, même s'il a éclaté au moment du déjeuner. Aussi, je ne m'en vante pas... je mange du pain... du pain... ce n'est pas par gourmandise... Ça ne m'empêche pas de prendre la plus grande part à votre malheur, crois-le bien.

M. Margès. — Mais je n'en doute pas, mon bon ami... Je ne te fais pas de reproches. Ah ! qu'allons-nous devenir !...

Le Baron. — Il faut avoir du courage, mon vieux camarade.

M. Margès. — Songe donc : pour Paul, c'est sa carrière brisée, un procès, la cour d'assises, notre nom traîné devant les tribunaux...

Le Baron. — Il sera acquitté. C'est ce que je lui disais encore tout à l'heure. Il a agi sous l'empire de la passion. Tout le monde le comprendra, l'excusera... Il n'est pas déshonoré. Et il est à l'âge où l'on peut refaire sa vie. Il la refera, sans Christiane cette fois.

M. Margès. — Et ma fille, ma pauvre petite Juliette... si tu voyais dans quel état elle est !... Nous avions tout fait pour qu'elle fût heureuse, et voilà qu'en une minute tout est démoli.

Le Baron. — Elle a son enfant, ça la sauvera.

M. Margès. — Elle aimait son mari, aussi ; elle l'adorait.

Le Baron. — Oh ! celui-là, si tu veux mon avis, n'était les circonstances, je ne regretterais pas autrement que Juliette en fût débarrassée. Ton gendre était un inutile, il n'a même pas su rendre ta fille heureuse. Il n'a pas compris quel trésor il avait entre les mains ; elle n'aurait jamais été heureuse avec lui. Tôt ou tard, d'une manière ou d'une autre, ils se seraient séparés. C'est donc une délivrance.

Paul : « *Je vais aller me constituer prisonnier... je n'ai plus que ça à faire...* »

M. Margès. — Une délivrance !

Le Baron. — Sans doute. Sois persuadé que ıliette, au fond de sa très grande douleur, et sans ême se l'avouer, en a le sentiment.

M. Margès. — Je sais bien, je sais bien... mais est égal, elle souffre, en attendant.

Le Baron. — Et puis, elle vivra au milieu de ɔus. Il est probable que vous allez passer quelques ois dans votre vieille maison de Pressagny. Ce ra le calme, la tranquillité, le repos dont vous ez tous besoin. Estimez-vous encore heureux avoir une retraite toute préparée.

M. Margès. — Ah ! oui, une retraite, où vivre nplement... Est-ce que tu te doutais de ce qu'il avait entre Christiane et Jean ?... Je n'avais rien marqué, moi !

Le Baron. — Parce que tu avais d'autres préoc-ıpations. Chacun n'est occupé que de ses propres faires.

M. Margès. — Mais, toi, tu savais ?

Le Baron. — Hélas ! nous en avions encore parlé ant-hier avec ta femme. Nous pensions que c'était ı caprice de Jean, et que le temps arrangerait les ıoses. Nous ne pouvions pas croire, n'est-ce pas, un dénouement si proche et si tragique. Et puis, faut tout dire, ni l'un ni l'autre n'aurions voulu ɔus mêler de ce qui ne nous regardait pas !

Sur ces derniers mots, Eugène Raidzell est entré.

Scène IV

LE BARON, M. MARGÈS, EUGÈNE RAIDZELL

Eugène. — Je n'ai pas la force de rester auprès de lui... Mon pauvre petit bonhomme !... mon pauvre petit bonhomme... Je n'avais que lui, j'avais déjà quinze ans quand il est venu au monde. Voyez-vous, Baron, je l'aimais comme mon enfant... Alors, vous comprenez, n'est-ce pas ?...

Le Baron. — Oui, je comprends, monsieur Eugène.

Il fait signe à M. Margès de s'en aller.

Eugène. — Ce matin encore, il me parlait, vous vous rappelez... Il était avec nous, là...

Le Baron. — Oui, oui, je me rappelle, monsieur Eugène.

Eugène. — Il était riche, jeune, plein de santé, et maintenant il est étendu, tout blanc, déjà froid.. Il est beau, vous savez, très beau... Ah ! pourquoi n'étais-je pas là quand ce malheur est arrivé !... Il me semble que je l'aurais empêché... Il n'y avait donc personne pour désarmer cette brute ?...

Le Baron. — Cela s'est passé si rapidement, si brusquement...

Eugène, croyant que M. Margès est encore là. — Ah ! vous, j'espère qu'on le condamnera, votre fils...

(Au Baron.) Oui, j'espère qu'on le condamnera. Je serai là, moi... parce que, voyez-vous, Baron, l'histoire avec Christiane, je n'y crois pas à cette histoire-là, moi... il y a autre chose... c'est un crime politique... le petit a été assassiné par ordre du gouvernement.

Le Baron. — Que voulez-vous dire, monsieur Eugène ?

Eugène. — Parce qu'on savait... la ville, la principauté, dans l'Esterel...

Le Baron. — Ah ! oui !

Eugène. — Vous ne croyez pas ?...

Le Baron. — C'est possible, monsieur Eugène, c'est très possible... Il faudrait évidemment se renseigner, mais il ne faut pas parler de ça en ce moment... Il ne faut pas en parler...

Un petit silence.

Eugène, qui, depuis quelques instants, regarde vaguement dans le jardin. — Qui est cet individu, là-bas ?... Qu'est-ce qu'il fait là... dans le jardin ?... Il prend des vues... ma parole... C'est trop fort !... Hé ! l'homme ?... Oui, vous, qu'est-ce que vous faites là ?... Venez donc ici ?... (Et, sur l'ordre d'Eugène, Colozzi accourt du fond du jardin et s'arrête.) Approchez... Qui êtes-vous ?... D'abord, qui vous a permis d'entrer dans ce jardin ?

Colozzi. — Mais, c'est vous-même, mons Raidzell ; ce matin, je suis venu vous deman l'autorisation...

Eugène. — Moi ! Je ne vous ai jamais vu.

Colozzi. — Monsieur Raidzell, rappelez-vo Vous étiez assis là, à cette table...

Eugène. — Je vous dis que je ne vous ai jan vu... Je ne suis pas fou, j'imagine !

Colozzi. — Enfin, monsieur Raidzell, vous a écrit, vous-même, sur cette carte...

Eugène, prenant la carte. — « Colozzi »... Ça ne dit rien... Encore une fois, qui êtes-vous ?

Colozzi, interloqué. — Mais je suis... je suis le pho graphe de *la Vie en rose.*

Eugène. — Vous ne savez donc pas ?...

Mais les sanglots l'empêchent de parler.

Le Baron, prenant le bras du photographe. — Il y a qu'un de mort, monsieur, là-haut !...

Et le rideau tombe lentement, pendant que le Baron et Col échangent à mi-voix des paroles comme celles-ci :

Le Baron. — On ne vous avait donc rien di

Colozzi. — Mais non, monsieur... Quand n sommes arrivés, avec mon opérateur, la loge concierge était vide... etc...

RIDEAU

pièce manque d'unité ; elle ne présente point cette
e et solide architecture qui caractérise les chefs-
uvre de la haute comédie classique. Mais elle a les
ités de ses défauts. Elle est brillante, variée, pitto-
ue ; elle est mouvante, palpitante comme la vie. Et
on regrette que la trame en soit trop lâche et le dessin
fuyant, elle rachète cette insuffisance par une mer-
euse souplesse d'exécution. Ceci explique le ravisse-
t mêlé d'inquiétude du public devant un ouvrage
tout en le charmant, a choqué son instinctif besoin
dre et de méthode. Finalement, la somme du plaisir
emporté, et l'œuvre a été très applaudie. »

M. Paul Souday, dans *l'Eclair*, exprime à peu près la
ne opinion :

« La très belle, très spirituelle et très émouvante
médie de M. Maurice Donnay est de celles qui s'ana-
nt difficilement. Il est à peu près impossible d'en
dre le charme, qui tient à l'on ne sait quelle finesse
tmosphère, à l'on ne sait quel frémissement de vie.
aut se borner à affirmer la puissance de séduction de
vrage et à engager le public à l'aller voir. Le plaisir
si vif que les défauts ne frappent qu'à la réflexion.
st certain que *Paraître* n'est pas une pièce rigoureu-
ent composée. Je suis bien persuadé qu'à la repré-
tation, en dehors de quelques professionnels, personne
songera. Le succès a été très grand, très légitime, et
prolongera sans doute pendant longtemps. »

Ce grand succès, M. Catulle Mendès le constate aussi,
lgré des restrictions qui sont peut-être davantage des
trictions d' « auteur » que de « critique » :

« Au moment où je prends la plume, j'ai les oreilles
core pleines d'un bruit d'applaudissements et d'accla-
tions. Le sujet, à vrai dire, n'est pas d'une grande
uveauté ; mais est-il des sujets neufs ? Les caractères
révèlent une observation ni très personnelle, ni très
ense, les anecdotes où ils se manifestent ne laissent pas
avoir quelque chose de peu imprévu ; mais gardez-vous
n conclure que l'œuvre soit banale. Bien au contraire,
e « paraît » originale jusqu'à l'excès, téméraire jusqu'à
utrecuidance, jusqu'au défi ! et cela, parce qu'elle est
t imprégnée, tout enveloppée de la plus vivante mo-
rnité ; modernité qui va jusqu'à l'actualité, et qui, de
uvenirs récents, d'illusions même, de personnalités
esque reconnaissables, d'une morbidité spéciale dans
sentiments les plus simples, de rareté dans le détail
s aventures pas du tout bizarres en soi, agrémente,
urmente, pimente, en un mot rénove une donnée de
èce qui, de Sedaine, serait ingénuement émouvante,
Scribe, ingénieusement niaise, et de M. Pailleron,
modée. Si j'ajoute que les personnages de M. Maurice
onnay parlent, selon leur coutume, le plus joli, le plus
f, le plus imagé, et parfois — ce qui n'est pas pour me
plaire — le plus farce des langages (Beaumarchais a
it bien d'autres calembours !), vous ne douterez plus
tout du beau succès de cette comédie. »

M. Pierre Veber déclare, dans le *New-York Herald*,
ne c'est une des œuvres de M. Maurice Donnay qu'il
éfère « ... parce que c'est la plus variée et aussi la plus
duisante ; c'est une comédie d'intrigue, mais c'est aussi
ne comédie de mœurs, et c'est en outre une comédie de
ractère. Et ces trois comédies sont parfaites ; et c'est
rit d'une façon exquise. D'ordinaire, quand ils ont tant
esprit, les ouvrages vivent peu ; et la comédie de M. Don-
ay est pleine de vie et de passion. »

M. François de Nion, dans *l'Echo de Paris*, admire sur-
out la virtuosité professionnelle de l'auteur.

« L'enchanteur qu'est M. Maurice Donnay avait,
omme en une féerie, assemblé les difficultés, élevé les
bstacles, suscité les périls pour les conjurer par ses pres-
ges ; il y a réussi, et sa victoire n'est pas douteuse. Mais
uel état, quel esprit ne faut-il pas pour conduire une
tion, en somme assez fragile, à travers cinq ou six au-
es qui se pressent sur la route, l'encombrent, s'y croi-
nt, sans cependant qu'un moment l'intérêt se disperse
le plaisir s'atténue ? Le maître du quadrige a la main
ire, la lanière de son fouet étincelle, le tournant qu'il
it prendre en rasant la borne est exactement calculé ;
parcourt sa carrière à travers les applaudissements et
cueille le laurier... Nous savions bien qu'il arriverait au but, et nous avons eu l'émotion sans angoisse, l'inquiétude sans la peur... Je ne conseillerais pas cependant à beaucoup d'autres ce jeu-là. »

Notre collaborateur Nozière se réjouit aussi, dans *Gil Blas*, du « très grand succès » que vient de remporter M. Maurice Donnay, et il s'en réjouit parce que « sa pièce est humaine, sincère, généreuse ; parce qu'elle est riche de mots heureux, mais aussi de nobles idées ; parce qu'elle est vivante, parce qu'elle porte sur la scène non seulement le trio habituel — le mari, la femme et l'amant — mais toute une société ; parce qu'elle va du rire aux larmes, de l'ironie à la terreur ; parce qu'elle est l'œuvre d'un esprit puissant et gracieux, d'un écrivain harmonieux et souple ; parce qu'elle nous repose des drames sommaires et du langage mauvais et prétentieux... Jamais, conclut-il, M. Maurice Donnay ne nous a offert une œuvre aussi forte, aussi large que celle que nous venons d'applaudir. »

***

L'interprétation mérite cette fois une mention particulière, car il n'y a pas, dans *Paraître*, un ou deux personnages principaux, il y en a sept ou huit, et, d'ailleurs, jusqu'aux moindres rôles ont été tenus par des acteurs éprouvés. En outre, elle a fourni l'occasion de débuter sur la scène de la Maison de Molière à trois artistes du boulevard : Mme Berthe Cerny et M. Paul Numa, du Vaudeville, et M. Grand, du théâtre Antoine. L'engagement de M. Grand était décidé, en principe, depuis longtemps, celui de M. Numa était prévu ; *Paraître* n'a été que le prétexte de leur entrée ; mais il semble que, pour Mme Berthe Cerny, l'interprétation du rôle de Christiane Margès ait été la raison principale de son entrée à la Comédie-Française.

Après que M. Maurice Donnay eut remis son manuscrit à M. Jules Claretie, en effet, le bruit se répandit dans le monde des théâtres que, pour interpréter une de ses héroïnes, l'auteur de *Paraître* désirait l'engagement à la Comédie-Française de Mlle Henriette Roggers, une jeune comédienne qui venait de se révéler au Vaudeville dans *la Belle Mme Héber*, de M. Abel Hermant. Cela produisit quelque émotion. On rappela qu'une vieille tradition exigeait que tout artiste engagé à la Comédie-Française débutât dans une pièce du répertoire et ne fût, qu'après cet essai dans une œuvre classique, autorisé à aborder une comédie moderne, — à plus forte raison une comédie tout à fait nouvelle. Les traditionnalistes eurent gain de cause... en ce qui concerne Mlle Henriette Roggers, qui alla faire la brillante création que l'on sait, dans *la Griffe*, à la Renaissance ; mais ils perdirent néanmoins leur procès, puisque Mme Berthe Cerny fut engagée à la place de Mlle Roggers.

Sans doute le personnel de la Comédie-Française avait tous les artistes nécessaires pour interpréter avec éclat *Paraître*, mais assurément aussi l'adjonction de ces trois artistes a comme rajeuni les cadres de la troupe illustre. Mme Berthe Cerny a la souplesse féline et la belle allure qui conviennent à Christiane Margès ; M. Grand fait preuve de jeunesse chaleureuse dans le rôle de Jean Raidzell ; M. Paul Numa prête au raisonneur mondain Le Graffier sa finesse et sa distinction naturelles.

Ce salut donné aux nouveaux de la Comédie-Française, rendons hommage aux anciens qui, M. de Féraudy en tête — dans le rôle du Baron — jouent avec un brio, un mouvement, un ensemble rares. M. Ravet campe une silhouette étonnante de milliardaire violent et bon enfant ; M. Henry Mayer est très digne dans le rôle ingrat du mari trompé. Mlle Marie Leconte est touchante, émouvante même, sous les traits de Germaine Lacouderie ; Mlle Piérat tient en actrice parfaite le personnage de Juliette ; Mmes Pierson et Kolb interprètent avec leur expérience consommée les rôles de deux mères qui sont en même temps deux belles-mères ; Mlle Roch, tragédienne remarquable, prête ses nobles attitudes et sa voix profonde à Mme Hurtz, poétesse exotique. Et Mlles Mitzy-Dalty, Géniat, Garrick, Clary, complètent, avec leur talent et leur beauté, cette distribution exceptionnelle.

GASTON SORBETS.

L'ILLUSTRATION THÉATRALE

Nos abonnés ont reçu, depuis le 1er janvier 1906, toutes les œuvres dramatiques à succès, c'est-à-dire : *la Rafale*, par Henry Bernstein (Gymnase) ; *Jeunesse*, par André Picard (Odéon) ; *le Réveil*, par Paul Hervieu (Comédie-Française) ; *Vieil Heidelberg*, par Wilhelm Meyer-Fœrster, traduction de Maurice Rémon et Wilhelm Bauer (théâtre Antoine) ; *les Hannetons*, par Brieux ; *Au petit bonheur*, par Anatole France (Renaissance) ; *Sous l'épaulette*, par Arthur Bernède (Porte-Saint-Martin) ; *Glatigny*, par Catulle Mendès (Odéon) ; *la Piste*, par Victorien Sardou (Variétés) ; *Sévérité*, par L. Frapié et P.-L. Garnier (théâtre Antoine) ; *l'Attentat*, par A. Capus et L. Descaves (Gaîté) ; *le Nouveau Jeu*, par Henri Lavedan (Variétés) ; *l'Enfant chérie*, par Romain Coolus (Gymnase) ; *la Vieillesse de don Juan*, par Mounet-Sully et Pierre Barbier (Odéon) ; *la Griffe*, par Henry Bernstein (Renaissance).

Ils ont avec ce numéro :

Paraître, par Maurice Donnay (Comédie-Française).

Ils recevront prochainement :

Une pièce, encore inédite, et qui fit grand bruit, d'un des plus célèbres auteurs dramatiques contemporains ;

Puis :

Le Tour de main, par Francis de Croisset et Abel Tarride (Gymnase).

Nous nous sommes assuré aussi la reproduction des principales œuvres annoncées pour la saison théâtrale 1906-1907. Et nous pouvons citer déjà :

Jules César, traduction de Shakespeare, par Louis de Gramont (Odéon) ;
La Maison du bonheur, par Emile Fabre (théâtre Antoine) ;
Les Fauves, par Henry Bernstein (Gymnase) ;
La Courtisane, par André Arnyvèlde (Comédie-Française) ;
Les Passagères, par A. Capus (Renaissance) ;
Le Nid, par Michel Provins (Vaudeville) ;
Poliche, par Henry Bataille (Comédie-Française) ;
La Maison des juges, par Gaston Leroux (Odéon) ;
Florise Bonheur, par G. Mitchell et J. Baschet, d'après le roman d'A. Brisson (Odéon) ;
Les Deux Hommes, par Alfred Capus (Comédie-Française) ;
Ramuntcho, par Pierre Loti (Odéon) ;
Le Goût du vice, par Henri Lavedan (Gymnase) ;
Paris-New-York, par Francis de Croisset et Emmanuel Arène (Variétés) ;
Le Lien, par Lucien Descaves (théâtre Antoine) ;
Le Prétexte, par Daniel Riche (Comédie-Française) ;
Pâquerette ou *les Etrennes*, par Maurice Donnay (théâtre Antoine) ;
Sainte Thérèse, par Catulle Mendès (théâtre Sarah-Bernhardt) ;
Cœurs timides, par Paul Adam (Comédie-Française) ;
Une Fantaisie, par Albert Guinon et Alfred Bouchinet (Odéon) ;
Claire Fresneau, par Paul et Victor Margueritte (Comédie-Française) ;
La Rêveuse, par Henry Kistemaeckers et Eugène Delard (Comédie-Française) ;
Ses Deux Familles, par Emile Fabre (Comédie-Française) ;
Le Bon Roi Dagobert, par André Rivoire ; *la Française*, par Brieux.

A cette liste viendront s'ajouter encore d'autres œuvres dramatiques que leur succès ou leur valeur littéraire recommanderont à notre choix.

Les abonnés de *L'ILLUSTRATION* reçoivent *L'ILLUSTRATION THÉATRALE* sans augmentation de prix. Et nous ne saurions trop engager les amateurs de théâtre à prendre un abonnement : les numéros contenant ces fascicules sont, en effet, épuisés dès leur apparition.

ABONNEMENTS A *L'ILLUSTRATION*

France, Algérie, Tunisie		Étranger (Union postale)	
Un an	36 francs.	Un an	48 francs.
Six mois	18 »	Six mois	24 »
Trois mois	9 »	Trois mois	12 »

ON S'ABONNE DANS TOUS LES BUREAUX DE POSTE

Le Directeur : René Baschet

Imprimerie de *L'Illustration*, 13, rue Saint-Georges, Paris (9e).
L'Imprimeur-Gérant : A. Chatenet